

Numéro 1
Printemps 2008

Les Cahiers Jeu & symbolique

a.k.a. Les Traces du grand Singe

Centre d'études
sociologiques

Facultés
universitaires
Saint Louis

Entrer dans le jeu

Nous avons le plaisir de vous adresser le premier numéro des *Cahiers Jeu & symbolique*, aussi dénommés familièrement « les Traces du grand Singe ». Comme son nom l'indique, cette nouvelle revue électronique, qui devrait paraître deux fois par an, se rattache au domaine des études portant sur le jeu, en lien avec des enjeux relatifs à la question du symbolique. Les mots clés « jeu et symbolique », en plus de qualifier ces *Cahiers*, ainsi d'ailleurs qu'un séminaire universitaire rassemblant les chercheurs intéressés par ce projet, ont donné le surnom plaisant de « singe », obtenu par assemblage phonétique de sons prélevés sur ces deux vocables (« sym / je[u] »). Voilà pour l'origine de cette désignation amusante, non dépourvue d'ironie. Plus sérieusement, ce support électronique a pour objectif premier d'être un vecteur de diffusion des réflexions et travaux menés à partir du séminaire « Jeu et symbolique ». Lancé en mars 2006 et basé aux Facultés universitaires Saint-Louis (Bruxelles), ce séminaire est le centre de gravité d'un réseau de chercheurs provenant de différentes universités belges francophones (principalement les FUSL, l'UCL et l'ULB). Ces chercheurs se retrouvent, dans un esprit d'ouverture, autour de l'élaboration conceptuelle et de la mise à l'épreuve empirique d'un modèle d'analyse que nous appelons la socio-anthropologie du jeu (SAJ), ou plus précisément la socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels (ou des phénomènes transitionnels).

Bien que ce ne soit pas le lieu, dans cet espace éditorial restreint, pour présenter le cadre d'analyse qui nous occupe (le lecteur qui désire en savoir plus se rapportera au texte d'introduction publié dans ce numéro), on peut signaler dès à présent que les termes choisis pour identifier cette problématique – *socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels* –, offrent une première occasion d'esquisser et de situer sommairement notre mode d'entrée. Trois indications à ce propos. Faisant nôtre le mot d'ordre selon lequel il convient de « *prendre le jeu au sérieux* », nous nous inscrivons dans le courant des approches qui confèrent un statut fort à cette catégorie, le jeu devant être compris comme une dimension ou une tonalité de l'expérience humaine (activable ou potentialisable dans tout type de situation), par-delà la multiplicité des activités ludiques particulières (logées dans des espaces-temps spécifiques, voire spécialisés). En d'autres termes, nous prenons « le » jeu (plu-

tôt que « les » jeux) en tant qu'enjeu anthropologique majeur, ouvrant notamment à la question multidimensionnelle de l'habitation symbolique du monde (instauration et aménagement des « lieux où nous vivons », à l'aide d'artefacts divers – objets, supports, médiations, dispositifs, etc. – mêlant des dimensions matérielles et immatérielles, et donnant accès à certains accomplissements que l'on peut décrire à partir des notions de « supportabilités » et d'« intéressements »...).

Ensuite, si nous nous efforçons, sur base de ce genre de présupposés, de construire un modèle d'analyse à la fois original et rigoureux, il est évident que cette entrée par le jeu nous porte dans le même mouvement à opérer des rapprochements avec des théories ou des auteurs qui ont eu des apports importants du point de vue de nos intérêts de recherche. En ce qu'elle vise à élaborer, d'un point de vue *pragmatique*, la question de la « *mise en jeu* » dans des *espaces vécus aménagés* à cet effet, la socio-anthropologie du jeu (SAJ) peut être considérée comme une problématique-carrefour, permettant de relire, de réinterroger, voire d'articuler de façon inédite ou innovante des ressources théoriques empruntées notamment aux trois sources ou traditions suivantes (mentionnées ici à titre indicatif et programmatique) : 1°) la théorie des objets transitionnels et des espaces potentiels forgée par le psychanalyste anglais D. W. Winnicott (le regretté Emmanuel Belin nous ayant mis sur la voie d'une transposition socio-anthropologique de ces concepts winnicottiens) ; 2°) la philosophie et la sociologie dites pragmatiques (depuis les réflexions et travaux pionniers de W. James, J. Dewey, G. H. Mead, etc., jusqu'aux recherches contemporaines qui mettent en avant, dans une perspective relationnelle, dynamique, processuelle, non dualiste, des notions telles que l'expérience, les dispositifs, les médiations, la créativité, les régimes d'engagement et de confiance, la croyance et les dispositions, ou l'*illusio*, etc.) ; 3°) les approches élargies de l'espace, qui entendent dépasser la conception d'un espace euclidien, géométrique et géographique, de manière à penser les composantes et les coordonnées d'un espace qualitatif, espace « vécu » et « relationnel » (ou transitionnel), faute duquel il devient difficile de penser les investissements et les rapports pratiques que nous entretenons aux choses, aux autres et à soi-même (voir p. ex. les apports de la phénoménologie et de la psychia-

trie existentielle, de l'étude de la notion de « milieu », de la socio-anthropologie des formes et des pratiques spatiales – de Husserl et Merleau-Ponty à A. Berque, en passant par Binswanger, Bachelard, Canguilhem, etc.).

Enfin, la SAJ – qui a certes le souci de l'ouverture disciplinaire et qui se nourrit des enseignements et des suggestions provenant de diverses régions du savoir – est le fruit d'une élaboration qui se veut résolument et rigoureusement socio-anthropologique. Il ne s'agit donc pas de proposer un mixage inconsistant et non maîtrisé entre éléments hétérogènes glanés çà et là (« un peu de socio », « un peu de philo », « un peu de psycho »...). Car, si nous sommes favorables à une transdisciplinarité bien comprise, celle-ci suppose selon nous au départ un ancrage solide et revendiqué dans un champ du savoir, qui se trouve être ici celui des sciences sociales. En outre, notre inscription dans le domaine de la sociologie et de l'anthropologie ne doit pas être confondu avec la défense sectaire d'une théorie ou d'une approche particulière. Notre but, en développant le modèle d'analyse de la socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels, n'est pas de « faire école », selon une logique de promotion et de légitimation induisant habituellement des réactions binaires d'adhésion ou de rejet, ni même de proposer un « nouveau paradigme », qui prétendrait avoir réponse à tout et qui serait « à prendre ou à laisser ». Si nous croyons à la pertinence théorique et pratique de notre cadre d'analyse, celle-ci demande à être évaluée et débattue sur base d'épreuves adéquates et circonscrites, plutôt que de faire l'objet d'une défiance abstraite et générale, ou de disqualifications *a priori*. Il s'ensuit bien évidemment que si *Les Cahiers Jeu & symbolique* n'ont pas vocation à être une nouvelle revue généraliste dans le domaine des sciences sociales, le balisage de son orientation de recherche, en lien avec la poursuite de l'élaboration du cadre d'analyse de la SAJ, exige d'être conçu de façon tout à fait ouverte, ce qui suppose d'accueillir dans cet espace des contributions et des éclairages qui élargissent l'éventail de notre intérêt pour « le jeu et le symbolique » (étudiés d'un point de vue pragmatique), ainsi que des articles ou des papiers qui se proposent de débattre ou de critiquer (d'un point de vue « interne » ou « externe ») des présupposés, des concepts, des hypothèses ou des résultats de recherche entretenant quelque rapport avec la SAJ.

Avec les moyens financiers certes modestes qui sont actuellement les nôtres, *Les Cahiers Jeu & symbolique* visent à être reconnus dans le meil-

leur délai comme une revue scientifique de bonne tenue, ce qui suppose de se référer aux standards en vigueur dans ce domaine. D'ores et déjà, les *Traces* fonctionnent sur base d'un comité de lecture, regroupant des membres du réseau « Jeu & symbolique », et qui devrait assez rapidement intégrer des « pairs » qui seraient intéressés par notre projet scientifique et éditorial. Bien qu'ambitionnant une certaine exigence sur le plan scientifique, ces *Cahiers* ont aussi pour objectif d'être un banc d'essai ou un espace de prépublication pour des réflexions et des travaux en cours, qui ont atteint un certain degré de maturation sans être forcément parvenus à leur terme. Quant aux destinataires de cette publication électronique, nous avons opté pour une diffusion au départ raisonnée et prudente, recourant au procédé de la « boule de neige » ou de la « tache d'huile », notre fichier d'adresses étant appelé à s'enrichir par le moyen d'ajouts successifs (à noter que les numéros parus seront archivés et rendus disponibles sur le site web du Centre d'études sociologiques des FUSL).

En parcourant ce premier numéro, vous pourrez vous rendre compte que les *Cahiers Jeu & symbolique* rassemblent plusieurs types de contributions (articles scientifiques, résultats et projets de recherches, recensions critiques d'ouvrages, présentation de séminaires et de groupes de travail, comptes-rendus de réunions, news et informations pratiques...). Dans cette première livraison, nous avons opté pour un sommaire qui fait la part belle aux articles ou aux papiers qui introduisent à la problématique de la SAJ, ou qui présentent des projets (séminaires, travaux de recherche...) en affinité avec le cadre d'analyse que nous développons. Par la suite, il va de soi que nous reviendrons sur des concepts ou des analyseurs qui jouent un rôle central dans notre modèle d'analyse, de même que nous prévoyons de pratiquer des ouvertures et des explorations en direction de démarches ou de théories qui nous paraissent être dans un rapport de proximité féconde avec des présupposés et des hypothèses de la SAJ, et par rapport auxquelles nous tenterons de jeter des ponts. En attendant, et dès à présent, c'est avec le plus vif intérêt que nous recevrons vos avis et commentaires au sujet de ce numéro inaugural.

En vous souhaitant une excellente et fructueuse lecture,

Pour la rédaction,
Jean-Pierre Delchambre

Édito	2	Entrer dans le jeu
News	5	Chronologie des réunions
Dossier	6	Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la SAJ sans jamais oser le demander... 1. Nouvelle introduction à la socio-anthropologie du jeu <i>Jean-Pierre Delchambre</i>
	69	Présentation du séminaire thématique « Pragmatisme et SAJ » <i>Jean-Pierre Delchambre</i>
Débats	78	Sociologie et psychanalyse : des traductions possibles ? <i>Nicolas Marquis</i>
Recherches	80	Le confort dans les transports : un effort de modélisation <i>Alexis Van Espen</i>
	82	Jeux et espaces potentiels chez les néo-pratiquants du mouvement hassidique Habbad <i>William Racimora</i>
Connexions	84	Séminaire de socio-anthropologie de la médecine et du corps <i>Olivier Schmitz</i>
Petits singes	85	Présentation des « petits singes »
	86	Espace potentiel et phénomènes transitionnels <i>Jean-Pierre Delchambre</i>
	87	Phénoménologie et SAJ <i>Laurent Legrain</i>
	88	Formaliser pour opérationnaliser <i>Alexis Van Espen</i>
	89	Prison et SAJ <i>Sophie Piot</i>
	89	Relecture de travaux en sociologie des religions en lien avec la SAJ <i>William Racimora</i>
Recensions	90	John Dewey : l'art comme expérience <i>Nicolas Marquis</i>
	92	François Flahaut : l'existence et le sentiment d'exister <i>Aurelia Jane Lee</i>

Chronologie des réunions

■ 9 mars 2006

Jean-Pierre Delchambre (sociologue, FUSL)
Réunion de lancement : « Introduction à la problématique de la socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels »

■ 20 avril 2006

Jean De Munck (sociologue, philosophe, UCL)
« Y a-t-il lieu aujourd'hui de parler de désymbolisation ? »

William Racimora (sociologue, FUSL)
« La confiance de base et l'endommagement des espaces potentiels - Témoignages de survivants d'Auschwitz »

■ 1 juin 2006

Eric Bousmar (historien, FUSL)
« Jeu et enjeux symboliques : le cas des mises en scène chevaleresques à la fin du moyen-âge »

Olivier Schmitz (anthropologue, FUSL)
« La notion de "monde comme si" en anthropologie sociale et culturelle »

■ 12 octobre 2006

Jean-Pierre Delchambre
Réunion de rentrée : « Transitionnalité et déploiement : développement à partir d'A. Green, P. Sloterdijk, et quelques autres »

■ 9 novembre 2006

Olivier Servais (anthropologue, UCL)
« Jeu et conversion – autour des figures du rusé et du cannibale chez les Anishinaabeg canadiens »

Nicolas Marquis (sociologue, UCL)
« Sociologie et psychanalyse : des traductions possibles ? »

■ 14 décembre 2006

Raphaël Gély (philosophe, FNRS/UCL)
« Rôle et confiance sociale »

Aurelia Jane Lee (écrivain, diplômée en information et communication)
« Créativité et espace potentiel : mise au point conceptuelle »

■ 15 mars 2007

Nathalie Zaccai-Reyners (philosophe, FNRS/ULB)
« Expérience ludique, imagination et processus d'intercompréhension. Quelques détours pour appréhender les ressorts de la sociabilité entre inconnus »

Gaëtan Cliquennois (sociologue, criminologue, EHESS/FUSL)
« Espaces potentiels, jeux, *illusio* et émotions en prison »

■ 31 mai 2007

Laurent Legrain (anthropologue, ULB)
« Être dans la musique »

Initialement programmée ce même jour :
Philippe Jaspers (anthropologue, ULB) :
« Être dans la danse », reportée en décembre 2007

■ 4 octobre 2007

Jean-Pierre Delchambre (sociologue, FUSL)
Réunion de rentrée : « La pensée pragmatique et la SAJ »

■ 22 novembre 2007

Christophe Schinckus (économiste, philosophe, FUSL et Université Paris I Panthéon-Sorbonne)
« De la règle épistémologique aux épistémologies de la règle »

Alexis Van Espen (sociologue, FUSL)
« La forme sociale de l'expérience ordinaire »

■ 13 décembre 2007

Philippe Jaspers (anthropologue, ULB)
« Être dans la danse »

Florence Delmotte (politologue, ULB/FUSL)
« L'engagement, la distanciation et le jeu. Une réflexion critique sur les apports épistémologiques de la sociologie historique de Norbert Elias »

■ 20 mars 2008

Jean Florence (psychanalyste, FUSL/UCL)
Mauricio Garcia (psychanalyste, FUSL)
« Autour de Winnicott : Jeu et Réalité »

■ 10 avril 2008

Louis Quéré (sociologue, CEMS/EHESS)
« Erreurs, fautes et incongruités »
Discutants : Fabrizio Cantelli, Gaëtan Cliquennois, Nicolas Marquis.

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la SAJ sans jamais oser le demander...

Le lecteur qui découvre la présente publication souhaite peut-être en savoir un peu plus sur le cadre d'analyse qui est au cœur de ce projet, et à l'élaboration duquel contribuent les chercheurs regroupés autour du séminaire « Jeu et symbolique ». D'autres, qui nous suivent depuis quelques temps avec plus ou moins d'assiduité (ou de perplexité...), ou qui ont pu se montrer intéressés sans pour autant maîtriser les tenants et les aboutissants de notre problématique, ne trouveront sans doute pas inutile que l'on tente de faire un point de la situation. Dans ce dossier qui constitue le « plat de résistance » de ce premier numéro des Cahiers Jeu & symbolique, on se propose d'introduire à quelques grandes lignes et dimensions importantes de la SAJ, ou socio-anthropologie du jeu. Certes, malgré l'ampleur relative de ce dossier, il ne saurait être question de présenter un exposé complet et rigoureusement argumenté. Notre objectif, plus modestement, est de fournir une ébauche ou un aperçu permettant de se faire une première idée du type de questionnement et de conceptualisation que nous entendons développer, en réponse à des enjeux qui seront également évoqués de façon trop rapide ou allusive. Ce dossier comprend un article d'introduction à nos travaux, ainsi que la présentation d'un nouveau séminaire, intitulé « Pragmatisme et SAJ ». Dans un premier tableau introductif, nous précisons quelques uns de nos présupposés, et nous esquissons les contours de notre modèle d'analyse en rappelant quelques étapes significatives de notre itinéraire de recherche, en définissant un certain nombre de concepts de base (notamment le concept d'espace potentiel, emprunté à Winnicott), et en indiquant une série de pistes qui s'annoncent fructueuses, en particulier sous l'angle de l'articulation avec d'autres approches qui nous paraissent en affinité avec certains de nos présupposés et intérêts de recherche (p. ex. la tradition de pensée pragmatiste et la sociologie pragmatique, la phénoménologie sociale et l'anthropologie existentielle...). La publication de textes introductifs devrait se poursuivre dans les prochains numéros de cette revue. Dans un deuxième tableau, il est prévu de situer la SAJ – qui est certes conçue à partir d'un mode d'entrée spécifique, mais qui se veut aussi une problématique carrefour – par rapport à quelques apports remarquables des sciences humaines et sociales sur la question du jeu, de manière à mieux cerner l'originalité de notre démarche, tout en ayant le souci d'ouvrir, d'enrichir et de mettre à l'épreuve notre modèle d'analyse en le confrontant à d'autres types d'approches. Un troisième tableau sera consacré à la question des croyances, des illusions et de l'« illusio » – notions qui jouent un rôle important du point de vue de la SAJ et qui seront développées sous l'angle de cette perspective de recherche. Enfin, dans un quatrième tableau, nous devrions revenir sur les concepts d'espace potentiel et de phénomènes transitionnels, de manière à préciser leur portée et leurs dimensions, ce qui suppose de poursuivre le travail d'élaboration en se situant au croisement de traditions de pensée qui nous paraissent fécondes et pertinentes du point de vue de nos intérêts de recherche (voir p. ex. la tradition de pensée pragmatique, la phénoménologie sociale et l'anthropologie existentielle, la socio-anthropologie de l'espace vécu et relationnel, etc.).

Premier tableau :

Nouvelle introduction à la socio-anthropologie du jeu

par Jean-Pierre Delchambre ¹

La *socio-anthropologie du jeu*, désignée par l'acronyme SAJ – et aussi parfois appelée plus précisément la *socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels (ou des phénomènes transitionnels)*, sans que cette appellation soit forcément stabilisée et définitive –, est un cadre d'analyse actuellement développé par un groupe de chercheurs issus de différentes universités belges francophones (FUSL, UCL, ULB) et rassemblés autour du séminaire « Jeu et symbolique » ². En l'état actuel, nous concevons et nous expérimentons la SAJ avant tout comme une « boîte à outils » (et non comme le Xème « nouveau paradigme »), dont on attend des résultats tant sur le plan de l'élaboration conceptuelle que sur le plan de la recherche empirique. Si nous avons jugé que le moment était venu de diffuser plus largement nos travaux et de les soumettre à débats, nous devons en même temps reconnaître – de manière à prévenir certaines attentes inconsidérées – que les pistes et les hypothèses que nous présentons ici sont loin d'avoir atteint leur forme accomplie. Ce que nous proposons dans ces pages tient plus du *work in progress* que du produit fini. Notre modèle d'analyse est encore en phase de rodage, et il n'est pas exclu que nous devions revoir l'agencement de certaines pièces, ou en remplacer d'autres dans les mois qui viennent. Nous sommes d'ailleurs à un moment charnière de la dynamique d'élaboration et de mise à l'épreuve de la SAJ, puisque non seulement quelques uns de nos modes d'entrée et présumés de départ continuent à faire l'objet de discussions (en particulier autour des enjeux d'une transposition socio-anthropologique de concepts issus de la psychanalyse...), mais qu'en outre, nous avons entrepris d'explorer de nouvelles voies, en direction notamment de la tradition de pensée pragmatiste ³ et d'une anthropologie phénoménologique et existentielle, ces investigations étant susceptibles d'induire des inflexions et des glissements, voire de provoquer des bifurcations et des recompositions (ou de nouvelles articulations) au niveau de notre modèle d'analyse ⁴.

C'est donc à un travail en train de se faire que nous convions le lecteur des *Traces*, ce processus comportant inévitablement son lot d'hésitations et de tâtonnements, d'essais et d'erreurs, d'imprévus et de retards, etc. Cela se marque également au niveau de la recherche. En effet, si un certain nombre de travaux (parties de recherches, thèses et mémoires, travaux de DEA...) – terminés ou en cours – ont déjà permis de tester empiriquement des concepts et des hypothèses de la SAJ ⁵, nous

¹ Sociologue, professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis (Bruxelles).

² Ce séminaire est organisé et coordonné par l'auteur de ces lignes, dans le cadre et avec le soutien du Centre d'études sociologiques (CES) des Facultés universitaires Saint-Louis (Bruxelles).

³ Voir, dans ce numéro des *Traces*, la présentation du séminaire thématique « Pragmatisme et SAJ ».

⁴ En tentant des rapprochements entre la socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels, la pensée pragmatique (tant philosophique que sociologique) et une anthropologie nourrie de phénoménologie sociale et d'analyse existentielle, nous avons certes le souci d'ouvrir de nouvelles perspectives, voire de susciter de nouvelles synthèses sur le plan intellectuel, mais nous visons aussi – plus prosaïquement – à transcrire dans un lexique normalement plus accessible, ou moins déconcertant, certains de nos concepts et hypothèses dont nous avons pu nous rendre compte qu'ils ne passaient pas toujours très bien auprès des chercheurs en sciences sociales (cf. infra).

⁵ À titre indicatif, les chercheurs suivants mobilisent (ou ont mobilisé), de façon centrale ou périphérique, en y ayant recours à titre principal ou secondaire, des éléments de la SAJ : Sébastien Alexandre, Olivia Ange, Susanna Baco, Thomas Clément, Gaëtan Cliquennois, Claire Corniquet, Jaime Gutierrez, Katy Latran, Aurelia Jane Lee, Laurent Legrain, Emmanuelle Lenel, Sébastien Lo Sardo, Nicolas Marquis, Xavier Mattelé, Sophie Piot, William Racimora, Olivier Schmitz, Lionel Thelen, Alexis Van Espen... (Parmi ces chercheurs, plusieurs contribuent à cette première livraison des *Traces*).

devons admettre qu'il n'est pas si aisé d'atteindre le palier supérieur, c'est-à-dire de franchir ce cap à partir duquel nous pourrions mettre à l'épreuve de façon cohérente et méthodique le cadre d'analyse comme tel (plutôt que d'avoir recours de façon limitée et ponctuelle à des parties du modèle, voire à des éléments isolés, utilisés de façon exploratoire ou suggestive). À ce propos, on peut signaler – sans que ce soit ici le lieu pour développer ce type d'évaluation – que les facteurs qui tendent à freiner le développement de nos travaux empiriques sont à chercher, selon nous, tant sur le plan de la production de notre cadre d'analyse, que sur le plan de sa réception⁶. Bien sûr, les paramètres sur lesquels nous pouvons agir, tant au niveau de la conception que de l'accueil réservé à notre modèle d'analyse, sont partiellement interdépendants, et si nous n'avons pas la possibilité de transformer la situation d'ensemble dans laquelle s'inscrivent nos projets, en revanche il nous incombe de travailler au passage du cercle vicieux (difficultés et obstacles se renforçant mutuellement...) au cercle vertueux ou à la dynamique porteuse, ce qui – à travers la diffusion de nos travaux⁷ et l'élargissement de nos contacts – est précisément une des raisons d'être de cette revue.

Deux présupposés (« le jeu » plutôt que « les jeux » ; le jeu créatif comme dimension constitutive de l'être-au-monde et non comme métaphore ou dimension résiduelle)

Comme son nom l'indique, la SAJ s'inscrit dans le champ des recherches portant sur la catégorie du jeu, selon un mode d'entrée qui demande à être précisé d'emblée, afin de situer notre démarche par rapport aux nombreuses approches des sciences humaines et sociales qui ont pris en considération cette notion. Car, si les auteurs ayant attiré l'attention sur l'importance du jeu ne manquent pas, dans le même temps, on ne peut qu'être frappé par une double tendance qui a durablement contribué à limiter et à entraver le développement des études prenant pour objet le phénomène ludique : d'une part, la dispersion et l'hétérogénéité des apports⁸, et d'autre part, une réticence persistante à attribuer, par-delà un intérêt de bon aloi ou une curiosité de surface, un statut fort à cette dimension de l'existence humaine. À rebours de cette double tendance, notre partis pris de départ nous amène résolument, comme on dit, à *prendre le jeu au sérieux*, c'est-à-dire à en faire la catégorie-pivot (ou le levier) d'une démarche cohérente et intégrative, qui se donne pour ligne directrice de considérer le jeu non comme quelque chose d'accessoire ou de futile, mais bien plutôt comme une composante essentielle, pour ne pas dire vitale, de notre condition humaine – *i.e.* jouant un rôle déterminant dans l'accès à certains accomplissements ou réalisations qui rendent la vie au minimum *supportable*, voire *intéressante* (nous reviendrons sur ces notions). Plus précisément, notre mode d'entrée engage les deux présupposés suivants :

1°) Nous nous intéressons de façon privilégiée non pas « *aux jeux* », en tant qu'activités particulières logées dans des espaces-temps spécialement prévus et aménagés à cet effet (les jeux de l'enfance et les loisirs de l'âge adulte, les sports, les spectacles, les jeux de chance, etc.), mais bien plutôt « *au jeu* », en tant que dimension fondamentale et transversale, jouant un rôle crucial au niveau des formes de vie humaines. Cette catégorie du jeu « au sens fort » peut être rapprochée (sous certaines conditions) de notions utilisées par d'autres auteurs, ainsi p. ex. l'expérience, la mise en jeu, la créativité, la transitionnalité, l'agir pragmatique, l'implication ou l'engagement, la participation ou l'investissement dans une forme de vie, l'habitation et l'habitation, l'intéressement et la présentifi-

⁶ Sans doute la SAJ doit-elle encore grandir, sans brûler les étapes, et il n'est certes pas anormal que nos ambitions sur le plan de la recherche se heurtent à quelques difficultés, liées au fait que notre programme intellectuel n'a pas encore acquis suffisamment de crédibilité et de visibilité. Mais les chercheurs qui tentent de promouvoir la SAJ ne doivent pas seulement convaincre de la pertinence et de la « maniabilité » des concepts et des hypothèses qu'ils proposent, ils doivent également vaincre certaines réticences, liées à un déficit de légitimité qui continue de grever les approches se penchant sur le jeu (legs d'une vieille tradition de méfiance à l'égard de cette catégorie ?). Enfin, il ne faut pas se dissimuler qu'un certain décalage existe entre les partis pris qui président à l'édification de notre modèle d'analyse, et d'autre part les orientations et les logiques actuelles de la recherche, telles qu'elles sont transcrites dans les agendas politiques et les appels d'offres scientifiques. Nous devons tenir compte de ces différents éléments lorsque nous prospectons en vue d'obtenir des financements pour la recherche.

⁷ À noter qu'à côté de ces *Cahiers*, nous avons d'autres publications en projet (dont un numéro de la revue néo-louvaniste *Recherches sociologiques & anthropologiques*, à paraître à l'automne 2008).

⁸ Sur ce point, voir notre deuxième tableau, qui proposera un inventaire sommaire de quelques grandes approches des sciences humaines et sociales incluant une préoccupation pour le jeu.

cation, ou encore la *Stimmung* (disposition ou tonalité affective), etc. Ajoutons que si la SAJ n'entend pas se définir prioritairement par rapport aux jeux particuliers, son modèle d'analyse la conduit naturellement à formuler certaines hypothèses à propos de ceux-ci, voire à conférer à certains dispositifs ludiques remarquables un rôle d'analyseur par rapport à la dimension constitutive du jeu (ou de la créativité), laquelle est bien – nous y insistons – le point nodal ou le centre de gravité de notre problématique. Sous cet angle, il est évident par exemple que le théâtre et la fiction, les sports et les jeux de compétition, les jeux économiques et les jeux de hasard, les jeux de rôle et les rituels divers, etc., peuvent être considérés comme autant de dispositifs permettant d'analyser les enjeux de la « mise en jeu » inhérente à toute forme de vie humaine (sauf cas pathologiques).

2°) Prendre au sérieux le jeu comme dimension fondamentale et transversale au niveau des formes de vie humaine amène également à ne pas se contenter des approches simplement *métaphoriques* du jeu. Cela ne veut évidemment pas dire – selon un raisonnement analogue à celui énoncé ci-dessus à propos « des jeux » – que certaines métaphores ne peuvent pas être utiles, en tant qu'elles aident à thématiser ou à élucider la teneur et les caractéristiques du phénomène ludique (voir p. ex. la métaphore théâtrale, les métaphores aquatiques ou aériennes, les métaphores traduisant la transitionnalité, etc.). Mais le cœur de notre approche est bel et bien la dimension de la « mise en jeu » dans ce qu'elle a de concret et de décisif pour les existences et les expériences humaines. De façon générale, quelques grandes questions que nous nous posons dans cette optique sont les suivantes⁹ : qu'est-ce que « se prendre au jeu », pas seulement au sens de s'adonner à des jeux particuliers, mais bien au sens de se prendre pour ainsi dire au « jeu de la vie » ? quelles sont les conditions – sociales, psychiques, culturelles, matérielles... – qui permettent de se prendre au jeu de façon créative (plutôt que de simplement exister sur un mode adaptatif, de façon terne et étriquée) ? qu'apporte au sujet la créativité (ou le jeu créatif), du point de vue de certains accomplissements humains (notamment sur le plan symbolique, à travers les relations que l'on entretient aux choses, aux autres et à soi-même) ? inversement, de quoi l'individu risque-t-il d'être privé – ou au devant de quelles difficultés va-t-il – dès lors qu'il ne parvient pas à se mettre dans des conditions propices à la créativité (ou à la « mise en jeu ») ? etc. Ces interrogations ne peuvent être sérieusement traitées et élaborées aussi longtemps que l'on s'en tient à des conceptions « faibles » du phénomène ludique, c'est-à-dire tant que l'on reste rivé à des modèles qui envisagent le jeu uniquement comme une fuite ou une compensation (l'amusement, le divertissement, l'évasion...), comme un refuge dans l'imaginaire ou la « secondarité » (voir les oppositions classiques entre jeu et production, ou entre loisir et travail¹⁰), ou encore comme un élément décoratif, accessoire ou subsidiaire (par analogie avec la conception ornementale ou cosmétique de la culture, apportant la petite touche qui « enjolive » et « fait léger », procurant dans le meilleur des cas un « supplément d'âme » ou une « respiration »...). Ces caractérisations, en ce qu'elles ramènent le jeu à n'être qu'une activité dérivative et résiduelle, confinée dans des espaces-temps spécialisés mais secondaires, passent selon nous à côté de la dimension fondamentale et transversale qui donne au jeu (ou à la créativité) toute son importance.

Pour le dire autrement, la conceptualisation de la dimension constitutive du jeu impose de se situer non au niveau de variations esthétiques ou métaphoriques autour du jeu comme amusement ou agrément, mais bien au niveau d'une *théorie de l'action* qui confère un statut fort à la teneur ludique (au jeu créatif ou à la « créativité »), ainsi que l'a d'ailleurs très bien compris Hans Joas dans *La créativité de l'agir* (un ouvrage majeur du point de vue de notre perspective de recherche – voir l'encadré ci-dessous qui reprend l'énoncé de la thèse défendue par cet auteur). Non seulement le sociologue allemand plaide pour que l'on reconnaisse le caractère *constitutif* de la « créativité ordinaire » – ou du « jeu créatif » (au sens de Winnicott), ou encore de l'« expérience » (au sens de la tradition

⁹ On verra par la suite comment ces questionnements, qui peuvent paraître de prime abord assez abstraits, se prêtent à une problématisation sociologique qui prend en compte la spécificité des situations et les effets de différenciation induits par les logiques et compétences sociales.

¹⁰ Bien entendu ces distinctions sont utiles, tant au niveau descriptif qu'analytique ; toutefois elles présentent l'inconvénient de cantonner les accomplissements du jeu dans des espaces-temps spécialement prévus à cet effet, alors que les exigences et les réalisations de la créativité peuvent être étendues à des sphères de la vie sociale qui ne sont pas insularisées ou préservées, en particulier par rapport aux contraintes de la production et de la compétition (par exemple, une approche inspirée de la SAJ pourrait contribuer à renouveler l'évaluation qualitative des activités et des expériences dans le champ professionnel...).

pragmatiste) –, mais en outre, il insiste (en s'inspirant particulièrement de Dewey) pour que l'on ne considère pas le jeu (ou l'expérience créative) comme un type d'action particulier, qui viendrait s'ajouter aux autres, ou qui apporterait un simple « correctif » aux types d'action généralement distingués dans le cadre des typologies classiques de l'action (cf. Kant, Weber, Habermas...). Bref, selon cet auteur, le jeu au sens fort doit être regardé non comme une forme d'action *supplémentaire*, qui viendrait prendre place à côté d'autres formes – typiquement à côté de l'agir rationnel finalisé et de l'agir orienté par des normes (pour utiliser cette terminologie) –, mais bien plutôt comme une *dimension potentiellement présente dans tout type d'action*. C'est un présupposé que nous faisons nôtre : loin d'être une forme d'action particulière et résiduelle, l'expérience ou le jeu créatifs peuvent émerger ou « avoir lieu » dans toute forme d'action (même si certains types d'action sont vraisemblablement plus propices à la créativité que d'autres), tout en remplissant des fonctions indispensables au niveau de nos formes de vie. Ajoutons encore que cette façon de voir présente l'intérêt (très appréciable du point de vue d'une théorie élargie de l'action) de ne pas réduire la créativité ou le jeu créatif à une forme d'action prétendument « irrationnelle » (ou « moins rationnelle », par dérivation ou comparaison avec le modèle d'une rationalité de type finalisée et calculatrice, stratégique ou instrumentale), que ce soit sur un mode individuel (expressivisme, authenticité, nature intérieure...) ou sur un mode collectif (le groupe effervescent, la foule ou la masse, la contagion des affects et des idées...), réduction à laquelle il semble difficile d'échapper lorsque l'on assimile la créativité ou le jeu créatif à un type spécifique d'action généralement qualifié d'affectuel (ou émotionnel) ou d'esthétique ¹¹.

• **Présentation de la thèse de Hans Joas dans *La créativité de l'agir* :**

« L'idée centrale de ce livre est qu'aux deux modèles dominants de l'action *rationnelle* et de l'action à visée *normative* il est possible d'en ajouter un troisième, qui insiste sur le caractère *créatif* de l'agir humain. Au-delà de cette thèse, notre propos est de réclamer pour ce troisième modèle une position englobante par rapport aux deux premiers. Il ne s'agit pas seulement de signaler un nouveau type d'action, jusqu'à présent négligé, mais de mettre au jour dans tout agir humain une dimension créative qui n'est pas suffisamment prise en compte dans les modèles théoriques de l'action rationnelle et de l'action à visée normative. Chacun de ces deux modèles doit logiquement produire une catégorie résiduelle, qui rassemble en réalité une grande partie des actes humains. Il n'en va pas de même lorsqu'on détermine l'agir humain comme activité créatrice. Cette approche, en effet, n'oppose pas deux catégories d'actes, les actes créatifs et les actes non créatifs, mais permet de spécifier les conditions d'application secondaires de ces deux précédents modèles, dans la mesure où elle met en évidence les postulats implicitement contenus dans ces derniers. Ma thèse est qu'il faut introduire une conception de l'action qui prenne sérieusement en compte ce caractère créatif, pour pouvoir aussi assigner aux autres modèles leur lieu logique et déterminer d'une manière cohérente et adéquate les nombreux concepts – comme l'intention, la norme, l'identité, le rôle, la définition de situation, l'institution, la routine, etc. – qui sont liés à l'idée d'action. Les principaux points d'appui d'un tel modèle englobant sont déjà donnés dans l'histoire des idées ; mais, pour des raisons que nous aurons à éclaircir, ce modèle s'est constamment trouvé marginalisé dans le développement de la théorie de l'action » (*La créativité de l'agir*, Paris, Le Cerf, 1999 [1992], p. 14).

Rappel des épisodes précédents

Non sans lien avec les deux grands présupposés évoqués ci-dessus (« le jeu » plutôt que « les jeux », le jeu créatif moins comme dimension résiduelle ou métaphorique que comme dimension constitutive de l'expérience humaine ou de l'être-au-monde), il est également possible de préciser notre mode d'entrée en rappelant brièvement quelques uns de nos antécédents. Par commodité, deux moments peuvent être distingués, avec tout d'abord une séquence de mise en place des jalons inauguraux (ou tout du moins considérés comme tels rétrospectivement), et ensuite une reprise, après une période de latence de quelques années, des pistes et hypothèses introduites initialement,

¹¹ Sur ce point, voir en particulier les apports de J. Dewey et des auteurs pragmatistes, évoqués dans la suite de ce texte.

dès lors soumises à une nouvelle élaboration. Dans les pages qui suivent, nous nous pencherons tout d'abord sur le premier moment, en donnant quelques indications à propos des sources de notre problématique, avant d'évoquer le deuxième moment, à travers des développements et des pistes avec lesquels nous n'en avons pas fini, puisqu'ils continuent de faire l'objet de nos travaux actuels ¹². On retiendra, à l'origine de ce programme de recherche, deux thèses de doctorat qui ont été réalisées pour ainsi dire en parallèle et dans un esprit proche : rédigées à peu près au même moment (vers les années 1995-1999), elles portent la marque, fut-ce « en creux », de liens tissés entre leurs auteurs (tant au niveau intellectuel qu'interpersonnel), autour d'un ensemble de ressources conceptuelles partiellement commun – ce qui n'a pas empêché ces deux thèses d'avoir leur personnalité et leur destin propres.

Ces deux recherches doctorales sont, d'une part, celle du regretté Emmanuel Belin (disparu brutalement en janvier 1998 alors qu'il n'avait pas trente ans), défendue fin 1997 et publiée début 2002 sous le titre : *Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositif et expérience ordinaire* ; et d'autre part, la dissertation doctorale présentée par l'auteur de ces lignes, intitulée : *Le jeu libre et le jeu empêché. Libéralisation des relations et nouvelles formes de domination* (UCL, janvier 1999 ; thèse non publiée ¹³). Il n'est pas possible d'exposer ici, ne serait-ce que de façon schématique, le propos de ces deux thèses. Disons simplement qu'elles peuvent être regardées, du point de vue de notre intérêt de recherche actuel, comme la double source apparente de la problématique de la SAJ. Toutes deux, à leur manière, par-delà leurs différences, et sans tenir compte ici de leurs limites respectives, s'efforcent de tirer certains enseignements de l'idée selon laquelle le jeu serait une catégorie centrale et cruciale pour l'existence humaine, qui mériterait de se voir accorder une attention plus soutenue que celle qui lui est habituellement réservée dans le domaine des sciences sociales. Certes, à l'instar des ruisseaux qui sortent de terre après avoir longuement cheminé de façon souterraine, ces deux sources de la SAJ sont bien entendu reliées et connectées à un réseau plus ou moins vaste d'auteurs et de travaux dont elles se sont inspirés et nourris. Très sommairement, on peut extraire de ces recherches doctorales quelques éléments clés, sur base desquels nous précisons certains partis pris et éléments conceptuels, de manière à avancer dans la clarification de notre mode d'entrée.

Espaces potentiels et logiques dispositives

Il revient à Belin, entre autres mérites, d'avoir tenté une articulation forte entre une approche sociologique (dans son cas, il s'agissait d'étudier des expériences quotidiennes à partir du rôle joué par des objets ou médiations technologiques) et une démarche inspirée du pédiatre et psychanalyste anglais D. W. Winnicott (1896-1971), sur base notamment des concepts d'*objets transitionnels* et d'*espaces potentiels*. Certes, Belin n'est pas le premier à s'être rendu compte du parti que l'on pouvait tirer de ces notions dans le domaine des sciences sociales, et on pourrait même dire que l'intérêt pour les concepts forgés par Winnicott n'a fait que croître ces dernières années, si l'on en juge par le nombre d'auteurs de premier plan qui y ont eu recours et qui se sont efforcés d'en faire un usage pertinent (voir l'encadré en infra, présentant des références bibliographiques). Reste que, à notre connaissance, peu de chercheurs ont été aussi loin que Belin dans la compréhension du bénéfice intellectuel qu'il pouvait y avoir à *transposer*, voire à *transplanter* dans le champ de la sociologie et de l'anthropologie certains concepts winnicottiens, en particulier celui d'espace potentiel. À cet égard, Belin est bien celui qui nous a introduit à l'idée que la transitionnalité ou les phénomènes transitionnels pouvaient se voir attribuer le statut de concepts socio-anthropologiques à part entière, plutôt que d'être regardés – parfois avec une certaine suspicion – comme des imports ou des dérivés de la psychanalyse, avec tous les problèmes que cela pose du point de vue de l'articulation ou du commerce interdisciplinaire entre ces deux types d'approche.

¹² Il est fait écho à ces pistes et développements dans d'autres textes publiés dans ce premier numéro des *Traces*.

¹³ Quelques articles en ont été tirés, parmi lesquels celui dont nous donnons la référence ci-dessous (« La peur de mal tomber »), qui est sans doute celle de nos tentatives qui parvient le mieux à restituer l'objet et l'esprit de cette thèse.

Aussi, même si nous avons de plus en plus le souci d'investiguer de nouvelles pistes et de formuler nos hypothèses de travail en les rattachant à d'autres cadres théoriques (principalement la tradition de pensée pragmatiste et la sociologie pragmatique, ainsi que l'anthropologie phénoménologique et existentielle), il ne saurait être question de minimiser ce que nous devons à Belin, qui a opéré – pour ce qui nous concerne – le branchement avec le corpus winnicottien. Or, comme la plupart des chercheurs en sciences sociales restent peu familiarisés avec les notions empruntées à l'auteur de *Jeu et réalité*, il convient d'apporter dès à présent quelques éléments de définition. En particulier, que faut-il entendre par espace potentiel ? À l'aide de ce concept majeur, Winnicott désigne, d'un *point de vue topologique*, la sphère intermédiaire qui se crée *entre* le « dedans » et le « dehors »¹⁴, et d'un *point de vue pragmatique*, l'aire d'expérience qui permet, pour reprendre quelques expressions typiquement winnicottiennes, de *se prendre au jeu de la vie*, ou d'avoir accès au *sentiment d'être vivant et bien vivant* (nous y reviendrons). Il est certes possible d'aborder le concept d'espace potentiel sous d'autres angles (par exemple du point de vue d'une théorie de la culture, ou encore à partir d'une approche des illusions et des croyances, ou de l'utilisation d'objets et d'artefacts, etc.), mais limitons-nous ici à ces deux aspects : d'une part, sous l'angle d'une *théorie des lieux psychiques*, l'espace potentiel est une zone ontologique intermédiaire que l'on obtient en dépassant les descriptions dualistes traditionnelles (ou encore les fameuses dichotomies classiques, héritées notamment du cartésianisme : sujet / objet, esprit / corps, pensée / étendue, intérieur / extérieur...), ce qui suppose d'ajouter un *troisième terme*, de nature hybride, c'est-à-dire se nourrissant à la fois d'éléments du « dehors » et du « dedans », et à propos duquel il n'y a pas à se demander s'il appartient à un monde intérieur illusoire ou fictif (voire fantasmatique ou hallucinatoire), ou bien à un monde extérieur dont l'objectivité serait attestée empiriquement (c'est tout l'enjeu de l'établissement d'une aire d'existence « non contestée », permettant de mettre entre parenthèses l'étrangeté du monde¹⁵...) ; d'autre part, sous l'angle d'une *théorie de l'action*, l'espace potentiel peut aussi être décrit comme « aire de jeu », où s'engendrent notamment le jeu créatif (ou la créativité ordinaire) et les expériences culturelles, par quoi il faut entendre que ce lieu psychique, aménagé à l'aide de dispositifs divers, est ce qui donne accès à *l'intérêt* que l'individu pourra porter toute sa vie à un large éventail d'objets (au sens d'objets pouvant être *investis* psychiquement et dotés d'une certaine *importance* pour le sujet), parmi lesquels les objectivations culturelles, matérielles ou immatérielles.

D'expérience, nous pouvons dire que la réception du concept d'espace potentiel en sociologie et en anthropologie ne va pas de soi. Certes, il est bien évident que la transplantation et la réappropriation du concept présentent certaines difficultés – qu'il ne s'agit pas d'occulter ni de sous-estimer –, mais dans le même temps, comme nous l'avons déjà signalé, les chercheurs qui se sont engagés dans cette voie ont été régulièrement confrontés à des réactions de méfiance ou d'incompréhension de la part de collègues en sciences sociales. Il n'est pas possible de lever ici les différents obstacles et résistances. On peut toutefois essayer de désamorcer un certain nombre de malentendus et d'idées fausses. Ainsi, commençons par couper les ailes à quelques canards (ou représentations erronées) : l'espace potentiel n'est ni une simple projection imaginaire (à rebours de la thématique de la « fuite » ou de l'« évasion » dans un imaginaire de type compensatoire...), ni une notion vague-

¹⁴ Il est tentant d'opérer ici un rapprochement avec des auteurs de la tradition pragmatiste, p. ex. J. Dewey, qui essaie d'étudier ce qui se passe dans la relation de l'individu (ou de l'organisme) à son « environnement » – voir aussi la notion phénoménologique de « monde de la vie », ou *Lebenswelt*.

¹⁵ Ce point essentiel mériterait de plus amples développements. Signalons à cet égard la réflexion de Winnicott autour de la question : *pourquoi les mères « mentent-elles » à leurs enfants ?* Évoquant la situation – sorte de « scène primitive » – où le nourrisson hallucine pour ainsi dire le sein (ou le biberon) qui lui est donné par la mère, Winnicott relève que la « mère suffisamment bonne » sent (ou sait d'un savoir tacite) quand elle doit « s'ajuster » aux besoins de l'enfant, de manière à ce que celui-ci n'éprouve pas de tensions angoissantes (morcellement, tomber en morceaux...), et puisse au contraire connaître un « illusionnement premier » (l'illusion d'avoir créé le sein), qui est à l'origine de la créativité ordinaire. De même, à propos de l'objet transitionnel (« première possession non moi », sur le modèle du doudou...), Winnicott nous dit que les parents (ou l'entourage) et le petit enfant sont « d'accord » pour ne jamais poser la question : « *Cette chose, l'as-tu conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ?* ». De notre point de vue, il est remarquable que l'on retrouve cette même interrogation – autour de la suspension du choix (binaire et parfois forcé) entre objet reçu ou créé, donné ou fabriqué, « *objet-fait* » ou « *objet-fée* »... – dans la réflexion sur le fétichisme menée par B. Latour, sans que (à notre connaissance) cet auteur ne se réfère explicitement à Winnicott (voir, dans notre deuxième tableau, la section à propos des débats autour du fétichisme en anthropologie).

ment idéaliste ou vitaliste, et pas davantage une construction impressionniste, voire magique ou animiste ¹⁶. Par ailleurs, ce qui rend sans doute le concept d'espace potentiel si déroutant du point de vue des sciences sociales, c'est non seulement le fait qu'il soit issu de la psychanalyse ¹⁷, mais bien plus fondamentalement le fait qu'il présente un caractère hybride, voire même paradoxal (dépassement de la logique binaire du « *soit l'un, soit l'autre* », au profit d'une logique complexe du « *à la fois l'un et l'autre* »...). Mais cela ne devrait pas constituer un obstacle insurmontable. En effet, bien qu'il soit conçu pour décrire une sphère ontologique d'expérience localisée dans une réalité « intermédiaire » ¹⁸ – ce qui a naturellement pour conséquence qu'il échappe à toute identification objectivante directe –, le concept d'espace potentiel peut néanmoins voir son apparente étrangeté résorbée ou réduite, jusqu'à être caractérisé d'une manière qui le rende tout à fait compatible avec les exigences du modèle épistémique des sciences sociales. On se doute que l'argumentation de ce point excède les limites de ce document (à ce propos, voir notamment le « petit singe » *Espace potentiel et phénomènes transitionnels*) ¹⁹. Pour l'heure, on se bornera à introduire deux remarques suggestives visant à étayer la légitimité et la pertinence de ce mode d'entrée, eu égard aux attentes en vigueur dans les champs de la sociologie et de l'anthropologie.

Tout d'abord, on peut relever que le temps (pour ne pas dire la mode) n'était pas encore au rejet – ou à la mise en question – des « dichotomies classiques » lorsque Winnicott élaborait son modèle, ou sa « métapsychologie », en insistant sur l'importance d'introduire un troisième élément – l'espace potentiel ou l'aire intermédiaire d'expérience –, lequel a pour effet, comme on l'a dit, de brouiller et de complexifier les descriptions anthropologiques de l'humain qui s'appuient sur une vision binaire ou dualiste (sujet / objet, monde intérieur / monde extérieur, intériorité / réalité, subjectivité / objectivité...). Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce constat winnicottien de l'insuffisance des visions dichotomiques classiques entre en résonance avec les travaux actuels de nombreux sociologues, anthropologues, ou encore philosophes, qui entendent déconstruire ces schèmes, en démontrant leur caractère réducteur, voire intenable au niveau de la vie pratique des gens. Autrement dit, sur ce plan, non seulement le parti pris winnicottien n'a rien d'étrange, mais surtout il peut être corroboré par les travaux d'auteurs significatifs (de P. Descola à J.-M. Schaeffer, en passant par A. Berque, B. Latour ou R. Rorty ²⁰...) qui soulignent à foison que ce qui est inhabituel et contre-intuitif, en considération de la diversité des aires culturelles et historiques, ce n'est pas tant l'appréhension pratique d'un *entre-deux* au niveau des formes de vie quotidiennes, mais bien plutôt, sur un plan théorique, l'« invention » des visions dichotomiques modernes, avec la réduction subséquente de l'épaisseur des plans de vie – ordinairement multiples, dynamiques et enchevêtrés –, ou de ce que l'on peut aussi appeler (à la suite de M. Merleau-Ponty) la « chair du monde », à des schémas « cartésiens » du type sujet / objet, esprit / corps, pensée / étendue, etc.

Par ailleurs – c'est la seconde remarque annoncée –, à partir du moment où l'on ne s'en tient plus à la version étroitement positiviste de la connaissance scientifique, il devient tout à fait possible de concevoir un espace situé « entre » le « dedans » et le « dehors » (ou encore un espace brouil-

¹⁶ Cependant, nous n'utilisons pas ces termes comme des « repoussoirs » ; en effet, il entre bien de l'imaginaire, du vécu, ou encore de l'« animation » dans l'espace potentiel, mais cela n'autorise pas à assimiler le concept à ces notions !

¹⁷ À propos de la réflexion sur les conditions de la transdisciplinarité entre psychanalyse et sciences sociales, voir la contribution de Nicolas Marquis dans ce numéro des *Traces*.

¹⁸ Winnicott écrit p. ex. : « *L'aire intermédiaire à laquelle je me réfère est une aire, allouée à l'enfant, qui se situe entre la créativité primaire et la perception objective basée sur l'épreuve de réalité* » (*Jeu et réalité*, 1975 [1971] : 21).

¹⁹ Du reste, pour convaincre de l'intérêt d'une transposition du concept d'espace potentiel dans le domaine des sciences sociales, il ne suffit pas de démontrer épistémologiquement que cette opération est possible, il faut encore et surtout produire empiriquement des résultats probants sur cette base, ce à quoi nous nous employons depuis quelques temps au sein du groupe « Jeu et symbolique ».

²⁰ Voir p. ex. : A. Berque, *Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996 ; P. Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005 ; B. Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991 ; R. Rorty, *L'homme spéculaire*, Paris, Seuil, 1990 (traduit de l'américain ; éd. orig. : 1979) ; J.-M. Schaeffer, *La fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007.

lant la dichotomie intérieur / extérieur), sans verser pour autant dans une entreprise hasardeuse, non maîtrisable sur le plan scientifique. On pourrait même dire que, loin d'être spéculative ou éthérée, la tentative de transposer socio-anthropologiquement le concept d'espace potentiel vise à rejoindre et à saisir certains aspects de nos formes de vie dans ce qu'elles ont de plus banal et de plus évident. À cet égard, on ne saurait trop insister sur le fait que, si l'aire intermédiaire d'expérience est bien une réalité intangible, non palpable (*i.e.* non positivement identifiable ni quantifiable...), elle n'en est pas moins « concrète », dans le sens précis qu'avait ce terme avant qu'il ne connaisse un infléchissement dans un sens positiviste, notamment – peut-on supposer – sous l'effet de la *doxa* scientifique moderne. En effet, il faut se souvenir que le « concret », avant d'être assimilé à la réalité positive, désignait quelque chose de plus riche et de plus complexe, à savoir un « *croître de concert* », qui fait écho non seulement à la conception ancienne de la croissance ou du développement²¹, mais qui suppose également une interaction ou une relation *entre* un organisme et son environnement, ou entre un individu et son monde²². Ainsi, il a sans doute fallu un bizarre retournement des choses pour que l'on en vienne à concevoir comme allant de soi la confrontation d'un sujet (ou intériorité isolée) et du monde (ou extériorité objectivable), alors que ce *face à face* n'a rien d'inexorable, ni même de « naturel », ainsi que le démontrent à suffisance les efforts incessants que déploient les humains de différentes cultures afin d'habiter au quotidien une zone intermédiaire qui permet d'échapper aux dichotomies mortifères. Sans cette sphère ontologique d'expérience ou de jeu – l'aire transitionnelle –, nous ne pourrions supporter le monde dans ce qu'il a d'absurde ou de cruel²³. Bref, en l'absence d'espace potentiel – ou de toute autre notion équivalente postulant une sphère ontologique intermédiaire –, on peut supposer que le monde serait tout bonnement invivable. Winnicott a d'ailleurs un mot particulièrement évocateur pour désigner l'espace potentiel : c'est, dit-il, *le lieu où nous vivons*. Tous les termes de cette expression étrangement limpide sont importants. Sans pouvoir entrer ici dans un commentaire de cet énoncé, nous le livrons en laissant deviner toute sa portée – tant en regard de l'ampleur des questions qu'il soulève (qu'est-ce qu'un lieu ? qu'est-ce qu'avoir lieu ? quand et où la « vraie vie » advient-elle²⁴ ? etc.), que par rapport à la « banalité essentielle » des enjeux qu'il tente de resaisir à partir du jeu créatif et de nos expérience ordinaires.

Si l'espace potentiel apparaît en un sens comme « le lieu où nous vivons », il peut aussi être défini comme l'aire où prennent place – où *ont lieu* – les « phénomènes transitionnels ». Par cet autre concept important forgé par Winnicott, on peut entendre – en première approximation – toute une série de choses (de natures très diverses) qui ont pour fonction de nous soutenir au milieu de nos vies, dans un monde sans garanties, ou encore qui nous permettent de « tenir » dans l'espace potentiel, c'est-à-dire de prendre appui, dans une perspective non fondationnelle, sur des supports bricolés et précaires, en ayant recours à des éléments utilisés à bon escient, ou de la façon qui convient. Il s'agit, pour reprendre une métaphore évoquée notamment par Adorno ou Bachelard, de jeter des ponts dans les airs, ou d'installer des passerelles au-dessus de l'abîme... Plus prosaïquement, les phénomènes transitionnels recouvrent une vaste gamme d'opérations symboliques et de ressources culturelles (à la fois matérielles et immatérielles) – par exemple les idées et les croyances, les jeux et les expériences culturelles, mais aussi les émotions et les relations, les artefacts et les objets... – qui agissent comme des instruments, des supports, des points d'appui, des vecteurs, des véhicules, des médiations, des facilitateurs, etc. Ce sont ces cailloux que nous disposons et déplaçons pour traverser à gué un cours d'eau. Belin, à qui il arrivait de renvoyer à cette ancienne métaphore, a également suggéré qu'une journée type d'un individu ordinaire pouvait être décrite comme une succession ininterrompue de passages entre des espaces

²¹ Voir les notions de *phusis*, *pulsio*, *libido*, etc.

²² Dans le même ordre d'idées, rappelons que la connaissance a pu être entendue comme « co-naissance », notamment par la phénoménologie et l'analyse existentielle, tandis que l'empirie provient des notions d'expérience et de mise en péril.

²³ Bien sûr, on pense ici à la fameuse phrase de Nietzsche, qui fut un grand penseur de la créativité et de l'artifice : *nous avons l'art* (ou les formes) *pour ne pas périr de la vérité* (ou du réel comme « point d'horreur », selon la formule de Lacan). Voir nos remarques en *infra* à propos de l'articulation entre la perspective du sens et la perspective du jeu.

²⁴ Cf. D. W. Winnicott, « Le lieu où nous vivons », in *Jeu et réalité* (1975 [1971] : 144-152) ; E. Belin (2002 : 96-99). Voir aussi p. ex. l'illustration à partir du synopsis du film *Esther Kahn* (encadré en *infra*).

aménagés dans lesquels nous utilisons des objets ou des dispositifs : le réveil sonne, nous sautons de notre lit, passons à la salle de bain non sans avoir appuyé sur le bouton de la machine à café, nous écoutons (distrainment ou attentivement) la radio avant de braver le froid matinal, protégé par de chauds vêtements (emmitouflés), nous marchons, éventuellement munis d'un baladeur (enveloppe musicale), nous accédons à notre voiture ou à un transport en commun, nous nous orientons dans la ville en nous basant sur nos habitudes et en utilisant un réseau de signes (voire en recourant à un navigateur de bord), nous arrivons au bureau, avec ses meubles et son éclairage, nous faisons une série de choses, avant de nous octroyer une pause ou d'aller acheter notre sandwich, etc. Autrement dit, la question que pose Belin est aussi celle de l'*aménagement et de l'utilisation des espaces potentiels* – lesquels doivent être *agencés, meublés, peuplés, décorés, animés, déployés*, etc. Pour traiter de cette question, Belin apporte sa contribution à la théorie des dispositifs, en mettant en exergue ce qu'il appelle les *logiques dispositives*, par quoi il faut entendre ces constructions et ces interventions à l'aide desquelles l'individu organise les choses de manière à ce que son environnement soit bien disposé à son égard (notion de « bienveillance dispositive »). Non sans similitude avec un motif de la pensée pragmatique²⁵, Belin conçoit un sujet (ou un agent) qui va créer, sur base d'une attitude proactive et prospective, les conditions qui vont permettre de « se laisser aller » de façon créative, ou encore de « faire une expérience », sous de multiples guises (la disposition ludique – au sens de la créativité ordinaire – supposant une confiance de base propice à une certaine passivité, et favorisant l'émergence de possibles au terme desquels on peut avoir l'impression de « trouver » quelque chose que l'on ne cherchait pas forcément au départ de façon consciente et finalisée...).

La question de l'aménagement des espaces potentiels, sur base d'enchaînements et d'emboîtements de dispositifs, a deux corollaires qui méritent d'être relevés ici. *Primo*, il importe de se rendre compte que « se tenir » dans l'espace potentiel – opération qui n'a rien d'abstrait ni de désocialisé, et à laquelle, par hypothèse, nous consacrons une bonne partie de notre vie ordinaire – suppose d'« être tenu », cette condition ne pouvant être remplie qu'au travers d'un large éventail de tâches complexes et distribuées (c'est-à-dire qui comportent des caractéristiques indissociablement individuelles et sociales), lesquelles ont notamment pour fonction d'instaurer, de soutenir, d'entretenir, d'aménager, voire d'enrichir ou d'agrandir les espaces potentiels des individus²⁶. *Secundo*, la question de la mise en place et de l'agencement d'un espace favorisant la créativité attire notre attention sur le fait que, si l'aire transitionnelle d'expérience ou de jeu est bien (comme on l'a dit) une réalité intangible, non identifiable ou quantifiable comme telle (c'est-à-dire positivement ou par voie directe), il n'en reste pas moins que l'espace potentiel et les phénomènes transitionnels se prêtent à des approches *indirectes*, qui peuvent être de plusieurs types. Mentionnons à cet égard deux modes d'accès praticables. D'une part, il est possible d'envisager les conditions de la mise en place et de l'agencement des espaces de vie, à travers par exemple l'étude des usages de certains objets ou dispositifs, ou en se penchant sur les questions de l'aménagement des espaces, de l'appropriation (production de lieux propres) et de l'habiter, des déplacements, des rapports pratiques (ou pragmatiques) aux choses, de la recherche de « partenaires » (humains ou non humains), etc. D'autre part, on peut aussi prendre en considération une série d'indices et de manifestations permettant d'évaluer, d'un point de vue qualitatif, certaines caractéristiques de l'espace potentiel (en particulier, une tâche importante consiste à pouvoir cerner l'aire transitionnelle en tant qu'elle est un espace non seulement qualitatif, mais aussi non constant, c'est-à-dire soumis à des fluctuations, à un rythme, à des variations de « structure » ou de « volume » : sur base de quels indicateurs peut-on par exemple étudier l'élargissement ou le rétrécissement de l'espace

²⁵ Hormis C. S. Peirce, dont il avait une connaissance, Belin n'a toutefois sans doute pas lu, sauf erreur de notre part, des auteurs tels que W. James, J. Dewey, G. H. Mead...

²⁶ On peut noter en rapport avec cela que Belin, prolongeant certaines intuitions winnicottiennes, dessine les contours d'une théorie de la culture en tant qu'elle serait « bienveillante », c'est-à-dire en tant qu'elle nous fournirait les supports et les illusions permettant en un sens de « supporter l'insupportable », ce qui est assez différent des théories de la culture qui définissent cette dernière à partir de l'imposition de limites, de contraintes ou de renoncements, ou à partir de l'intériorisation de contrôles ou de disciplines, etc.

potentiel, sa dilatation ou sa contraction, son enrichissement ou son appauvrissement, etc. ?) ²⁷. Bref, pour peu que l'on accepte d'ôter certaines œillères disciplinaires, tout en précisant et en contrôlant les conditions de la transposition ou de la transplantation, il devient tout à fait envisageable de donner un statut précis et rigoureux au concept d'espace potentiel, notamment en faisant le détour par la phénoménologie sociale, l'anthropologie existentielle et la pensée pragmatique (entreprise qui avait été à peine esquissée par Belin et que nous reprenons désormais à notre compte).

• **La thématique de recherche d'Emmanuel Belin : une sociologie des expériences, de la bienveillance et des médiations. Présentation en 22 propositions, dont voici quelques extraits :**

« [...] »

« 2) Pour moi, les expériences sont des unités de premier degré. Cela signifie que mon unité d'analyse est l'expérience, et non, par exemple, l'individu qui "fait l'expérience de quelque chose", ni l'"objet dont il est fait l'expérience". »

« [...] »

« 4) La différenciation des adresses [au monde] n'est pas donnée une fois pour toute. Lorsque ces adresses sont mobilisées dans l'expérience, c'est toujours à la fois sous le mode de l'évidence et du doute. L'expérience est une tension continue entre différenciation et indifférenciation, et dans cette tension le langage vacille, et en vacillant, il se rétablit. »

« 5) Cette tension découle du caractère transitionnel de toute expérience. Cela est vrai pour les expériences esthétiques et culturelles au sens "noble" du terme, mais également pour toutes les expériences quotidiennes. Par "transitionnel", nous entendons que l'expérience appartient à une "aire intermédiaire" où l'étrangeté radicale du monde est mise entre parenthèses (D.W. Winnicott). »

« [...] »

« 11) Un réseau qui se densifie acquiert le statut d'un monde (E. Husserl, etc.). J'appelle monde un réseau d'expériences tellement touffu qu'il devient presque impossible de "tomber dehors". Un réseau peu dense masque le chaos ; un réseau dense au point d'être un monde masque qu'il le masque. »

« [...] »

« 13) C'est du "monde" que doivent venir les "situations rassurantes" qui permettent de lui faire confiance. Mais si on laisse le monde faire, il est vraisemblable qu'il ne se montre pas spécialement bienveillant. La culture consiste à créer un monde bienveillant, qui vient au devant de nos désirs et accomplit ses promesses. Les machines identitaires font cela ; c'est en ce sens qu'on peut parler à leur propos de réenchantement du monde (M. Gauchet). »

« 14) La "chute hors du monde" peut prendre deux formes : l'ennui et l'anxiété (M. Csikszentmihalyi). L'ennui est l'angoisse du trop vide et l'anxiété, l'angoisse du trop plein. L'angoisse est un vertige dû à l'insuffisante bienveillance du monde. L'ennui et l'anxiété ne sont pas des expériences mais plutôt des situations où on ne parvient pas à constituer une expérience, une illusion (in ludio, enjeu). Ce sont deux problèmes sociaux contemporains qui renvoient à la thématique de la dualisation de la société (V. Nahoum-Grappe, A. Ehrenberg, etc.) Nous opposons à l'idée d'une rencontre avec l'être (M. Heidegger), l'idée du réel comme point d'horreur (J. Lacan). Cette opposition n'est pas métaphysique : simplement, en termes sociologiques, l'illusion nous semble être un concept moins hasardeux que la vérité. »

« [...] »

²⁷ Ces interrogations n'ont pas encore reçu de réponses pleinement satisfaisantes, notamment sur le plan d'une opérationnalisation de la SAJ (voir à ce propos les réflexions menées dans le cadre du groupe de travail « Espaces potentiels et phénomènes transitionnels »...). Encore une fois, il convient de noter que le statut du concept d'espace potentiel n'a rien d'exceptionnel du point de vue de l'épistémologie des sciences sociales : au même titre que – par exemple – les concepts de « classe sociale » ou d'« habitus », il s'agit d'une construction conceptuelle qui désigne une réalité non directement appréhendable de façon positive ou, comme on dit, « à l'œil nu » ; et à l'instar des concepts de « milieu » ou d'« environnement » – mais songeons également à la notion même de « culture » –, l'espace potentiel agit non de façon mécanique ou déterministe, non comme une cause ou un facteur produisant des effets dans une chaîne de causalités (ou dans un schéma stimulus-réponse), mais bien plutôt à la manière d'une *condition de possibilité*, fournissant des ressources ou des habilitations, soutenant des actions et des réalisations, permettant des ouvertures et des innovations, ou autres notions fautes desquelles ce que nous appelons le jeu créatif ou l'expérience ordinaire n'auraient pas lieu d'être. (Sans entrer dans ce type de débat, nous entendons « condition de possibilité » dans un sens pragmatique et empirique, et non d'un point de vue « transcendantal », comme disent les philosophes et épistémologues post-kantiens).

« 16) Les médiations sont des forces de transformation des situations en expériences. Elles démultiplient le potentiel de mobilisation et ordonnent les sollicitations du monde. La modernité s'est construite sur l'articulation des médiations symboliques [Œdipe] et imaginaires [stade du miroir]. Cette articulation ne suffit plus aujourd'hui, et c'est pour cette raison que de nombreuses situations basculent dans l'ennui ou l'anxiété. Les médiations techniques rapatrient ces situations dans le giron de l'expérience (A. Ehrenberg).
« [...] »

Présentation disponible en ligne, sur le site du Groupe de Recherche en Médiation des Savoirs (GReMS), à l'adresse suivante : www.comu.ucl.ac.be/RECO/GREMS/manuweb/Thematique.html (consulté le 31 octobre 2007).

Penser sociologiquement les difficultés à se prendre au jeu, ou la « crise de l'illusio »

Passons maintenant à la deuxième source de la SAJ. De la recherche doctorale intitulée *Le jeu libre et le jeu empêché*, on retiendra ici qu'elle fut conçue à partir d'une intuition de départ que l'on peut formuler ainsi : d'une part, il semble que nos sociétés contemporaines se distinguent – de façon éclatante et bruyante – par une certaine *promotion ou célébration du jeu*, à la fois du point de vue des discours (ou des modèles culturels) et des pratiques (ou des conduites de vie) ; mais d'autre part, il est possible, pour ne pas dire vraisemblable, que cette effervescence autour du jeu (cette *extase ludique*, aurait pu dire Baudrillard), comporte un envers moins clinquant et moins joyeux, une sorte de « face sombre », qui peine à se dire, et sur laquelle on pourrait repérer des phénomènes spécifiques, socialement distribués de façon non aléatoire, qui auraient pour caractéristique d'affecter négativement la « capacité à se prendre au jeu », notamment en entravant, en entamant, ou encore en précarisant l'accès de certains individus à la créativité et à l'intéressement (notion de *jeu empêché*). En tenant le fil de cette intuition de départ, nous en sommes venu à élaborer une hypothèse de travail selon laquelle il ne suffit pas que le jeu – mais quel jeu au juste ? – soit exalté dans les contextes actuels, pour que l'on puisse en conclure que les individus, dans leur grande majorité, parviendraient à se prendre plus facilement au jeu de façon créative (*i.e.* en accédant à une meilleure qualité d'expérience). C'est peut-être même le contraire qui tendrait à se vérifier... Quoi qu'il en soit, tel est le type d'interrogation qui a donné son impulsion à notre recherche.

Nous sommes donc parti d'un tableau interprétatif contrasté, à double face, voire clivé (métaphore de la « schizophrénie culturelle »²⁸), que l'on peut esquisser comme suit : sur un des deux volets du diptyque, il nous semblait évident, comme d'ailleurs à la plupart des observateurs, que les sociétés contemporaines faisaient grand cas du jeu, en lui réservant (à première vue) une place et un rôle de choix – par exemple à travers l'économie et la finance, la publicité, les loisirs, les sports, les spectacles et les industries culturelles, les apprentissages, les modèles d'action individuelle, l'art contemporain, etc. – ; mais dans le même temps, sur l'autre volet du diptyque, nous ne pouvions pas ne pas avoir l'attention attirée par de nombreux signes ou symptômes, cherchant à se dire, exprimant – parfois maladroitement, entre la plainte individuelle et la thématization culturelle²⁹ – un évident « malaise » à propos de la capacité à se prendre au jeu (de façon créative), ou encore une série de « désarrois », dont on peut supposer qu'ils traduisent un certain nombre de complications, aussi inattendues qu'insistantes, autour de la question de la « mise en jeu ». Ce fil rouge étant dégagé, nous nous sommes efforcé de le dérouler et de l'étayer, par exemple en suggérant que cette difficulté à se prendre au jeu, aussi appelée « crise de l'illusio », tendait à osciller entre plusieurs figures ou postures suggestives (ou idéal-typiques), notamment autour de la polarité suivante : d'une part, l'individu *bloqué, planté-là, rigidifié, désemparé*, qui n'ose plus se mettre en jeu de façon créative (par suite d'échecs, de déconvenues, de ratages ou de déboires répétés), et d'autre

²⁸ Sur ce point, voir p. ex. P. Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, Paris, Christian Bourgois, 1987 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1983).

²⁹ Voir plusieurs films et romans ayant marqué le milieu des années 1990, p. ex. l'emblématique premier roman de Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte* (Paris, Maurice Nadeau, 1994), avec sa fameuse homologie entre marché du travail et marché sexuel, ainsi que l'ambitieux film d'Arnaud Desplechin, *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* (1996), co-scénarisé par Emmanuel Bourdieu, par ailleurs philosophe (*Savoir faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Paris, Seuil, 1998).

tre part l'individu qui ose encore³⁰, mais qui, faute de saisir correctement les règles du jeu – lesquelles, par hypothèse, auraient tendance à devenir de plus en plus *implicites et exigeantes*... – se retrouve non seulement *perdant*, mais avec de surcroît le sentiment d'avoir été *piégé* et *grugé*, ou de s'être « fait avoir »³¹. On remarquera que nous avons également eu recours – sans nous prononcer sur le fond de cette affaire –, à la figure du « faux self », empruntée à la clinique dite des états-limites³², ce que nous avons justifié par le fait que cette figure pouvait être caractérisée de façon exemplaire comme une pathologie de la *suradaptation*³³, se manifestant notamment par des difficultés à se prendre au jeu de façon créative³⁴. Dans le même ordre d'idées, nous avons proposé une thématisation de quelques couples conceptuels emblématiques – par exemple celui formé par l'« évitement » et la « dépendance », celui qui rapproche le « jouer » et le « déjouer », ou encore celui qui relie les « facilitations » et les « empêchements » – afin notamment de mieux comprendre certaines difficultés qui semblent se propager et s'accroître, au cours des dernières années, dans le champ des relations affectives et sexuelles (en particulier autour de la question de la « rencontre » et de la « demande amoureuse »³⁵...).

Nous avons développé et élaboré notre intuition de départ en ayant le souci d'articuler une double perspective, à la fois critique et analytique³⁶. Selon un schème que l'on peut qualifier de post-marxiste et de post-foucaldien, nous avons tout d'abord tenté de provoquer un déplacement du regard, en testant l'idée selon laquelle l'inflation des discours qui valorisent ou célèbrent le jeu (sous diverses guises) ne devait pas forcément être prise pour argent comptant. De ce point de vue critique, ce n'est pas sans quelques bonnes raisons que nous pouvions tenir l'effervescence autour du phénomène ludique pour un leurre ou un écran de fumée (à moins que l'on préfère l'image des bulles gazeuses). En effet, il était possible, sur base d'un écheveau d'indicateurs et d'analyseurs, de déconstruire les productions discursives ayant trait à une *facilitation* du jeu, de manière à « dévoiler », par delà cette « fausse apparence », des phénomènes dénotant les difficultés, pour un certain nombre d'individus, à « se prendre au jeu » dans les conditions sociales actuelles. Bien sûr, nous savions qu'il convenait d'être prudent en recourant à ce type de lecture. Pour une part, nous appartenons à une génération qui n'ignore pas les limites et les dérives inhérentes à la posture critique (voir p. ex. les débats dans le cadre de la réception du « dernier » Bourdieu). Mais d'autre part, il nous paraissait indispensable de ne pas renoncer à toute ambition critique, en particulier dans un contexte où apparaissaient de nouvelles formes de pouvoir et de domination, pour partie non réductibles aux interprétations classiques. À cet égard, la tentative d'élaborer un modèle d'analyse visant à élucider certaines difficultés spécifiques autour de la question de la « mise en jeu » (ou *illusio*), peut être regardée – rétrospectivement – comme un effort s'inscrivant dans le champ des travaux portant sur la question, (re)devenue sensible vers le milieu des années 1990, de l'extension de nouvelles formes de pouvoir et de domination, en particulier sous l'angle de la diffusion de « violences symboliques » jusque-là peu ou insuffisamment étudiées (affectant notamment certaines composantes et compétences de base, conditionnant la « mise en jeu » et l'accès à la créa-

³⁰ Voir la notion de « bonne volonté culturelle » selon Bourdieu.

³¹ Voir la métaphore du « piège », développée notamment par J.-M. Berthelot (*Le piège scolaire*, Paris, P.U.F., 1983). À propos de la montée des exigences dans la configuration sociale actuelle, voir l'abondante littérature autour de notions telles que le « culte de la performance » (Ehrenberg), la « souffrance sociale » (Castel, Dejours...), le « coût de l'excellence » (Aubert), la « lutte des places » (de Gaulejac), etc.

³² À noter que Winnicott fut un des précurseur de cet infléchissement de la clinique freudienne, brouillant la distinction entre névrose et psychose.

³³ Autour de cette notion, voir aussi les travaux d'A. Ehrenberg, en particulier *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

³⁴ Dès les années 1970, des sociologues s'inspirant de la clinique du « narcissisme » avaient donné des indices de cela. Cf. p. ex. C. Lasch, *La culture du narcissisme*, Paris, Robert Laffont, 1981 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1979 ; rééd. Climats, 2000). Pour une évaluation critique de ce genre d'approche : J.-F. Narot, « La thèse du narcissisme. De l'usage des concepts psychanalytiques dans le champ sociologique », *Le Débat*, n° 59, 1990, pp. 173-192.

³⁵ Sous cet angle, notre recherche entretenait quelques liens avec le domaine des études portant sur la sexualité et l'intimité, ainsi qu'avec les *Gender Studies*.

³⁶ Relevons que cette articulation introduit une divergence par rapport à Belin, qui avait souhaité, dans son travail de thèse, se tenir à l'écart de la sociologie critique.

tivité...) ³⁷. Ainsi, tout en étant conscient des fascinations et des pièges de la sociologie critique, nous étions résolu à assumer les exigences d'une démarche qui n'entendait ni éluder les défis posés par la prise en charge d'une dimension évaluative dans les sciences sociales ³⁸, ni tomber dans les travers de lectures contemporaines tendant à remettre à l'honneur des notions utilisées curieusement dans un sens quasi pré-sociologique, ou néo-idéaliste (voir les récents abus – selon nous – dans l'usage de notions telles que le sujet, l'individu, l'autonomie, la réflexivité, l'identité, les représentations, etc. ³⁹).

Ensuite, dans une perspective plus analytique, nous avons tenté de construire un modèle d'interprétation dont on attendait qu'il procure des schèmes d'intelligibilité, permettant de mieux cerner les difficultés et les complications ayant trait à la « mise en jeu » ou à la « créativité ordinaire », en nous basant sur les indices que nous avons à notre disposition ⁴⁰. L'objectif était double : d'une part, élucider la notion de « crise de l'illuso », en la rapportant à certaines logiques et caractéristiques de la configuration sociale actuelle ; et d'autre part, introduire des critères ou des facteurs de différenciation sociale, dans le but de dépasser le constat général et de parvenir à analyser plus finement des trajectoires, des positions ou des profils, sous l'angle de leur exposition à ces « pathologies » affectant la capacité à se prendre au jeu de façon créative. Sans pouvoir entrer dans les méandres de notre modèle, d'ailleurs présenté – à l'issue de notre recherche – dans un état d'inachèvement patent, on s'en tiendra à deux remarques, dont on attend qu'elles jettent un éclairage sur les pistes que nous avons prévu d'explorer et d'investiguer. Premièrement, nous avons entrepris de brosser un tableau idéal-typique des jeux (ou des agencements ludiques) qui étaient socialement encouragés (voire qui tendaient à s'imposer dans certains contextes institutionnels, organisationnels, situationnels...), de manière à pouvoir ensuite évaluer dans quelle mesure ceux-ci favorisaient – ou au contraire contrariaient, voire « empêchaient » – des formes de « mise en jeu » donnant accès à la créativité ou à l'intéressement. Nous avons fait l'hypothèse

³⁷ Voir quelques grandes études qui ont contribué, pendant la même période, à attirer l'attention sur l'apparition et l'extension de nouvelles formes de domination : G. Bajoit et A. Franssen, *Les jeunes dans la compétition culturelle*, Paris, PUF, 1995 ; Z. Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, 1999 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1998) ; P. Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993 ; R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995 ; C. Dejours, *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998 ; A. Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991 ; D. Martuccelli, *Dominations ordinaires*, Paris, Balland, 2001 ; S. Paugam, *La disqualification sociale*, Paris, PUF, 1994 (3ème éd. revue). Ajoutons, à propos d'une réflexion sur les conditions d'une pensée critique renouvelée : E. Renault et Y. Sintomer (dir.), *Où en est la théorie critique ?*, Paris, La Découverte, 2003.

³⁸ Sans pouvoir développer ici ce point, disons que la SAJ se situe clairement du côté des approches qui non seulement considèrent qu'il est impossible de s'en tenir à un strict partage entre faits et normes dans le domaine des sciences sociales, mais qui en outre revendiquent de pouvoir jouer un rôle dans l'évaluation – méthodique et critique – des formes de vie modernes, comme l'ont d'ailleurs fait la plupart des grands sociologues (y compris Weber, malgré ce que l'on a pu écrire au sujet de la « neutralité axiologique »).

³⁹ À nouveau, ce point – polémique – mériterait de plus longs développements. Deux remarques rapides : 1°) Nous ne prétendons évidemment pas que les notions mises en cause ici sont privées de pertinence (en particulier d'un point de vue philosophique, moral, juridique, psychologique, etc.) ; il n'en reste pas moins que, d'un point de vue sociologique, leur apport est faible, notamment lorsqu'elles sont utilisées comme l'*explicans* (la chose explicative) alors qu'elles sont l'*explicandum* (la chose à expliquer), comme l'illustre *De la division du travail social*, ce livre fondateur où Durkheim se réfère à l'individualisation non au sens où elle serait le dernier mot de la sociologie, mais bien plutôt en tant qu'elle serait une tendance dont il s'agirait de rendre compte du point de vue des sciences sociales. 2°) Si le motif du *passage de la sociologie critique à une sociologie de l'individu critique* pouvait être justifié il y a une bonne vingtaine d'années (dans le contexte de la remise en question de la pensée critique), nous ne pouvons plus nous contenter aujourd'hui de cette formule – ainsi que le signalait déjà L. Boltanski au début des années 1990 –, surtout lorsqu'elle est utilisée comme un slogan servant à cautionner la remise en selle de visions pré-sociologiques se focalisant sur l'« individu » et renouant avec des formes d'idéalisme ou de philosophie de la conscience.

⁴⁰ Sans doute qu'une faiblesse de cette thèse est qu'elle ne s'appuyait pas empiriquement sur un terrain ou un objet propres. Annoncée comme un travail à vocation principalement théorique ou conceptuelle, notre recherche a tenté de mettre à profit des éléments empruntés à une sociologie de la culture (voire à une sociologie culturelle), sans toutefois pouvoir conférer à ce « quasi matériau » un statut autre qu'illus-tratif.

que, par-delà la profusion apparente des discours exaltant le jeu sous de multiples variantes, les logiques sociales actuelles tendaient à favoriser l'extension ou la diffusion d'une typification dominante. Qui plus est, nous avons suggéré que le modèle du jeu qui avait tendance à se répandre et à exercer son emprise sur les autres, pouvait être décrit comme une version « dégradée » du jeu. Plus précisément, nous avons proposé d'analyser cette conception unilatérale et réductrice du jeu sur le modèle d'une *conduite de vie* (Weber) à la fois performante et fluide, alliant plusieurs composantes⁴¹ : d'une part, l'efficacité stratégique et instrumentale (la capacité à faire les bons choix, à s'adapter et à anticiper, à tenter des coups, à être un « battant », etc.), d'autre part, l'affirmation de soi-même sur le mode de l'« authenticité » (subjectivisme, expressivisme...), et pour accommoder cet agencement potentiellement instable, en tension (et parfois aussi stressant, épuisant...), une bonne dose de plasticité morale⁴², permettant aux individus d'être « normalement cyniques » – disons-le ainsi – (ou ordinairement protégés, sinon cuirassés ou blindés...), tout en conservant suffisamment de « bonne conscience » et de « goût à la vie »... Bref, selon cette description, la pluralité des valorisations du jeu s'estomperait, voire s'effacerait ou s'évanouirait au profit d'une « injonction » à « jouer le jeu », d'une manière certes conçue pour être socialement efficace et rémunératrice, mais qui ne permettrait pas – par hypothèse – d'atteindre, dans le cadre de ces jeux « dégradés »⁴³, certains accomplissements pourtant promis sur base d'une compréhension large ou « créative » du jeu.

On aura compris qu'en un sens, cette injonction à « jouer le jeu », dans les conditions d'une configuration sociale libéralisée, de plus en plus compétitive et adaptative (pour le dire rapidement), peut passer pour une variante de la nouvelle normativité qui tend à s'imposer, depuis environ deux ou trois décennies, et qui aime les individus vers des objectifs de performance, de responsabilisation de soi, d'autonomie, d'initiative, de « proactivité », de liberté efficace, etc. Mais ce n'est pas tout. Nous avons voulu également insister – c'est la deuxième remarque que nous annonçons – sur le fait que la promotion de ce type de jeu « dégradé » (ou déficitaire du point de vue des exigences de la créativité ou du jeu créatif) pouvait être interprétée comme une forme de domination, renvoyant à une reconfiguration des logiques de pouvoir⁴⁴. En effet, selon nous, il ne suffit pas de constater qu'il y a des « gagnants » et des « perdants » dans les jeux sociaux actuels (ou sur les marchés économiques, professionnels, éducationnels, relationnels, etc.). Il s'agit d'établir, sur base d'une théorie élargie du pouvoir et des modes de domination (incluant les nouvelles formes de violence symbolique et de précarisation des bases de la vie), que certaines difficultés spécifiques à « se prendre au jeu », dans les conditions présentes, loin de se réduire à des échecs individuels ou à des pathologies de la personne⁴⁵, peuvent être analysées (voire le *devraient*, d'un certain point de vue politique) comme des *pathologies sociales*, c'est-à-dire comme des perturbations de la capacité à actualiser ou à mettre en œuvre son potentiel de vie, ces « empêchements » ayant partie liée avec des conditions et des logiques sociales. Plusieurs éléments peuvent être invoqués à l'appui de ce type de lecture, dont ceux-ci⁴⁶ : non seulement tous les individus ne sont pas logés à la même enseigne (certains sont plus exposés, alors que d'autres sont davantage protégés par rapport aux logiques qui précarisent ou endommagent la capacité à se prendre au jeu de façon créative...), mais en outre, il est possible de mettre en évidence une interdépendance, ou un lien interne, non contingent, entre la « misère » des uns et les « avantages » ou les « chances » des autres⁴⁷ (en termes de liberté, pro-

41 Définies par référence aux trois niveaux d'actions dégagés dans la plupart des typologies classiques.

42 Ce que d'aucuns appelleraient un éthos ou une moralité « postmoderne » (cf. Z. Bauman, F. Jameson...).

43 Voir « mutilants », pour faire écho ici à cette notion utilisée par Adorno.

44 Cette reconfiguration intervient dans un contexte caractérisé notamment par la montée en importance des logiques informelles, de la flexibilité, de la mobilité et de la réticularité, ainsi que par un certain brouillage des sphères d'activités et des domaines de vie – public / privé, économique / domestique, professionnel / interpersonnel ou intime... –, cette « dé-différenciation » induisant des formes d'intrusion ou d'empiètement des logiques systémiques, notamment capitalistes, sur le « monde de la vie ».

45 À rebours, par conséquent, de la tendance à la « psychologisation » des enjeux et problèmes sociaux.

46 Pour une discussion plus approfondie de cette question, voir notre article « La peur de mal tomber » (2005).

47 On retrouve le même type d'argument chez L. Boltanski et E. Chiapello (dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999), ces deux auteurs faisant valoir que, dans le monde connexionniste, il y a un lien interne, nécessaire, ou du moins non contingent, entre la capacité de mobilité des uns (« les mobiles »), et les limites ou les freins qui sont mis au déplacement des autres (les « immobiles »).

tection, mobilité, confort, etc.)⁴⁸.

On ne s'étendra pas ici sur les limites de cette recherche doctorale, même s'il y aurait beaucoup à en dire⁴⁹. L'objectif de cette section étant de ressaisir quelques grands jalons sur le chemin de l'élaboration de la SAJ, afin de préciser nos principaux présupposés et hypothèses de travail, on se tournera vers certains débouchés de cette thèse, ce qui nous permettra de faire la transition avec la deuxième phase de développement de notre modèle d'analyse, comme annoncé plus haut. Dans un premier temps, on évoquera deux prolongements de ce travail, qu'il peut être utile d'inscrire sur deux versants distincts, l'un que l'on qualifiera d'anthropologique, et l'autre de sociologique (même si ces deux faces de notre modèle d'analyse sont bien entendu en relation l'une avec l'autre, et que ce partage est pour partie conventionnel). Dans un deuxième temps, on apportera, pour clore ce tableau initial, des éclaircissements supplémentaires au sujet de quelques grands concepts que nous utilisons dans nos travaux (espace potentiel, jeu créatif ou créativité, *illusio*...), en ayant le souci de faire apparaître les nouvelles articulations que nous expérimentons en ce moment, à la faveur d'ouvertures principalement en direction de la pensée pragmatique et de l'anthropologie d'inspiration phénoménologique et existentielle. Avant d'aborder ces points, signalons que la problématique de la SAJ, mise pour ainsi dire en veilleuse pendant quelques années, a été reprise activement à partir du deuxième semestre 2003-04, à l'occasion d'un séminaire de théorisation dont nous avons la charge dans le cadre du DEA interuniversitaire en sociologie et anthropologie (UCL - ULB - FUSL). Sous un intitulé (« *Nouveaux enjeux autour de la question du symbolique* ») qui ne présageait guère de la tournure prise par la dynamique de réflexion, ce séminaire a été, il faut le dire, un lieu d'intense réappropriation et de redéploiement du modèle d'analyse issu des deux thèses rapidement présentées ci-dessus, et cela grâce au concours d'un certain nombre d'étudiants particulièrement intéressés et impliqués⁵⁰.

Développements sur le double versant anthropologique et sociologique

Sur le versant de notre problématique que l'on qualifiera d'anthropologique, la SAJ a été amenée à opérer une jonction avec les réflexions et travaux portant sur la question du symbolique, ainsi d'ailleurs qu'en témoigne la dénomination de notre projet (groupe et séminaire « Jeu & symbolique »)⁵¹. Certes, nous allons voir que ce terme de « symbolique » doit être entendu ici dans un sens bien particulier, de manière à ne pas retomber dans certaines ornières que nous avons voulu éviter. Au préa-

⁴⁸ Pour illustrer cela, on peut signaler l'incidence – socialement différenciée, du point de vue de l'accès à des conditions de vie favorables et confortables, voire en termes de logiques sélectives et ségrégatives –, d'objets emblématiques de notre époque : le téléphone portable, la voiture 4X4, les psychotropes, les prothèses ou enveloppes électroniques (ordinateur, iPod, home cinéma...), les équipements et accessoires du *cocooning* et du *nesting*, et plus généralement tous ces artefacts et technologies permettant d'aménager les différentes « espèces d'espaces » (matériel, psychique, relationnel, cinétique, émotionnel ou esthétique...) dans lesquelles les individus sont amenés à vivre. Une question importante, laissée en suspens, concerne l'accès à la créativité des conduites de vie socialement efficaces. Celles-ci doivent-elles être interprétées, du point de vue du jeu créatif, comme procurant des chances accrues de mener une vie intéressante, ou sont-elles au contraire passibles d'une lecture en termes d'amoindrissement des possibilités de vie, voire d'« aliénation » (voir notamment les motifs d'une vie *perdue* à *vouloir la gagner*, ou des protections qui empiètent sur le vécu jusqu'à le rendre étriqué et inintéressant...) ? Sans doute qu'il n'y a pas à trancher entre ces deux branches de l'alternative. En attendant, ce qui distingue les profils protégés des profils précarisés, c'est aussi la capacité à recourir à des modes de défense et à des bénéfices secondaires qui *compensent* – de façon socialement efficace – la crise de l'*illusio*...

⁴⁹ Par rapport au titre même de notre thèse – *Le jeu libre et le jeu empêché* –, soulignons que nous avons renoncé à utiliser l'expression de « jeu libre » pour désigner le modèle d'un jeu réduit à des logiques unilatérales et appauvrissantes du point de vue du jeu créatif, de manière à éviter les confusions ou les ambiguïtés qui découlent du fait que d'autres auteurs ont recours à cette expression de « jeu libre » pour désigner un jeu sans règles, proche de la notion de *play* (cf. infra).

⁵⁰ Je tiens en particulier à témoigner ici ma reconnaissance à Laurent Legrain, William Racimora, Aurelia Jane Lee et Nicolas Marquis, qui ont été parmi les premiers à comprendre l'intérêt qu'il pouvait y avoir à relancer l'élaboration de ce cadre d'analyse.

⁵¹ On peut aussi mentionner ici, parmi nos antécédents, l'organisation d'un séminaire intitulé « Nouveaux dispositifs symboliques » (printemps 2000 - automne 2001), animé avec François Delor, psychanalyste et sociologue disparu en 2002.

lable, il convient de relever que si la question du symbolique – question anthropologique majeure s'il en est – est lourde de défis immenses, elle comporte aussi, en raison de son histoire et de sa complexion, son lot de chausse-trappes et d'embûches, ce qui explique qu'elle puisse être tout à la fois intimidante et égarante. Initialement, une double préoccupation nous a conduit à faire le lien avec ce type d'interrogation. D'une part, il nous est apparu que le jeu au sens fort (tel qu'il est conçu notamment dans le sillage de certains psychanalystes et anthropologues) était, à côté du langage, un des modes d'accès privilégiés au symbolique, ce qui nous obligeait à ne pas délaisser cette question. Mais d'autre part, nous éprouvions une insatisfaction, voire un malaise, devant la manière avec laquelle un certain nombre d'auteurs contemporains en venaient à aborder cet enjeu. Qu'est-ce à dire ? En première approximation, on pourrait avancer que le symbolique tend, à l'heure actuelle, à faire l'objet d'approches qui sont soit trop légères et inconsistantes, soit trop sérieuses (voire empreintes d'une certaine componction) et exagérément dramatisées⁵².

Pour le dire autrement, en des termes plus précis, nous avons eu le souci de nous démarquer de ce que l'on peut estimer être un double travers dans l'abord contemporain de la question du symbolique. D'un côté, il y a cette tendance à recourir à cette notion pour désigner un niveau de réalité, ou des phénomènes qui vont être laissés dans un certain flou, ou une certaine indétermination : ce sont les définitions « faibles » ou « molles » – si l'on nous passe cette expression – d'un symbolique, ou d'un *symbolisme*, généralement rabattu sur le plan de l'imaginaire, en affinité avec des notions telles que les symboles, les signes, les archétypes, les représentations, les mythologies, les formes de spiritualisme ou de mysticisme⁵³, le sacré, l'éthéré, etc.⁵⁴. De l'autre côté, il y a la propension, dans un climat empreint de « néoconservatisme » et de « panique morale », à brandir cette notion comme un nouvel argument d'autorité, et cela à travers une stratégie rhétorique à double détente, qui procède en insistant tout d'abord de façon emphatique (et parfois carrément spéculative) sur le rôle fondamental et civilisateur du symbolique (assertion générale par rapport à laquelle on ne peut qu'être d'accord, évidemment, mais *jusqu'à un certain point seulement...*), pour pouvoir ensuite mieux déplorer, de façon parfois dramatisée à outrance (ou à mauvais escient), la mise à mal supposée, ou le dérèglement de cette fonction : on aura bien sûr reconnu le motif de la « crise du symbolique », ou de la « désymbolisation », qui repose sur une approche structurale, fondationnelle, voire orthopédiste, sinon autoritaire du symbolique⁵⁵.

Le symbolique, l'intéressement et les ressources de créativité (vers une approche pragmatique et non fondationnelle de la question du symbolique)

Dans une séquence initiale, nous avons tenté de combiner une intention *polémique*, manifeste dans le paragraphe précédent (cf. la critique de la conception « molle » ou « éthérée » du symbolique, ainsi que des discours alarmistes et nostalgiques postulant une « crise du symbolique »...), avec une

⁵² Au passage, on remarquera qu'il est difficile de proposer une telle évaluation – d'autant qu'elle devra se réduire à quelques paragraphes –, sans donner l'impression d'adopter une posture matamoresque et de caricaturer les positions des auteurs que l'on critique... Mais essayons quand même.

⁵³ Y compris le new age, les sagesses « orientales » ou « exotiques », le « néo-bouddhisme », l'harmonie cosmique, l'astrologie et l'ésotérisme, certains aspects des psychologies du développement personnel, etc.

⁵⁴ À noter que cette acception vaporeuse, voire « invertébrée » du symbolique, outre le fait qu'elle s'appuie sur une définition vague de cette notion, traîne généralement derrière elle toute la ribambelle des vieux dualismes (corps / esprit, matériel / immatériel, nature / culture, haut / bas, poétique / prosaïque, ou encore macrocosme / microcosme, céleste / terrestre, pureté / impureté, etc.).

⁵⁵ Certains auteurs vont jusqu'à parler de « crise de civilisation », ou de « dé-civilisation », avec un pathos que n'auraient pas reniés les anciens chantres de la « décadence » ou du « déclin de l'Occident »... Plus sobrement, les auteurs qui alimentent cette chronique inquiète et parfois nostalgique de la « crise du symbolique », se contentent le plus souvent de mettre en avant certains thèmes qui contribuent à donner à l'époque actuelle sa coloration néoconservatrice : la « perte des repères », la « crise des valeurs », le « déclin de l'autorité et de la transmission », les « pères faibles », la « désinstitutionnalisation »... – notions qui sont alléguées et monnayées dans le débat contemporain comme autant de prétendus symptômes d'une « crise morale et culturelle », corrodant et déstabilisant les fondements d'un Ordre symbolique dont il est attendu, selon cette perspective, qu'il soutienne les institutions de base de la société, voire qu'il assure les « assises du monde » (pour reprendre cette expression arendtienne).

préoccupation *reconstructive*, visant à reconsidérer certains éléments d'une théorie consistante et rigoureuse du symbolique, de manière à pouvoir réagencer cette notion dans une perspective dépassionnée, dédramatisée, ou du moins plus sereine. Mais assez rapidement, il nous est apparu que le registre polémique menaçait constamment de parasiter le registre reconstitutif, et qu'il y avait un risque à s'enfermer et à tourner en rond dans des débats théorico-rhétoriques le plus souvent stériles (autour des impasses ou des limites du « tournant linguistique », du formalisme structuraliste, de la théorie psychanalytique du signifiant et de la Loi symbolique, de l'anthropologie historique du « dogmatisme » selon Legendre et ses disciples, etc.). Ce constat nous a convaincu qu'il fallait aller de l'avant, notamment en investiguant et en empruntant des éléments du côté de certaines approches dites *pragmatiques* du symbolique. Sans pouvoir entrer ici dans les détails, disons que ces approches ont ceci de commun avec les modèles fondationnels (en particulier structuralistes et linguistiques) qu'elles permettent de concevoir le symbolique comme quelque chose de central et de constitutif (à rebours donc des lectures qui se rapportent à cette notion comme à quelque chose d'accessoire ou de secondaire). Par contre, les approches pragmatiques se distinguent des lectures en termes d'Ordre ou de Loi symbolique, en ce qu'elles mettent l'accent sur des dimensions ou des directions différentes dans la constitution de la fonction symbolique. On peut exprimer cela de façon suggestive, en indiquant que les approches pragmatiques accordent une plus grande attention à des composantes ou à des dynamiques qui se situent sur un *axe horizontal* (supports matériels et immatériels, véhicules et phénomènes transitionnels, dispositifs et médiations pratiques, inscription corporelle dans une situation donnée, avec ses objets et ses ressources, déploiements et distributions, etc.), tandis que les modèles d'un symbolique fondationnel insistent surtout sur les logiques de structuration et d'intégration qui prennent place sur un *axe vertical* (ce que traduit parfaitement l'idée d'un Ordre symbolique, avec majuscule, censé être au fondement des institutions sociales et culturelles, ou encore la notion de Loi symbolique, posée comme une sorte de clé de voûte de l'édifice civilisationnel...).

Mais peut-être y a-t-il une raison plus fondamentale permettant de rendre compte de cette différence d'accentuation et d'appréciation dans l'abord de la fonction symbolique (en ne prenant ici en considération que les approches qui nous paraissent consistantes). En ayant le souci de rester prudent dans notre formulation, disons que, d'une part, nous avons souvent eu la sensation de rester « sur notre faim » en tentant d'assimiler et de mettre en œuvre, d'un point de vue sociologique et anthropologique, certains modèles du symbolique, et que, d'autre part, les conceptions dont il s'agit – lesquelles, par certains aspects, nous paraissent quelque peu limitatives ou non pleinement satisfaisantes⁵⁶ –, partagent peu ou prou une même caractéristique, qui est d'avoir emprunté le chemin frayé par ce qu'il est convenu d'appeler le « tournant linguistique » (*linguistic turn*). De façon sans doute trop simplifiée, on peut considérer que les approches du symbolique qui ont le plus compté dans le champ intellectuel, au cours du 20^{ème} siècle, sont celles qui peuvent être qualifiées de linguistiques et/ou d'herméneutiques. Or, par-delà certains débats fameux ayant opposé différents auteurs ou écoles (on se souvient par exemple de la querelle entre Lévi-Strauss et Ricoeur...), on peut avancer que ces diverses approches ont pour trait commun d'appréhender le symbolique à partir d'un modèle privilégié, qui est celui du *langage humain* (que ce soit d'un point de vue sémantique ou sémiotique, en insistant sur les compétences langagières – règles de la grammaire et de la syntaxe – ou les performances – les actes de parole –, en mettant l'accent sur la double articulation et l'arbitraire du signe, ou plutôt sur l'interprétation du sens à partir de corpus de textes et de productions culturelles...). Ce parti pris en faveur du langage humain et de l'interprétation du sens nous paraît avoir induit des conceptions du symbolique quelque peu tronquées, ou du moins déséquilibrées. Non bien sûr que le « tournant linguistique » n'ait pas donné lieu à des résultats tout à fait probants et même marquants, dont on ne saurait se passer⁵⁷. Toutefois l'entrée par le langage ne permet pas, selon nous, de faire le tour de la question, c'est-à-dire de fournir un tableau complet – ou simplement équilibré – à propos de la fonction symbolique. En d'autres termes, les approches inspirées du *linguistic turn* comporteraient une tâche aveugle, ou du moins elles accorderaient peut-être trop d'importance

⁵⁶ Malgré ce qu'elles peuvent avoir d'impressionnant par ailleurs.

⁵⁷ Il est tout à fait évident que les apports de la philosophie du langage, de la linguistique, de la sémantique et de la sémiologie, de l'herméneutique, du structuralisme, de l'analyse grammaticale du langage ordinaire, de la pragmatique langagière, etc., constituent des acquis majeurs des sciences humaines et sociales, qu'il ne saurait être question de contester, ni même de minimiser !

à une composante de la fonction symbolique, et peut-être pas assez à une autre, qui s'avère pourtant non moins décisive dès lors que l'on change la focale, en recourant à des présupposés différents. On aura compris que le point de vue et les choix conceptuels de la SAJ conduisent précisément à prendre en compte ces dimensions et enjeux tout aussi cruciaux, au niveau de l'« être-au-monde » de l'humain, que les conceptions issues de la bifurcation du tournant linguistique tendent à négliger ou à laisser dans l'ombre.

Un point doit être tout à fait clair, afin d'éviter les malentendus : il ne s'agit nullement pour nous d'opposer le jeu et le langage⁵⁸, mais bien plutôt de concevoir une perspective intégrative et constructive, qui tire parti des enseignements de ces deux types d'approches. On remarquera à cet égard qu'il est assez largement admis, d'un point de vue anthropologique et psychanalytique, que le langage et le jeu sont interdépendants et complémentaires. Cela s'atteste en particulier dans le fait que l'un et l'autre jouent un rôle essentiel dans l'accession de l'enfant au symbolique, à travers les processus de la maturation cognitivo-affective (cette interrelation entre les deux registres – le langagier et le ludique – se vérifiant aussi *a contrario*, puisque l'on observe, dès la petite enfance, que les troubles du langage sont souvent corrélés avec des troubles du jeu ou de la mise en jeu). D'un mot, notre perspective nous porte à articuler – et non à dissocier – les fonctions langagières et ludiques. Cependant, à partir de là, nous entendons *infléchir* ce postulat à peu près irréfutable dans une direction bien particulière. En effet, notre parti pris de départ nous amène à privilégier une entrée par le jeu, plutôt que par le langage – non dans le but (insistons-y encore) de disqualifier ou de restreindre la part qui revient aux perspectives linguistiques et/ou herméneutiques dans l'édification des théories ayant trait au symbolique⁵⁹, mais bien plutôt en nous donnant pour objectif de contrebalancer la prééminence des approches centrées sur le langage, ou encore de pondérer différemment les éléments qui entrent en ligne de compte au moment de concevoir l'agencement qui permet de comprendre l'habitation symbolique du monde par l'humain. Car, tout en admettant que le langage et le jeu interagissent, voire s'interpénètrent en tant que modes d'accès au symbolique, force est de constater que l'adoption de l'un de ces deux modes d'entrée n'est pas indifférent, par rapport aux composantes et aux réalisations sur lesquelles on choisit de faire porter l'attention.

Ainsi – et pour exprimer cela de façon très schématique –, à la différence du langage, qui ouvre de façon privilégiée à la dimension du sens, de l'intelligibilité, de la cohérence... (notions dont on peut dire qu'elles constituent *un* versant ou *un* pilier du symbolique), le jeu, au sens où nous l'entendons (le jeu au sens fort, la créativité), introduit quant à lui à une autre dimension, qui est celle de l'« enjeu » (*in-ludus*), de la « mise en jeu » (*illusio*), ou encore de ce que nous appelons l'*intéressement* (catégorie que nous avons aussi de plus en plus tendance à rapprocher de la *présentification*, notion empruntée avec une certaine liberté à la phénoménologie⁶⁰). Que faut-il entendre ici par « intérêt » ? Cette notion ne doit pas être comprise dans un sens étroitement stratégique et utilitariste (avantage ou gain escompté, calculé...), mais bien au sens plus large – et plus « concret »⁶¹ – d'un état, d'une disposition ou d'un sentiment qui correspond au fait de *prendre part* à certaines choses (voir aussi par exemple le concept de *régime d'engagement* selon L. Thévenot), et d'en tirer la sensation ou l'impression que cela « en vaut la peine », que c'est « important », que le jeu « en vaut la chandelle » et que notre implication s'en trouve dès lors d'une certaine manière validée⁶². Cet accès à l'intéressement, au sens où nous *accordons de l'intérêt*⁶³ ou *attachons de l'importance à nos actions et à nos objets*, constitue selon nous un *autre* versant – un autre pilier ou soubassement – de la fonction symbolique, non réductible aux dimensions et accomplissements accessibles à partir d'une entrée par le langage. Encore une fois, nous ne prétendons pas que les réalisations obtenues

58 Ou de jouer le jeu contre le langage, ou la créativité contre l'interprétation du sens.

59 Tâche qui serait de toute façon hors de notre portée !

60 Voir aussi p. ex. P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 247 sq.

61 Voir nos remarques en supra concernant la « concrétude », laquelle suppose une interaction entre un individu (ou un organisme) et son environnement (cf. infra), ou encore une conception de l'action qui est située et distribuée, pour reprendre cet enseignement de la sociologie pragmatique.

62 Sans que la nécessité de recourir à des mises en forme langagières ou discursives s'impose ici (à travers des justifications, des arguments, des propositions, des conventions, etc.).

63 Il serait d'ailleurs intéressant de s'enquérir de l'étymologie du mot « intérêt », qui renvoie notamment à l'idée d'un entre-être (*inter-esse*), entre-deux ou entre-soi.

sur chacun des deux registres (langagier et ludique) sont exclusives les unes par rapport aux autres⁶⁴. Il s'agit bien plutôt d'attirer l'attention sur le fait que chaque mode d'entrée spécifique, en ce qu'il s'appuie sur des présupposés différents, en même temps qu'il fournit des outils intellectuels spécialisés et appropriés, va permettre d'éclairer de façon originale, et avec une plus grande acuité, certaines dimensions particulières : l'étude, dans un cas, des structures et des effets de sens liés aux actes langagiers ou aux productions discursives, et l'analyse, dans l'autre cas, des conditions et des implications de la « mise en jeu » ou de l'*illusio*, en lien avec divers types d'actions et de situations, ou de dispositions et de dispositifs, etc.

D'aucuns pourraient s'étonner que nous proposons en un sens d'aborder la question de ce qui « vaut » dans nos existences, à partir d'une entrée par la créativité (ou par le jeu créatif). Une telle entreprise n'est-elle pas de nature à susciter des réserves ? N'expose-t-elle pas au risque de renouer avec des approches « esthétisantes » et « subjectivistes », qui ont pu donner lieu à des dérives problématiques ou à des résultats ambigus (on pense par exemple au culte du génie romantique, à l'exaltation nietzschéenne de la « vie » et du « surhomme », ou encore à des fascinations pour l'« irrationalisme », mobilisées dans le cadre de certaines mises en procès de la modernité, de la raison, de la démocratie, etc.) ? Afin d'apaiser quelques craintes (ou de tenter de le faire), on peut signaler que notre démarche ne nous conduit ni à congédier la perspective d'une évaluation de l'« agir » et des « valorisations » à l'intérieur de nos horizons de sens (contextualisés et informés en fonction notamment d'une histoire particulière des contenus moraux au sens large), ni à proposer une quelconque apologie de notions « vitalistes », « irrationalistes », voire « nihilistes »⁶⁵. En particulier, il ne s'agit nullement pour nous d'assimiler les opérations symboliques à des « coups » dans un « jeu vital », tout en réduisant les « valeurs » à des « intérêts » liés à l'affirmation ou à la conservation de soi. Comme nous ne pouvons ici déployer une argumentation serrée à l'appui de notre thèse, nous nous bornerons à l'étayer en recourant à une remarque « fausement candide ». En effet, si le jeu n'est pas concevable en dehors du sens (pas de mise en jeu possible sans un arrière-fond de significations et sans l'instauration de relations à autrui), la condition du sens à elle seule n'est sans doute pas suffisante, ce que traduit l'idée – ou l'expérience de pensée – selon laquelle *une vie peut être parfaitement sensée, et en même temps prodigieusement inintéressante* (cf. encadré ci-dessous – en particulier l'illustration à partir du film *Esther Kahn* d'A. Desplechin...).

En d'autres termes, le sentiment de la valeur, ou de ce qui est « intéressant », ne découle pas seulement de jugements et de valorisations sur un plan cognitif et normatif, il dépend également d'une « mise en jeu », d'un « jeu créatif », c'est-à-dire d'une effectuation⁶⁶ qui participe de la production de ce qui importe dans nos vies. Ou encore, pour le dire en suggérant une analogie avec une distinction classique en anthropologie, le symbolique ne renvoie pas seulement au « mythe », c'est-à-dire à un ensemble de récits (oraux) ou de textes (écrits) à interpréter, il est aussi tributaire du « rite », c'est-à-dire de ces opérations symboliques qui supposent une forte *implication* de la part des participants, et qui entraînent une *transformation* de ceux-ci en fonction de normes sociales et de scénarios culturels... C'est donc bien cet enjeu de l'accès à « ce qui importe », et qui est susceptible d'avoir sur les individus des effets symboliques (de transformation, de transport ou de transfert⁶⁷,

⁶⁴ Il est bien évident par exemple que, sur le versant langagier, le sens suppose lui-même une « mise en jeu », à travers des actes de parole qui rendent « vivantes » les significations, alors que, sur le versant ludique, la créativité est non seulement pourvoyeuse d'« intérêt », mais aussi d'intelligibilité et de cohérence, qui sont parties prenantes de ce que l'on appelle aussi parfois la confiance ontologique de base.

⁶⁵ C'est même plutôt le contraire qui est vrai, en particulier sur le versant sociologique de notre problématique, où nous avons introduit (dans le prolongement de notre recherche doctorale) les rudiments d'une critique de l'alliage entre compétences stratégiques et propension à l'expressivisme (ou morale subjectiviste de l'authenticité) au niveau de certaines conduites de vie, par hypothèse efficaces socialement dans la configuration actuelle (*i.e.* permettant d'obtenir plus facilement certains biens premiers sociaux, comme la richesse, les protections et assurances, l'estime de soi, voire l'aisance et la distinction, etc.).

⁶⁶ Selon des modalités qui sont à préciser, relativement aux types d'actions et d'implications, et en fonction de l'interaction entre l'individu et son environnement (cf. infra).

⁶⁷ Voir les remarques de B. Latour (s'inspirant de T. Nathan) ou encore de P. Sloterdijk au sujet du « transfert » comme « trans-frayeur », voire comme « trans-sphère » (à rapprocher de la question de la déambulation dans des enchaînements et emboîtements de dispositifs selon E. Belin ; voir aussi L. Legrain...).

de transitivité et de transitionnalité⁶⁸...), que nous entendons prendre en charge, de façon constructive, sur le versant anthropologique de notre problématique, en mettant en relation le jeu et l'intéressement, à travers une *approche pragmatique et non fondationnelle* du symbolique, qui se propose notamment d'étudier les nombreux processus et dispositifs symboliques qui soutiennent pragmatiquement nos existences et nos expériences (cf. prise en compte des objets, des artefacts et des techniques, des supports, des médiations, de la culture « matérielle et immatérielle », etc.).

• **Le « sens de la vie » comme condition nécessaire mais non suffisante ; une vie « sensée » peut être « inintéressante » ; la « mise en jeu » comme condition de l'intéressement – pour se sentir vivre, il faut jouer sa vie... Illustration à partir du synopsis du film d'Arnaud Desplechin, *Esther Kahn* (2000) :**

« Londres, fin du XIX^e siècle ; Esther Kahn vit dans le East End. Ses parents sont émigrants juifs. Toute la famille travaille dans l'atelier de couture familial.

« Esther est lente et bornée, elle n'a d'avis sur rien, elle n'a de sentiment pour personne : Esther est une pierre. Et pourtant, elle pose une question réservée d'ordinaire aux philosophes : Pas sûr que le monde existe, puisque parfois, je rêve. Et si nous ne faisons jamais qu'imiter la vie ? Quand la vraie vie nous arrivera-t-elle ? Esther a beau imiter, elle voit bien que ça ne suffit pas à faire d'elle une personne à part entière. C'est seulement lorsqu'elle va au théâtre, qu'Esther se "réveille" et s'anime : parce qu'elle ne regarde pas le spectacle comme le font les autres, elle le vit. Esther décide de devenir actrice... » (scénario co-écrit par Emmanuel Bourdieu, d'après le roman d'Arthur Symons ; Paris, Cahiers du cinéma, coll. Petite bibliothèque, 2000, 4^e de couv.).

• **La définition de la créativité selon Winnicott (le créativité devant être entendue dans un sens proche de l'expérience, du jeu créatif, de l'investissement dans une forme de vie, de l'*illusio*...) :**

« Il s'agit avant tout d'un mode créatif de perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue ; ce qui s'oppose à un tel mode de perception, c'est une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure : le monde et tous ses éléments sont alors reconnus mais seulement comme étant ce à quoi il faut s'ajuster et s'adapter. La soumission entraîne chez l'individu un sentiment de futilité, associé à l'idée que rien n'a d'importance. Ce peut être même un réel supplice pour certains que d'avoir fait l'expérience d'une vie créative juste assez pour s'apercevoir que, la plupart du temps, ils vivent de manière non créative, comme s'ils étaient pris dans la créativité de quelqu'un d'autre ou dans celle d'une machine » (*Jeu et réalité*, 1975 [1971], p. 91).

• **Une approche de l'implication et de l'intéressement selon Dewey (avec l'expérience ordinaire qui est prise comme prototype de l'expérience esthétique, et non l'inverse !) :**

« Afin de *comprendre* l'esthétique dans ses formes accomplies et reconnues, on doit commencer à la chercher dans la matière brute de l'expérience, dans les événements et les scènes qui captent l'attention auditive et visuelle de l'homme, suscitent son intérêt et lui procurent du plaisir lorsqu'il observe et écoute, tels les spectacles qui fascinent les foules : la voiture de pompiers passant à toute allure, les machines creusant d'énormes trous dans la terre, la silhouette d'un homme, aussi minuscule qu'une mouche, escaladant la flèche du clocher, les hommes perchés dans les airs sur des poutrelles, lançant et rattrapant des tiges de métal incandescent. Les sources de l'art dans l'expérience humaine seront connues de celui qui perçoit comment la grâce alerte du joueur de ballon gagne la foule des spectateurs, qui remarque le plaisir que ressent la ménagère en s'occupant de ses plantes, la concentration dont fait preuve son mari en entretenant le carré de gazon devant la maison, l'enthousiasme avec lequel l'homme assis près du feu tisonne le bois qui brûle dans l'âtre et regarde les flammes qui s'élancent et les morceaux de charbon qui se désagrègent. Ces gens, si on les interrogeait sur les raisons de leurs actions, fourniraient sans aucun doute une réponse fort raisonnable. L'homme qui tisonnait les morceaux de bois en flamme dirait alors qu'il faisait cela pour attiser le feu ; mais il reste néanmoins qu'il est fasciné par ce drame coloré du changement qui se joue sous ses yeux et qu'il y prend part en imagination. Il ne

⁶⁸ Il conviendrait de travailler, à un double niveau lexical et conceptuel, sur les convergences et les divergences entre ces deux termes.

demeure pas indifférent à ce spectacle. Ce que Coleridge disait du lecteur de poèmes est en quelque sorte vrai de tous ceux qui sont tranquillement absorbés dans leurs activités mentales et corporelles : "Le lecteur devrait être entraîné vers l'avant, non par un désir impatient d'atteindre la fin ultime, mais par le voyage, source de plaisir en lui-même" » (*L'art comme expérience*, 2005, p. 23).

De l'étude sociologique de la « qualité » de l'expérience, à l'analyse de nouvelles formes de pouvoir et de domination

Disons à présent quelques mots à propos des avancées sur le versant sociologique de notre problématique. On se limitera à étayer deux lignes de développement, esquissées ici sous la forme de remarques sommaires. Tout d'abord, la socio-anthropologie du jeu – ou la sociologie des espaces potentiels – procure des outils originaux qui permettent d'envisager la thématique, sous un jour nouveau, de l'épineuse question de la « qualité » d'une expérience, voire d'une forme de vie, et cela en assumant résolument un point de vue socio-anthropologique⁶⁹. Certes, il ne fait pas de doute qu'un certain nombre de chercheurs en sciences sociales seraient réticents à admettre que leur discipline puisse – et parfois même doive – aborder ce type de questionnement, pour les raisons que l'on devine : d'une part, une telle interrogation recèlerait une dimension normative sans doute inéliminable et inextricable, et d'autre part, la sociologie serait dépourvue des méthodes et des instruments qui permettraient de procéder de manière rigoureuse à une approche de ce genre. À rebours de cette façon de voir, nous considérons au contraire que : *premièrement*, les sciences sociales n'ont pas à camper sur une position étroitement scientiste – posture qui peut être regardée comme une tentative visant à s'entourer de remparts ou de digues aussi peu sûrs que la vieille séparation entre faits et valeurs, dont on sait à quel point elle est friable et prend l'eau de toute part⁷⁰ –, et que, *deuxièmement*, la SAJ peut contribuer, à sa manière et dans la limite de ses possibilités conceptuelles, à construire de nouveaux outils d'évaluation, notamment en rapport avec des questions et enjeux qui tendent à devenir de plus en plus sensibles dans les configurations sociales actuelles. Sans pouvoir développer ce point, on suggérera qu'un intérêt de notre démarche est précisément de rendre concevable – et opérationnalisable – une approche proprement socio-anthropologique de ce que l'on pourrait appeler les conditions de la « vie bonne », de la « qualité de la vie », voire des « possibilités d'être » (ou des « puissances de l'agir »), sans complètement abandonner le terrain, sur ces questions importantes, à la philosophie et à la psychologie (envisagées dans leur pluralité), et sans non plus – symétriquement – pratiquer une mauvaise interdisciplinarité en important de façon insuffisamment maîtrisée des concepts et des interrogations provenant d'autres disciplines. À distance des ontologies individualiste et sociologiste⁷¹, nous considérons que ces questions relatives à la « qualité » de l'expérience, ne peuvent être épuisées ni à partir d'une perspective qui prendrait en compte la liberté morale des individus, ni sur base d'une démarche qui s'en remettrait aux déterminants environnementaux de toutes sortes (naturels, sociaux, historiques...). Il y a donc place pour une approche en sciences sociales qui propose de déplier la question de ce que cela signifie « être vivant et bien vivant », sans verser dans l'idéalisme ni le réductionnisme.

⁶⁹ En particulier, il ne s'agit pas d'« expliquer » ou de « comprendre » le social à partir de facteurs psychologiques ou de considérations philosophiques, mais bien de rendre compte de données parfois très personnelles et intimes, au niveau de l'expérience, en les replaçant dans des contextes sociaux et en les éclairant à partir de conditions ou de logiques analysables d'un point de vue socio-anthropologique.

⁷⁰ De façon polémique, on peut se demander si le dogme de la « neutralité » du chercheur, qui postule une nette séparation entre faits et valeurs (voir aussi l'épistémologie de la « coupure » ou de la « rupture » entre discours savant et discours profane), pourrait encore subsister s'il n'y avait son affinité, sur le plan des dynamiques sociétales actuelles, avec des tendances lourdes qui inclinent vers des formes de néopositivisme (cf. logiques dites « néolibérales », modèles managériaux, médicalisation et psychiatisation, gestion de soi, etc.). Car sur le fond de querelles répétées autour de la méthode des sciences sociales (cf. Adorno, Castoriadis, Giddens, Honneth...), en débats philosophiques autour notamment de la pragmatique et de l'herméneutique (cf. Habermas, Ricœur, Putnam, Rorty...), on ne voit plus très bien quels genres d'arguments permettent de maintenir cette opposition tranchée et sclérosante entre faits et valeurs.

⁷¹ Ou de l'individualisme méthodologique et du holisme.

On remarquera qu'un nombre croissant de chercheurs en sociologie (et en philosophie sociale) semble résolu à ne plus se dérober face à ce genre de questionnement. À titre illustratif, on peut mentionner les tentatives très diverses (s'appuyant sur des démarches et des cadres d'analyse distincts) de quelques auteurs contemporains. Ainsi François Flahaut, qui non seulement insiste (dans une veine proche de Winnicott) sur le fait que le goût à la vie et les bases même de l'existence « ne vont pas de soi », mais qui en outre va plus loin (dans la direction d'une problématisation sociologique) en soutenant que le « sentiment d'exister » est passible d'une lecture en termes de « rapports de forces existentiels », lesquels comporteraient inévitablement une dimension sociale (voir par exemple comment le jeu des interactions, dans des situations de compétition ou d'affirmation de soi, peut aboutir à octroyer à certains un « plus-être », et à infliger à d'autres un « moins-être »⁷²...). On peut aussi évoquer les travaux récents de Laurent Thévenot – lesquels, prolongeant et élargissant l'étude des « conventions » et des « justifications » (ou « économies de la grandeur ») dans différentes sphères (« cités ») de la vie sociale, intègrent désormais la question de la disposition du monde (à travers les objets, les dispositifs, la culture matérielle et immatérielle...), en rapport avec une théorie de l'action située et distribuée. En particulier, Thévenot entend montrer comment les personnes passent d'un régime d'engagement à un autre, et aussi comment l'orientation et la coordination dans le régime de l'« action en plan » (ou action finalisée) sont conditionnées par des attachements et des accommodements qui se jouent en bonne partie dans le régime de la familiarité ou de la proximité (entourage, environnement...). On signalera encore les apports d'Axel Honneth sur la question de la reconnaissance⁷³, ainsi que sur la problématique de la « réification », concept de Lukács qu'Honneth a récemment revisité en y voyant « le signe de l'atrophie et de la distorsion d'une pratique originaire dans laquelle l'homme entretient une relation engagée par rapport à soi et par rapport au monde »⁷⁴ (2007 [2005] : 31).

• **Les rapports de forces existentiels selon F. Flahaut :**

« La coexistence sur le mode de liens affectueux est seulement l'une des manières d'entretenir ou d'accroître mon sentiment d'exister dans une relation à l'autre. Ce n'est pas toujours aussi harmonieusement que chacun de nous a appris à exister. En outre, puisque je dois en passer par les autres pour exister, dès lors que j'éprouve un manque d'être, ils me paraissent être la cause de ce manque. Je suis porté, alors, à me procurer un plus-être au moyen d'un moins-être infligé à l'autre, à me faire reconnaître de lui en lui faisant subir les effets de ma propre existence, à m'engager dans une forme d'expansion de moi consistant à occuper son espace psychique et à m'imposer à la place où il croyait pouvoir être. Ces conduites prédatrices peuvent être anodines (envahir l'autre de mes paroles sans lui laisser placer un mot, user de mon pouvoir pour le faire attendre, me soulager sur lui de ma mauvaise humeur, etc.) ou brutales (exploitation économique, humiliation, violences physiques ou sexuelles, comportements relationnels d'assujettissement, voire d'anéantissement psychique de l'autre, etc.) » (*Le sentiment d'exister*, Paris, Descartes & Cie, 2002, p. 532).

• **La sociologie des régimes d'engagement de L. Thévenot, à travers l'exemple de la disposition et de l'occupation d'un wagon de TGV :**

« À l'ouverture de l'accès au wagon, les voyageurs font irruption dans le dispositif impeccable. En un rien

⁷² À ceux qui s'étonneraient que l'on se réfère à la notion d'un « être » non constant, rappelons simplement ici l'intérêt des analyses anthropologiques autour du *mana*, qui mettent en lumière l'existence de configurations qui reposent sur la circulation de forces symboliques fluctuantes (avec le bien-être et le mal-être, la santé et la maladie, la fortune et le malheur, etc., qui sont interprétés comme augmentation ou diminution du *mana*...).

⁷³ Voir en particulier sa typologie des modes de reconnaissance (personnelle, juridique, sociale), renvoyant à trois espèces de relation pratique à soi-même (la confiance en soi, qui s'appuie sur la sollicitude ou l'attention personnelle, le respect de soi, qui doit être garanti par des droits et protections juridiques, et l'estime de soi, qui découle des valorisations sociales à travers le regard d'autrui).

⁷⁴ Des rapprochements sont bien entendu possibles avec notre analyse du jeu « dégradé » (ou de la « crise de l'*illusio* ») dans certaines conditions actuelles (cf. supra). À noter que Honneth travaille également la notion de « désintéressement » (au sens de perte d'intéressement, absence de souci...) en articulant certains apports de Heidegger et Dewey.

de temps, ils sèment un désordre portant témoignage de leur prise en main des lieux. Certains débarquent avec tout un équipage et en prennent à leur aise. Ce sont précisément les exigences et bienfaits de cette aise que nous cherchons à comprendre. Ces voyageurs s'installent en s'étalant, distribuant généreusement leurs effets autour de leur personne, comme autant de prolongements en puissance qui confèrent une assise plus ample. Tel un poulpe qui se défend contre l'étranger en se gonflant démesurément, tous bras déployés dans une volure saisissante. Mais point n'est besoin de glisser trop rapidement vers un engagement stratégique porté souvent implicitement par une description éthologique : le déploiement des effets n'est pas d'abord destiné à intimider un adversaire, même si le casse-croûte copieusement déballé peut dérouter le fâcheux par un renfort de papiers gras et d'effluves aillées. Il s'agit avant tout de s'assurer d'un entourage afin que les choses s'y fassent d'elles mêmes comme chez soi, apprêtées et laissées à portée de main, comportant dans leur disponibilité l'amorce aimable de gestes familiers. Les conduites de la personne sont ainsi indexées par des repérages effectués sur les lieux et déposés au cours de leur appropriation » (*L'action au pluriel*, Paris, La Découverte, 2006, pp. 25-26).

• **La « réification » comme désamorçage pathologique des pratiques participantes (engagées et intéressantes), selon A. Honneth (revisitant Lukács) :**

« Après s'être concentré sur les transformations qui se produisent du côté des objets du fait de la réification, [Lukács] porte son attention sur celles dont le sujet peut faire l'expérience en lui-même. C'est aussi sur le "comportement" du sujet, affirme désormais Lukács, que les contraintes propres à l'échange entre biens équivalents ont des conséquences telles qu'elles affectent l'ensemble de son rapport à la réalité environnante. Qu'un agent adopte durablement le rôle de partenaire dans un échange, il devient alors un observateur que définit une position de "contemplation", de "détachement", "tandis que sa propre existence est réduite à une partie isolée, intégrée à un système étranger". Ces concepts – attitude contemplative (*Kontemplation*), détachement (*Teilnahmslosigkeit*) – sont indispensables à la compréhension de ce qui se passe au niveau de l'action sociale quand la réification se produit. Le sujet ne participe plus lui-même de manière active aux processus par lesquels il agit sur le monde environnant ; il se place dans la perspective d'un observateur neutre qui n'est pas concerné par les différents événements psychiques ou existentiels. L'idée d'"attitude contemplative" désigne moins la position de celui qui s'immerge dans quelque chose ou qui se concentre sur quelque chose que celle d'un observateur qui laisse passivement les choses se faire tout en les observant. Le "détachement", le "désintéressement" signifient que l'agent n'est plus affecté émotionnellement par les événements, mais les laisse se dérouler sans se sentir pour autant concerné par eux » (*La réification*, Paris, Gallimard, 2007 [2005], pp. 25-26).

À travers ces exemples, on peut voir se dessiner un enjeu qui en appelle à l'imagination socio-anthropologique des chercheurs contemporains, et qui consiste à reconsidérer, dans une perspective élargie, la question des inégalités et des modes de domination, telle qu'elle se pose dans la configuration sociale actuelle, caractérisée notamment par l'extension de certaines logiques qui ont pour effet de précariser les bases mêmes de l'existence. En quoi la SAJ peut-elle aider à thématiser et à clarifier cet enjeu ? Outre le concours qu'elle peut apporter à l'élucidation de questions traitées à partir d'autres modes d'entrée, on retiendra ici un double apport original de notre approche. D'une part, la SAJ pose un lien interne entre la capacité à vivre une expérience (de façon positive ou enrichissante) et certaines qualités de l'espace potentiel. Autrement dit, ni l'éprouvé – ou la tonalité affective de notre existence –, ni l'espace potentiel, ne sont des données constantes. L'un et l'autre se modifient, oscillent, fluctuent, et ces variations – de l'un et de l'autre – sont d'une certaine façon corrélées. En effet, selon le présupposé winnicottien, plus l'espace potentiel est large, ample ou riche – à un moment donné de l'existence ou plus durablement –, et plus l'aptitude du sujet à faire une expérience créative et intéressante de la vie sera grande⁷⁵ ; par contre, l'individu qui ne peut compter que sur une aire transitionnelle pauvre, étroite ou restreinte, aura tendance à trouver la vie monotone et futile, terne et étriquée, grise et inintéressante – en même temps qu'il sera sans doute enclin à se retrancher, voire à se figer dans des modes de défense qui prendront éventuellement la forme d'une adaptation soumise ou « complaisante » à l'égard de la réalité (cf. Winnicott, Belin, Honneth, Joas...). C'est à l'aune de ce postulat de base de la SAJ que l'on peut déceler toute la portée socio-

⁷⁵ Il serait sans doute intéressant de tenter ici une articulation avec la problématique des *capabilities* (A. Sen...).

logique de la question de l'instauration, de l'aménagement, de l'entretien, ou au contraire de la fragilisation, de la dégradation, de l'endommagement des espaces potentiels, en prenant en considération tant les ressources disponibles dans un contexte sociétal donné (lesquelles vont permettre des distributions, des éparpillements, des agrandissements de personnes...), que les logiques et les rapports de forces qui vont rejaillir sur la « qualité » des espaces potentiels des individus (ces répercussions pouvant intervenir dans deux directions : soit les aires d'expérience et de jeu se déploient, s'étendent, se dilatent, soit elles se contractent, se rétrécissent, se désagrègent...). Le lecteur non familier de ce genre d'approche trouvera sans doute que nous n'apportons pas une description suffisamment précise et rigoureuse du lien que nous posons entre espace potentiel et expérience ou créativité. Il faut admettre – comme annoncé précédemment – que nous ne sommes pas ici en mesure d'examiner cette thèse dans ses diverses dimensions et conséquences⁷⁶. Outre quelques indications et illustrations supplémentaires que nous proposerons vers la fin de ce texte, on peut soumettre à la sagacité du lecteur cette formule, qui établit un parallèle (audacieux ?) entre deux auteurs que peu songeraient à rapprocher : en effet, ce que nous disons en un sens, c'est que la teneur de notre « *aise* » (au sens de Thévenot) dépend, d'une certaine façon, de la qualité de notre « *aire* » (au sens de Winnicott).

Sur cette même question de la « qualité » des espaces potentiels, des expériences et de la créativité, on peut signaler un autre intérêt de la SAJ. En effet, notre approche nous porte à aborder l'enjeu des nouvelles formes d'inégalité et d'injustice, non seulement en essayant d'établir de nouveaux profils, de nouvelles trajectoires – par hypothèses non réductibles aux lectures sociologiques classiques –, mais aussi en prenant en considération des dimensions et des ressorts généralement délaissés par les sociologues, y compris contemporains⁷⁷. Afin d'illustrer cela, on peut se référer à la typologie des modes de reconnaissance proposée par Honneth. Au terme de ce travail éclairant et stimulant, on peut avoir l'impression qu'un balisage en résulte, propice à une division des tâches entre disciplines : les psychologies (au pluriel) s'occuperaient des enjeux de la reconnaissance personnelle, en lien avec les accomplissements et/ou les blessures de la vie affective et sexuelle (sollicitude et attachements, amours et amitiés, relations dites « primaires »...) ; la philosophie morale et le droit s'intéresseraient à la reconnaissance juridico-normative, à travers un ensemble de questions relatives aux normes et aux valeurs, à l'autonomie et à la responsabilité, aux droits et aux atteintes au droit, etc. ; quant aux sciences sociales, il leur reviendrait d'étudier les enjeux de la reconnaissance sociale, autour notamment des luttes pour faire accepter socialement ses « qualités » et « capacités » (capital social et réputation, logique symbolique de la distinction, valorisations vs. disqualifications, gratifications vs. stigmatisations, humiliations ou offenses...).

Or, il est bien évident qu'en prenant à sa charge la question winnicottienne du « bien vivre » et de la « créativité » (ou « être vivant et bien vivant »), la SAJ entend ne pas se cantonner à l'étude des enjeux et des déterminants sociaux de l'« estime de soi »⁷⁸. En d'autres termes, notre démarche entend élargir la problématisation socio-anthropologique des régimes d'effectuation du pouvoir (ou des « capacités », si l'on préfère), jusqu'à se donner les moyens (ou les outils intellectuels) permettant d'étudier en quoi des atteintes à la « confiance en soi » (ou à la confiance ontologique de base) sont parties intégrantes des nouvelles formes de domination et de violence symbolique. En particulier, il s'agit d'analyser – en tenant compte de l'évolution des caractéristiques de notre économie symbolique, notamment en lien avec la question de la croyances et des illusions⁷⁹ – une série de logiques et processus, mais aussi de rapports de forces et d'interactions, qui aboutissent – pour le dire ici de façon générique, sans pouvoir entrer dans le détail – à précariser ou à endommager la confiance de base des individus, c'est-à-dire aussi leur capacité de créativité ou d'*illusio*. À titre d'exemple, on peut indiquer quelques dispositifs dont les effets ont été récemment étudiés par des sociologues : le néomanagement et les entretiens d'embauche, la psychologie du « développement

⁷⁶ Sur ce point, voir notamment le travail du « petit singe » *Espaces potentiels et phénomènes transitionnels*.

⁷⁷ Ce qui, par la même occasion, nous amène parfois à questionner l'engouement pour certaines catégories auxquelles les sociologues ont fréquemment recours de nos jours (cf. le sujet, l'individu, la réflexivité, etc.).

⁷⁸ Qui est, rappelons-le, la relation pratique à soi-même qui est engagée dans le registre social de la reconnaissance, selon Honneth.

⁷⁹ Cette question nous paraît à ce point importante que nous envisageons de lui consacrer un tableau, dans une future livraison des *Traces*.

personnel » et de l'« estime de soi », le *coaching* appliqué à la vie personnelle, l'estompement de la frontière entre sphère privée et sphère professionnelle, l'évolution des stratégies de séduction (harcèlement sexuel, risque du sida, cybersexualité et *speed dating*...). Sur cette base, on est en droit de se demander, sans que cela revienne à verser dans une critique ronchon et soupçonneuse, dans quelle mesure ces dispositifs peuvent avoir des effets de perturbation, voire d'amoindrissement de notre potentiel d'expérience créative. Notons encore qu'à côté de la thématique de l'expérience déficitaire, certains auteurs – tels que Z. Bauman, U. Beck ou A. Giddens – ont exploré une voie connexe, celle de l'expropriation de l'expérience, notion qui n'est pas sans lien avec des formes de « pressions », de « réification » ou d'« aliénation » parfois décrites à travers le motif habermassien de la « colonisation du monde vécu par le système »⁸⁰.

• Comment le « nouvel esprit du capitalisme » se diffuse au niveau des conduites de vie contemporaines et nous expose à « de nouveaux risques d'exploitation », selon L. Boltanski et E. Chiapello :

« Plus généralement, en mettant l'accent sur la polyvalence, la flexibilité de l'emploi, l'aptitude à apprendre et à s'adapter à de nouvelles fonctions plutôt que sur la possession d'un métier et sur les qualifications acquises, mais aussi sur les capacités d'engagement, de communication, sur les qualités relationnelles, le néomanagement se tourne vers ce que l'on appelle de plus en plus souvent le "savoir-être", par opposition au "savoir" et au "savoir-faire". Les recrutements se fondant sur une évaluation des qualités les plus génériques de la personne – celles qui valent aussi bien pour justifier les appariements de la vie privée, qu'ils soient d'ordre amical ou affectif – plutôt que sur des qualifications objectivées, il devient difficile de faire la distinction entre l'opération consistant à engager des collaborateurs pour accomplir une tâche déterminée et celle qui consiste à s'attacher des êtres humains parce qu'ils vous conviennent, à titre personnel. Ces orientations du néomanagement sont souvent présentées, on l'a vu, comme un effort pour orienter le monde du travail dans un sens "plus humain". Mais elles peuvent faire naître en retour de nouveaux risques d'exploitation [...]. [Les] nouveaux dispositifs, qui réclament un engagement plus complet et qui prennent appui sur une ergonomie plus sophistiquée, intégrant les apports de la psychologie postbéhavioriste et des sciences cognitives, précisément, d'une certaine façon, parce qu'ils sont plus humains, pénètrent aussi plus profondément dans l'intériorité des personnes, dont on attend qu'elles se "donnent" – comme on dit – à leur travail et rendent possible une instrumentalisation des hommes dans ce qu'ils ont de proprement humain » (*Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, pp. 151-152).

La distinction entre play et game (triomphe du game sur le play ?)

Une deuxième avancée, sur le versant sociologique de notre problématique, mérite d'être signalée. Il s'agit de l'élaboration d'une piste de réflexion – qui est aussi, comme nous allons le voir, une hypothèse de travail – sollicitant la célèbre distinction entre le *play* et le *game*. Remarquons tout d'abord que, là où la langue française ne dispose que d'un terme, la langue anglaise en distingue deux, qui sont généralement traduits par « jeu libre » (*play*) et « jeu réglementé », ou « jeu avec règles » (*game*). Sur cette question, il est intéressant de comparer Winnicott et G. H. Mead – ce dernier étant connu notamment pour les pages fameuses qu'il a consacrées à ce thème dans *L'esprit, le soi et la société* (première publication, à titre posthume, en 1934). Ce qui retient l'attention à cet égard, ce n'est pas tant une différence au niveau de la définition des termes (Winnicott et Mead s'accordent pour l'essentiel avec la définition de sens commun, qui associe le *play* à la spontanéité, à la gratuité, à la créativité, voire à l'absence de contrainte et de finalité, tandis que le *game* est rapproché des notions de règles, de but ou de gain, de coopération ou de compétition...), qu'une divergence – aux yeux de ces auteurs – dans l'appréciation de l'importance relative de ces deux catégories de jeux. Certes, Winnicott et Mead n'ignorent pas que ces deux variantes du jeu sont tout aussi indispensables du point de vue d'un processus de maturation – ou de socialisation – réussi. Sans doute que nos deux auteurs conviendraient également que, d'un point de vue génétique ou diachronique, l'ac-

⁸⁰ Sur ces questions, voir notamment la synthèse proposée par F. Vandenberghe, *Une histoire critique de la sociologie allemande. Aliénation et réification* (2 tomes), Paris, La Découverte, 1997-1998.

cession au *play* est un préalable pour pouvoir entrer par la suite, comme le souligne particulièrement Mead, dans des jeux réglementés où l'on est amené, non seulement à endosser et à expérimenter des rôles plus ou moins prescrits ou attendus par la société, mais aussi à prendre la perspective d'autrui et à tenir compte des règles⁸¹. Mais justement, c'est à ce point qu'intervient une différence d'accentuation : là où Mead considère que le *game* est dans une relation de prééminence par rapport au *play*, sous l'angle de l'accès à certaines compétences cognitives, de nature sociale et morale⁸², Winnicott, pour sa part, ne cessera d'insister sur l'importance primordiale du *play*, voire du *playing* (en tant qu'il s'agit d'un jeu processuel, autotélique et autoportant⁸³), comme pourvoyeur de créativité et même de goût à la vie. Bref, on peut parler d'un primat du *play* chez Winnicott, et d'un primat du *game* chez Mead.

• Du jeu libre (*play*) au jeu réglementé (*game*), selon G. H. Mead :

« Les activités du jeu libre (*play*) ou du jeu réglementé (*game*) sont un autre ensemble de facteurs opérants dans la genèse du soi. Chez les peuples primitifs, la nécessité de distinguer le soi de l'organisme s'est manifestée dans la notion de "double" : l'individu a un soi-objet qu'il affecte tout comme il affecte les autres et qui est autonomisé de l'organisme, en ce qu'il peut quitter le corps et y revenir. Telle est l'origine du concept d'âme comme entité séparée.

« Quelque chose correspond chez les enfants à ce double, à savoir les compagnons invisibles, imaginaires que la plupart d'entre eux créent dans leur propre expérience. Ils organisent ainsi les réponses qu'ils provoquent chez les autres et qu'ils provoquent aussi en eux-mêmes. Bien entendu, ce jeu avec des compagnons imaginaires n'est qu'une phase particulièrement intéressante du jeu libre ordinaire. Celui-ci, à ce stade qui précède les jeux organisés, signifie "jouer à quelque chose". Un enfant joue à la mère, au professeur ou au policier – c'est-à-dire qu'il assume ces différents rôles. [...]

« [...] Il existe donc, dans le jeu réglementé, un ensemble de réponses, organisées de telle sorte que l'attitude de l'un appelle l'attitude appropriée des autres.

« Cette organisation est établie sous la forme de règles du jeu. Les enfants attachent une grande importance aux règles. Ils peuvent improviser des règles sur le champ pour se tirer d'embarras. Refaire ces règles fait partie du plaisir du jeu réglementé. [...] Le jeu réglementé représente, dans la vie de l'enfant, le passage d'une phase où l'on assume le rôle des autres dans le jeu libre à la phase du rôle organisé, essentiel à la conscience de soi dans l'acceptation pleine du terme » (*L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 2006, pp. 219-221).

81 Un autre exercice intéressant consisterait bien évidemment à comparer Mead et Wittgenstein sur la question de la règle (« qu'est-ce que suivre une règle ? »).

82 Rappelons que Mead estime que l'apprentissage du *game* – à travers l'adoption de la perspective et des attentes des autres participants au jeu – est ce qui va permettre à l'enfant d'entrer dans un rapport à l'« autrui généralisé », condition de l'orientation et de la coordination dans un monde social commun, médiatisé par des symboles et des règles. Voir : G. H. Mead, *L'esprit, le soi et la société* (Nouvelle traduction et introduction de D. Cefaï et L. Quéré), Paris, PUF, 2006, pp. 219-230. Lire aussi les commentaires suivants : D. Cefaï et L. Quéré, « Naturalité et socialité du self et de l'esprit », in G. H. Mead, *L'esprit, le soi et la société*, op. cit., pp. 3-90 ; J. Habermas, « Changement de paradigme chez Mead et Durkheim : de l'activité finalisée à l'agir communicationnel », in *Théorie de l'agir communicationnel, Tome 2 : Pour une critique de la raison fonctionnaliste*, Paris, Fayard, 1987 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1981), pp. 7-124 (en part. pp. 9-51 concernant Mead) ; H. Joas, *G. H. Mead : A Contemporary Re-examination of his Thought*, Cambridge, Polity Press, 1985 ; E. Tugendhat, « Mead I : L'interaction symbolique » & « Mead II : Le soi », in *Conscience de soi & autodétermination*, Paris, Armand Colin, 1995 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1979), pp. 203-218 et 219-242.

83 Comme on dit parfois, c'est le voyage qui importe (c'est-à-dire le processus, la dynamique, la séquence, le trajet...), et non la destination (le but, la fin, l'objectif...). La plupart des auteurs ayant travaillé sur le jeu ont attiré l'attention sur ce point. Le jeu créatif est à lui-même sa propre fin, et il s'entretient *pour ainsi dire* de lui-même, à l'image de ces jeux « libres » dans lesquels les enfants s'absorbent pendant un temps, et à la faveur desquels ils se laissent porter – toutefois (cette nuance étant importante !), non sans avoir préalablement installé le décor, ou aménagé la situation, ou encore prélevé certains éléments à portée de main... ou d'imaginaire (cf. la notion de *logique dispositive*, évoquée en supra à partir de Belin, et qui sera reprise en infra en lien avec des apports de Dewey).

En laissant ici ouverte cette discussion initiée à partir de Mead et Winnicott, on peut convoquer les deux variantes du jeu – *play* / *game* – pour tenter d'aller plus loin dans notre élucidation des conduites de vie et des stratégies (au sens large), telles qu'elles sont imposées ou encouragées dans les conditions de la configuration sociale actuelle. Notre usage de ce couple conceptuel nous a amené à nous interroger autour de la formule suivante : *serions-nous devenus, en tant qu'agents portés à la « stratégie », au « choix rationnel » et à la « réflexivité », des spécialistes du game, et cela au détriment du play ?* Autrement dit, les conditions qui nous poussent à utiliser de façon efficace les ressources de la situation, à anticiper les attentes ou les dispositions d'autrui, ou encore à calculer au plus juste nos effets, etc.⁸⁴, auraient-elle pour double conséquence, d'une part d'amplifier ou de développer nos compétences du point de vue d'une action rationnelle finalisée et stratégique (ou instrumentale), et d'autre part d'atrophier ou d'entamer notre capacité à nous prendre au jeu de façon créative ? On l'aura compris, cette reformulation fournit une spécification de l'hypothèse de la « crise de l'*illusio* », évoquée précédemment. Selon cette nouvelle clé de lecture, la crise du jeu se manifesterait principalement du côté du *play*, ou du *playing*, les problèmes dans l'accès à la créativité pouvant dès lors passer pour être corrélés⁸⁵ à la diffusion de logiques et de compétences qui se laisseraient interpréter à travers le motif d'un succès, d'une emprise, voire d'une hégémonie du *game* (dans sa variante compétitive plutôt que coopérative, notons-le bien). Toutefois, les choses ne sont pas si simples. Il convient en effet de se servir de l'hypothèse d'un triomphe du *game* au détriment du *play*, dans les contextes sociaux actuels, comme d'une image-guide, qui certes permet de dégager clairement certaines pistes en termes d'opérationnalisation (le *play* et le *game* sont aisément situables par rapport à des théories de l'action reconnues, en même temps qu'ils se prêtent à des investigations empiriques sur base d'approches et d'indicateurs éprouvés), mais qui a aussi pour effet de soulever de nouvelles questions, lesquelles contribuent à décanter et à faire rebondir notre modèle d'analyse.

À première vue, une opposition paraissait ressortir entre l'expérience ou le jeu créatif, et d'autre part des types d'action que l'on peut qualifier de finalisés et de subordonnés à la vision dichotomique sujet / objet. Ainsi, dans une première phase d'élaboration de notre modèle d'analyse, nous avons tendance à dire qu'il y avait deux manières de sortir de la créativité ou de l'*illusio* : soit en se focalisant sur soi-même (ce qui peut prendre plusieurs formes : affirmation ou conservation de soi, absorption « narcissique » en soi-même, conscience de soi dissociée du sentiment d'être vivant et bien vivant...), soit en visant un but de manière efficace, ou en appliquant un schéma du type moyens / fins (action téléologique, calcul des « utilités », « choix rationnel », modèles de gestion stratégique ou instrumentale des ressources humaines et non humaines...). Mais cette façon de voir présente certains inconvénients. Sur un plan théorique, et pour faire le lien avec ce que nous avons avancé en introduction de ce texte, cette vision reconduit une conception restreinte de l'expérience ou de la créativité en tant qu'agir qui viendrait s'ajouter à d'autres types particuliers (cf. l'apport critique et constructif de H. Joas à cet égard). Sur le plan empirique, cette vision disjonctive ne permet pas de rendre compte de conduites et de dispositions, d'actions ou d'états qui manifestement se situent quelque part entre ces différents types d'agir ou de rationalité, en mêlant particulièrement des éléments qui relèvent de la stratégie ou du calcul, et d'autres qui renvoient à la créativité ou à l'*illusio*. Bref, ici aussi, il convient de « penser complexe », en surmontant les visions abstraites, dichotomiques et réductrices, qui passent à côtés des phénomènes de mélange ou d'hybridation qui se produisent dans une aire intermédiaire ou un *entre-deux*. La question qui se pose est dès lors celle-ci : comment concevoir, ainsi que nous l'avons annoncé, un type d'implication ou de « mise en jeu », que l'on peut appeler créativité, expérience, jeu créatif ou *illusio*, qui soit potentiellement accessible dans tout type d'agir ou de rapport pratique aux choses (au monde, aux autres et à soi-même) ? Bien entendu, si des émergences de créativité sont possibles et envisageables même dans le cadre de l'action téléologique soumise à une contrainte de résultat (on peut imaginer par exemple le cas limite d'un *trader* de la City à Londres qui parviendrait à se prendre dans une forme de jeu créatif, alors même qu'il doit composer avec des exigences extrêmement pressantes en termes de concurrence, d'efficacité et de rapidité...), il ne s'ensuit pas que toutes les conditions soient également favorables

⁸⁴ Notons au passage que cette lecture infléchit la conception du *game* dans le sens de la compétition, alors que Mead s'adosse à un modèle qui est davantage celui des jeux coopératifs.

⁸⁵ À la manière weberienne, nous préférons parler d'affinité ou d'homologie structurale, plutôt que de causalité ou de détermination.

à l'expérience créative⁸⁶. Par conséquent, notre questionnement nous conduit aussi à discerner entre des situations et des logiques, des dispositions et des dispositifs qui seraient propices à la créativité et à l'*illusio*, et d'autres qui seraient plutôt défavorables, voire carrément hostiles ou contraires à l'investissement créatif de situations ou de formes de vie.

La créativité et les états de non intégration dans le champ expérientiel

Deux dernières précisions permettront de mieux saisir la teneur des développements qui ont été impulsés à partir de là, en liaison avec les questions que nous venons d'évoquer. D'un côté, nous pouvons comprendre, grâce à Winnicott, que la créativité ou l'expérience créative, conçue de façon privilégiée à partir du modèle du *play* (ou du *playing*)⁸⁷, peut être définie comme une *capacité à (re)vivre de façon positive, ou enrichissante, des états de non intégration*. Que faut-il entendre par là ? Sans pouvoir retracer ici les étapes du développement psychique et affectif de l'enfant, il faut se rappeler qu'au début de sa vie (dans le ventre de la mère et après la naissance), l'individu n'est pas constitué comme un sujet capable de s'organiser et de se défendre face au monde et aux autres (ou encore de se soutenir lui-même dans ses rapports aux autres et aux objets...) ⁸⁸. Dans cette situation que l'on qualifie parfois de « détresse », le nourrisson vit dans un état de non intégration, qui peut confiner, en cas de tensions ou d'angoisses – liées notamment au besoin (la faim) ou à l'absence de l'autre (faillite momentanée du maintien et du maniement⁸⁹) – à une forme d'« effondrement », que Winnicott rapproche de notions telles que le « morcellement », le « tomber en morceaux », ou encore les « agonies primitives ». Pour le dire très schématiquement, la maturation psychique et affective, au terme de laquelle advient un sujet relativement autonome (passage de la dépendance absolue à une indépendance partielle), consiste en la mise en place d'un environnement « bienveillant » (ou « facilitant »), qui va permettre à l'individu de se former comme sujet (ce qui correspond, en termes winnicottien, à la capacité d'être seul en présence d'autrui...). Pour le dire autrement, le sujet parvenu à une certaine forme de maturité (ou d'autonomie), est capable de s'aider soi-même dans les moments difficiles de l'existence (*quand tout ne roule pas de soi-même* : « ça va va ? »... « on fait aller ! »), ce qui suppose, notons-le bien, d'avoir pour ainsi dire internalisé un environnement favorable, ou du moins quelques points d'appui sur lesquels on peut compter et se reposer (*en attendant que l'orage passe*)...

Grâce au développement affectif et psychique⁹⁰, l'individu accède à la capacité de vivre ou de revivre des états de non intégration, sur un mode créatif, c'est-à-dire pourvoyeur d'intérêt ou d'intéres-

⁸⁶ Nous adhérons à la thèse (défendue notamment par Dewey) d'une continuité entre l'expérience créative de type esthétique et l'expérience créative ordinaire. Mais cela ne veut évidemment pas dire que toutes les actions ou les dispositions soient aussi riches en créativité, en particulier du point de vue des « résultats » de l'expérience ! En contrepoint de l'illustration du *trader*, lire cet extrait d'interview de Jean-Louis Murat (auteur, compositeur et chanteur français) : « Le monde est plein d'artistes qui ne le sont que six heures par semaine, du samedi matin au dimanche soir. Ils sont d'une arrogance, ils veulent tout arracher ! Alors qu'être artiste, c'est un engagement total, où tous les risques sont pris. C'est une décision à laquelle on se tient. Quitte à dormir dehors, à vivre autrement. Tout le monde a en soi des capacités créatives, cela n'en fait pas un artiste pour autant. Être artiste, c'est une affaire de vocation et de discipline, une discipline de fer. Être artiste, c'est du travail, du travail, du travail et encore du travail » (*Le Monde*, 17 novembre 2007).

⁸⁷ Sur ce point, voir par exemple l'importante préface de J.-B. Pontalis à *Jeu et réalité* de Winnicott.

⁸⁸ Voir la formule au premier abord provocante de Winnicott : « *Un bébé, ça n'existe pas* » (par quoi il faut entendre que le nourrisson n'existe pas comme personne constituée, capable d'accéder à une conscience unifiée d'elle-même, et de distinguer entre soi et le monde).

⁸⁹ Nous ne pouvons présenter ici ces opérations importantes que sont pour Winnicott le *holding* (tenir l'enfant, le porter, le maintenir, le bercer...), le *handling* (le maniement, le toucher, les stimulations et les caresses de la peau, les soins affectifs et corporels...), et la présentation d'objet (introduction à des échantillons du monde, instauration graduelle de la relation d'objet...).

⁹⁰ Insistons sur le fait que, pour Winnicott, les réalisations ne sont jamais acquises et garanties une fois pour toutes (en particulier, l'accès au sentiment d'être « vivant et bien vivant » ne peut que rester précaire), de même que l'autonomie n'est jamais complète, puisque le sujet continue à avoir besoin d'attachements, quand il ne « régresse » pas dans des formes de dépendance ou d'immaturité, qui d'ailleurs sont loin d'être toujours négatives ou « pathologiques » aux yeux de Winnicott, lequel attire symétriquement notre attention sur le fait qu'une certaine « fuite dans la bonne santé » (p. ex. dans le cas du *faux self*, qui « surjoue » la normalité) peut comporter, *a contrario*, des aspects pathologiques (voir la notion de *normopathie*...).

sement. Ces états de non intégration, qui peuvent être vécus par le sujet constitué comme des épisodes de créativité, sont donc à distinguer à la fois de la « non intégration » du début de la vie (détresse originaire), et de formes de « désintégration » qui peuvent survenir à l'âge adulte, caractérisant des états psychiques pathologiques (typiquement la schizophrénie, ou certains épisodes psychotiques d'individus *borderline*...). La non intégration « créative » peut être comprise comme un état de *flottement*, ou de *flottaison*, dans le double sens de l'éparpillement de l'individu (suspension ou brouillage de la dichotomie sujet / objet, ou intérieur / extérieur... ce que traduisent également les idées de continuité de l'environnement et d'individu distribué), et de la capacité de cet individu à se maintenir « sur les flots », au milieu d'un monde instable et fluent (être porté par des phénomènes transitionnels, s'en remettre à des artefacts et à des objets, être suspendu au-dessus de l'abîme, jeter des ponts dans les airs...). La non intégration comme vecteur de créativité suppose la détente, le rapport tranquille à l'environnement⁹¹, ou le repos (dans le double sens d'être « en repos » – notion qui peut être rapprochée de la *disponibilité* des phénoménologues – et de « se reposer sur » – notion qui renvoie à l'enjeu des supports ou des points d'appui). Surtout, Winnicott écrit ceci : l'état de non intégration (créative) est cet état où il est « donné [à l'individu] d'exister sans être soit en réaction contre une immixtion extérieure, soit une personne active dont l'intérêt ou le mouvement suit une direction »⁹². Cet énoncé est capital, en ce qu'il détermine le sens dans lequel nous devons reprendre la question des rapports entre la créativité et certains types d'actions et de conditions.

Ce qui s'oppose à la créativité, selon Winnicott, c'est avant tout le fait de vivre « en réaction » à des empiètements ou à des intrusions d'un environnement défavorable, ainsi que le fait de se soumettre de façon « adaptative » aux contraintes d'une action étroitement finalisée. Il est possible de tenir compte de cette remarque importante⁹³, sans pour autant ramener *a priori* l'agir téléologique (stratégique ou instrumental) à une forme d'« immixtion » de facteurs ou de logiques externes, et sans exclure par principe que l'on puisse concevoir un type d'action orientée qui ne se confondrait pas avec la variante la plus pauvre de l'action finalisée. Sous de telles prémisses, il devient envisageable d'observer une part d'expérience ou de jeu créatif dans des types d'actions que nous avons d'abord définis comme étant incompatibles avec la créativité. Une deuxième précision peut d'ailleurs être utilement mobilisée à l'appui de la réorientation de notre façon de voir. Elle s'inspire ouvertement de la tradition de pensée pragmatiste, et concerne l'élaboration d'une action *orientée* (ou tournée vers un résultat ou une réalisation...) qui ne serait toutefois pas étroitement ou abstraitement *finalisée*. L'apport de John Dewey sur cette question est particulièrement intéressant. En effet, plutôt que de durcir l'opposition entre un agir téléologique (ou action finalisée de type stratégique ou instrumental) et un agir non téléologique (typiquement l'expérience créative ou esthétique, processuelle et autotélique), il déplace le problème en introduisant une distinction – selon nous beaucoup plus subtile – entre la *fin* et le *résultat* d'une action. Si la fin (ou le but, l'objectif) correspond à ce qui est visé dans le cadre d'une action téléologique (ou action en plan), le résultat, ou la réalisation, peut être vu comme un aboutissement ou un accomplissement de l'action, mêlant des dimensions bien plus riches que celles qui peuvent être prises en compte dans les schémas classiques moyens / fins. Ainsi, à la différence d'une finalité poursuivie intentionnellement (c'est-à-dire identifiée, sur un plan cognitif, comme un objet vers lequel on tend), le résultat ou la complétion d'une action n'est pas forcément quelque chose que l'on cherche consciemment, ou de façon réfléchie et volontaire. C'est plutôt quelque chose qui advient (une émergence...), ou qui survient (un événement...), et qui confère, à un moment donné, une tonalité ou une coloration particulière (positive ou négative, joyeuse ou triste, vive ou terne, etc.) à une séquence vécue délimitée. L'importance de ce point s'atteste dans la théorie de l'expérience de Dewey, ainsi que dans la conception pragmatique de l'attitude prospective, en lien avec la logique d'enquête. Disons quelques mots à ce propos.

⁹¹ Voir le commentaire par Belin de la métaphore présentant Rousseau dans sa barque, au milieu du lac (loin des bords, *i.e.* à bonne distance de l'ennui et de l'anxiété, ou du vertige et de l'angoisse). À noter cependant qu'un point de débat s'introduit ici au sujet de la place et du statut que Winnicott confère à la pulsion et à l'excitation : cette dernière est-elle toujours responsable d'un *emballement* du jeu ? ne conviendrait-il pas plutôt de questionner la vision de la pulsion comme danger, en tenant compte de la part d'*investissement* affectuel, voire libidinal, qui entre dans certaines formes de créativité ou d'*illusio* ? Voir également les débats à propos des limites du modèle de la *sublimation*.

⁹² D. W. Winnicott, « La capacité d'être seul », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 331.

⁹³ Ce qui ne nous oblige d'ailleurs pas à suivre Winnicott dans toutes ses formulations (cf. ci-dessous).

L'expérience pragmatique et l'attitude prospective (orientation vs. finalisme)

Plutôt que de partir d'une opposition binaire entre agir finalisé et agir non finalisé, Dewey préfère prendre en considération l'entremêlement des actions, en référence à des situations (ou à des configurations) échevelées (comme dirait Latour) et multidimensionnelles⁹⁴. La plupart du temps, au niveau du flux de l'agir (caractéristique de la vie ordinaire), nos fins sont relativement indéterminées (ou sous-déterminées) et enchevêtrées (multiplicité des facteurs ou des motifs entrant en ligne de compte). Dans le cas des actions orientées intentionnellement vers des fins déterminées, on relèvera qu'il peut exister des relations complexes et récursives entre objectifs et moyens (thèse de la réciprocité des fins et des moyens, avec un jeu d'interactions entre le choix des moyens et la clarification des fins...) ⁹⁵. Quant aux actions non tournées vers des fins précises et prédéfinies, il est important de souligner qu'elles ne sont pas pour autant dépourvues d'orientation ⁹⁶ – ce qui peut se comprendre à travers ce que certains auteurs pragmatistes appellent l'attitude prospective : *souvent, nous cherchons quelque chose, sans trop savoir ce dont il s'agit (le quoi et le pourquoi de la chose), et lorsque nous l'avons trouvé, nous nous disons : c'est cela que nous cherchions !* Notons bien que l'attitude prospective est avant tout pratique, pragmatique, et non théorique, intellectualiste. Elle s'appuie largement sur des routines, des habitudes, des croyances, des dispositions, etc. Même lorsque nous avons à faire face à des ruptures ou à des interruptions dans le déroulement ou l'écoulement des situations – c'est-à-dire lorsque survient un imprévu, ou se pose un problème, ou se crée un déséquilibre... – ce n'est jamais de façon purement mentaliste ou réflexive que nous parvenons à trouver une solution, ou à mettre en place un expédient. Au contraire, la « logique d'enquête » – ainsi que la nomme Dewey –, par quoi il faut entendre notre capacité quotidienne à surmonter de façon pragmatique les échecs, les failles ou les perturbations de l'action ⁹⁷, suppose toujours l'utilisation préférentielle des ressources du « sens pratique ». Enfin, les notions d'attitude prospective et de logique d'enquête permettent de mieux comprendre le concept d'expérience développé par Dewey. Qu'est-ce qu'être dans le flot des expériences (notion de *continuité* de l'expérience, voir aussi la notion de *flow*...), et quand pouvons-nous dire que nous avons « eu » une expérience (notion d'*unité* de l'expérience) ?

Dewey fait remarquer que la notion d'expérience, au même titre d'ailleurs que celle de travail ⁹⁸, désigne à la fois un processus et un résultat (ou un « produit fini »). À rebours de l'opposition entre action finalisée (ou téléologique) et action autotélique (non téléologique), l'auteur de *L'art comme expérience* insiste sur le fait que les activités ou les états dans lesquels nous sommes « pris » (sur le modèle de l'expérience créative, esthétique, qu'elle soit ordinaire ou artistique) peuvent donner lieu à des réalisations ou à des résultats plus ou moins intéressants. Par exemple, l'art n'est pas seulement à lui-même sa propre fin (conception formaliste, autotélique, voire autoréférentielle d'un art « désintéressé », au sens kantien du terme). En se consacrant à son art, l'artiste se met aussi au service de la vie, en explorant de nouvelles formes, en élargissant notre vision, en redistribuant nos points d'appui ou en redéployant nos pôles intérêts, en enrichissant la palette de nos possibilités de vie, etc. Il en va de même au niveau de nos expériences ordinaires, qui sont elles aussi inductrices de créativité et d'intéressement. Dans le cours de notre vie, nous sommes constamment impliqués ou investis dans une multiplicité d'actions et d'états, qui sont orientés vers une forme de conclusion ou d'achèvement, et dans lesquels nous ne cessons d'intervenir, pour les diriger ou les orienter, sans que cela nous ramène au modèle d'un agir finalisé (stratégique ou instrumental), et sans qu'il soit au pouvoir de l'individu de décider seul de l'issue de la séquence (à rebours de l'idée de contrôle ou de maîtrise...). D'un point de vue pragmatique, l'action est toujours située (insertion dans un contexte ou une configuration) et distribuée (rapport à des sollicitations et à des ressources, recours à des supports et à des véhicules, appels à des partenaires ou des alliés, etc.). L'expérience, de nature

⁹⁴ On peut aussi évoquer la métaphore du mille-feuilles.

⁹⁵ Ce qui revient déjà à introduire des nuances par rapport au modèle classique de l'action téléologique (schéma unilatéral de l'ajustement moyens - fins).

⁹⁶ Sur ce point, il est possible de déceler un écart, voire une divergence entre l'approche de Dewey et celle de Winnicott.

⁹⁷ On est tenté une nouvelle fois d'évoquer ici la métaphore des ponts jetés dans les airs...

⁹⁸ Ainsi que celles de « construction » et d'« édification » (Dewey, 2005 : 77).

processuelle et dynamique, suppose que l'individu échange avec son environnement (naturel, social, culturel, symbolique...), et qu'il entre dans des interactions ou des transactions avec d'autres personnes (intersubjectivité, communication sociale...).

L'activité expérientielle (potentiellement créative), orientée vers une forme de parachèvement, n'est donc pas fermée sur elle-même. Au contraire elle doit s'ouvrir, et jouer sur une vaste gamme de connexions, non pas seulement avec des éléments isolés, mais bien plutôt avec un « tout contextuel », constitué notamment sur base de la logique d'enchaînement et d'emboîtement des dispositifs (cf. supra). Dewey caractérise l'expérience à l'aide des notions de continuité et d'unité⁹⁹. Nous sommes continûment immergés dans le flot des expériences courantes, et régulièrement, des expériences adviennent sur un mode unitaire, ou émergent de façon singulière : ce sont ces innombrables épisodes, ou moments saillants de la vie quotidienne, qui parviennent à une forme de complétion ou de conclusion, qui « sortent du lot » en étant pourvus d'une coloration ou d'une tonalité particulière, et qui s'offrent à une ressaisie ultérieure grâce aux traces mnésiques et symboliques qu'ils auront laissées (aussi bien « dans la tête » du sujet – selon la vision étroitement mentaliste – que sur des supports ou des comptes-rendus « externes », peuplant un entre-deux culturel). Ces expériences individualisées et indexées que l'on a « eues », qui se dégagent du flux continu et rythmé de la vie, ce sont par exemple un bon moment passé au restaurant avec des amis, la découverte passionnée d'un disque qui restera mémorable¹⁰⁰, un épisode surprenant qui se produit lors d'un déplacement en transport le plus souvent routinier, voire fatigant¹⁰¹, etc.

Au terme de cette rapide (première) incursion du côté de la pensée pragmatique, nous pouvons indiquer deux ou trois éléments de conclusion provisoire. Ainsi, non seulement il n'y aurait pas d'opposition radicale et frontale entre la créativité (ou le jeu créatif) et des types d'agir rationnels en finalité (ou actions téléologiques, stratégiques ou instrumentales), mais de plus, nous sommes désormais tentés de souscrire à la thèse de Dewey (reprise notamment par Joas) selon laquelle la dimension de créativité serait potentiellement présente dans toute forme d'action (son activation dépendant de conditions et de dispositions qui restent à préciser). Ces propositions ont des conséquences importantes. *Primo*, il devient possible d'étudier des accès ou des émergences de créativité dans le cadre d'actions qui ne seraient pas définies *a priori* comme étant créatives ou esthétiques, voire dans le cadre d'actions relevant de types que l'on avait initialement opposés à la créativité (en premier lieu, nous visions bien sûr l'agir rationnel finalisé...). *Secundo*, le concept d'un agir orienté qui ne se ramènerait pas aux schémas abstraitement téléologiques (moyens / fins...), permet de réintroduire – éventuellement sous des formes pas toujours intentionnelles – l'idée de conduite, d'intervention ou de régulation au niveau de l'expérience ou du jeu créatif¹⁰². Et *tertio*, le détour par Dewey nous amène à concevoir différemment les « sorties » de la créativité.

À ce propos, rappelons tout d'abord que, dans un premier temps, nous avons fait l'hypothèse que la capacité à se prendre au jeu de façon créative (*illusio*) pouvait être entravée ou contrariée par certaines tendances à s'agripper ou à se cramponner à soi-même (affirmation de soi, injonctions à la réalisation « authentique » de soi-même, formes d'égotisme ou d'hyperconscience de soi, dérives subjectivistes, etc.), ou au contraire – et de façon symétrique – à se soumettre à la perspective objectiviste et réifiante¹⁰³ du monde des objets (exigences d'efficacité, intelligence stratégique, culte de la performance, ambiance néopositiviste, diffusion de l'expertise et de l'évaluation scientifique...). Dewey nous met sur une autre voie, puisqu'il suggère que la sortie de la créativité risque de se produire lorsque nous mettons en œuvre une version *unidimensionnelle* de l'action. Dès lors, c'est moins la focalisation sur le sujet ou l'objet (subjectivisme vs. objectivisme) qui serait responsable de la perte de créativité, mais bien plutôt la réduction unilatérale et monologique à une dimension ou à un regis-

⁹⁹ Sur ce point, l'influence de William James est avérée (voir p. ex. James, 2005, 2007).

¹⁰⁰ Cf. L. Legrain (2006).

¹⁰¹ Cf. A. Van Espen (à paraître en 2008).

¹⁰² Ici nous ne suivons donc pas Winnicott, qui affirme en particulier que l'état de non intégration, correspondant à la créativité, ne peut être orienté.

¹⁰³ Voir « autoréifiante », selon Honneth (2007).

tre de l'agir ¹⁰⁴. En fonction de la conception enchevêtrée des actions et des situations, cette réduction peut s'envisager dans au moins deux directions : soit l'individu est entièrement absorbé et tendu vers un objectif d'efficacité immédiate (action rationnelle finalisée qui se confondrait avec un fantasme de maîtrise intégrale ?), soit l'individu s'abîme ou s'annihile dans une forme de dissolution de soi, que Dewey cerne à travers la notion d'absence de but ou de désorientation ¹⁰⁵, et que nous pourrions décrire (en faisant à nouveau le lien avec Winnicott) comme un retour à des formes de non intégration, cette fois *non* créatives, voire pathologiques (ce qui peut prendre de nombreuses formes : fuite dans l'imaginaire, excitation et emballement du jeu, désintégration schizoïde ou perte mélancolique du goût à la vie...) ¹⁰⁶.

On le voit, le glissement induit par la lecture de Dewey n'aboutit pas à supprimer nos hypothèses antérieures, mais plus subtilement à les corriger et à les nuancer. Il va de soi, pour reprendre un exemple évoqué plus haut, que la situation du *trader* est moins propice à la créativité (ou au jeu créatif) que, par exemple, ces situations où l'on peut se prendre au jeu (du côté du *playing*), ou se retrouver dans le *flow* de l'expérience ordinaire (pour certains, cela peut être en écoutant de la musique ou en lisant un livre, en se promenant dans la ville ou à la campagne, en navigant dans le cyberspace, en conversant avec des amis, en s'occupant d'un animal, en regardant défiler les nuages, en préparant un repas – voire en faisant la vaisselle ou en nettoyant son appartement, etc. – ; pour d'autres, cela pourra advenir en réalisant des tâches professionnelles, en concevant un projet, en fabriquant un objet, en tirant son épingle du jeu dans une négociation, ou en rangeant des produits dans des rayonnages ; certains trouveront leur bonheur en s'adonnant à des activités créatives ou esthétiques, d'autres en faisant des mathématiques ou des mots croisés, voire en s'imposant des systèmes de contraintes librement choisis ¹⁰⁷, etc.). Prétendre que toutes les formes d'action recèlent (par définition) un potentiel de créativité ne revient pas à dire que toutes les actions et les situations seraient, de fait, aussi ouvertes à l'expérience ou au jeu créatif. Ce serait bien évidemment absurde et naïf d'affirmer cela. Notre démarche nous conduit au contraire – nous avons suffisamment insisté sur ce point – à étudier la question de l'accès différencié à l'*illusio* et à l'intéressement (qualité expérientielle) en fonction de logiques ou de conditions plus ou moins favorables ou défavorables. Inversement, le fait qu'il existe de nombreuses situations sociales qui demeurent pauvres en créativité, voire qui contrecarrent et endommagent les capacités à se prendre au jeu de façon créative, ne doit pas nous amener à exclure *a priori* l'éventualité que la créativité joue néanmoins un rôle important, peut-être même fondamental, jusque et y compris dans ces types d'action que l'on n'est pas tenté de concevoir en affinité avec cet enjeu (on pense au calcul, à l'intelligence stratégique, à la logique formelle, etc.). Certains travaux contemporains suggèrent en effet que l'intelligence calculatrice, stratégique ou instrumentale, abstraite, déductive, se trouverait amputée d'une composante essentielle, voire même ne trouverait plus à s'exercer et à s'appliquer, dès lors qu'elle ne pourrait plus compter sur une part d'intelligence créative, intuitive, affective, inductive ¹⁰⁸, permettant notamment de s'orienter dans le monde (à partir de son corps propre) et de se rapporter aux autres, mais aussi de résoudre de façon pertinente certains problèmes qui se posent dans la vie de tous les jours (ce qui suppose, comme on dit, de « passer de la théorie à la pratique »...). Nous touchons ici à un troisième élément de conclusion provisoire, qui concerne le statut de la créativité comme composante

¹⁰⁴ Ce qui n'est pas la même chose, comme en témoigne la spécification suivante : la distinction introduite permet en effet de comprendre que, tant que la focalisation sur le sujet ou l'objet n'est pas accentuée au point de subordonner l'individu à une version unidimensionnelle de l'action, elle demeure ouverte, dans une certaine mesure (et sous certaines conditions), à des émergences de créativité, observables dans certaines situations.

¹⁰⁵ Notion beaucoup plus forte qu'une simple « oubli de soi », lequel est plutôt, en lien avec la disponibilité, une condition de l'investissement créatif dans le jeu (*illusio*). Voir aussi Bourdieu sur ce point.

¹⁰⁶ À noter que d'autres façons de dépeindre et de modéliser cet appauvrissement de l'action sont envisageables, notamment à partir de la prise en compte des interactions entre l'individu et son environnement : l'expérience « peut être gênée par une hypertrophie de l'agir ou par une hypertrophie de la réceptivité » (Dewey, 2005 : 69), un déséquilibre peut se creuser entre sollicitations et ressources (Van Espen, 2008), etc.

¹⁰⁷ Voir le cas très intéressant, du point de vue d'une sociologie des espaces potentiels et des logiques positives, de ces artistes qui se donnent des contraintes fortes pour favoriser et orienter leur création (cf. Paul Auster, Georges Perec, Lars von Trier...).

¹⁰⁸ Nous associons ces termes à la notion d'intelligence, sans pouvoir discuter ici ce point.

indispensable à une intelligence extra-créative, élément que nous ne pouvons ici qu'effleurer, renvoyant son examen à plus tard ¹⁰⁹.

• Quelques références de base ¹¹⁰ :

- DEWEY, J., *L'art comme expérience (Œuvres philosophiques, III)* (Préface de R. Shusterman), Pau, Publications de l'Université de Pau / Farrago, 2005 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1934).
- JOAS, H., *La créativité de l'agir*, Paris, Le Cerf, 1999 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1992).
- MEAD, G. H., *L'esprit, le soi et la société* (nouvelle traduction et introduction de D. Cefaï et L. Quéré), Paris, P.U.F., 2006 (éd. orig. : 1934).
- WINNICOTT, D. W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1971).
- BELIN, E., *Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositive et expérience ordinaire* (Préface de D. Bougnoux), Bruxelles - Paris, De Boeck - Université, 2002.
- BELIN, E. « L'ennui et la télévision d'enjeu : une étude à partir du genre *soap opera* », *Recherches en communication*, n° 8, 1998, pp. 151-178.
- DELCHAMBRE, J.-P., *Le jeu libre et le jeu empêché. Libéralisation des relations et nouvelles formes de domination*, thèse de doctorat, Louvain-La-Neuve, UCL, Département des Sciences politiques et sociales, 1999.
- DELCHAMBRE, J.-P., « La peur de mal tomber », *Carnets de bord* (Université de Genève), n° 9, septembre 2005, pp. 6-19.

De Winnicott, voir aussi les ouvrages suivants, qui comportent des textes importants :

- WINNICOTT, D. W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1958).
- WINNICOTT, D. W., *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1970 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1965).
- WINNICOTT, D. W., *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2004 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1986).

• Quelques exemples récents (outre E. Belin et H. Joas) de travaux en sciences sociales qui se réfèrent à Winnicott et aux concepts d'espace potentiel et/ou d'objet transitionnel :

- BUTLER, J., *Le récit de soi*, Paris, P.U.F., 2006 (traduit de l'américain).
- DECLERCK, P., *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 2001.
- FLAHAULT, F., *Le sentiment d'exister. Ce soi qui ne va pas de soi*, Paris, Descartes & Cie, 2002.
- FLAHAULT, F., HEINICH, N., « La fiction, dehors, dedans », *L'Homme*, « Vérités de la fiction », n° 175-176, juillet/décembre 2005, pp. 7-18.
- GIDDENS, A., *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press, 1991.
- GIDDENS, A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1990).
- HONNETH, A., *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Le Cerf, 2000 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1992).
- HONNETH, A., « Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne. À propos d'un prétendu vieillisse-

¹⁰⁹ Trois références pour instruire cette question et prendre connaissance de débats connexes : A. Damasio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995 (traduit de l'américain ; éd. orig. : 1994) ; J.-C. Passeron, « Le raisonnement sociologique : la preuve et le contexte » (voir le commentaire de la fable de la grenouille et du scorpion), in Y. Michaud (dir.), *Qu'est-ce que la société ? (Université de tous les savoirs, vol. 3)*, Paris, Odile Jacob, 2000, pp. 38-51 ; F. Varela, E. Thompson et E. Rosch, *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil, 1993 (traduit de l'anglais). Sur la créativité comme forme d'intelligence affective (voire intuitive) qui permet de faire « le bon choix d'objet », dans la perspective de l'action qui convient, on peut aussi se rapporter à certaines interprétations de la nouvelle d'E. A. Poe, « Le Maelström »...

¹¹⁰ La plupart des références concernant le pragmatisme sont données dans l'article de présentation du séminaire « Pragmatisme et SAJ ».

ment de la psychanalyse », in *La société du mépris*, Paris, La Découverte, 2006 (traduit de l'allemand), pp. 325-347.

- HONNETH, A., *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 2005).
- LE BLANC, G., *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Seuil, 2007.
- LE BRETON, D., *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007.
- NOBLE, G., « Accumulating being », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 7, n° 2, 2004, pp. 233-256.
- TODOROV, T., *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Le Seuil, 1995.
- WHITTY, M. T., CARR, A. N., « Cyberspace as potential space : Considering the web as a playground to cyber-flirt », *Human Relations*, vol. 56, n° 7, 2003, pp. 869-891.
- ZACCAÏ-REYNERS, N., « Respect, réciprocité et relations asymétriques. Quelques figures de la relation de soin », *Esprit*, janvier 2006, pp. 95-108. (*Ce dossier de la revue Esprit comprend d'autres articles se référant à Winnicott : voir les contributions de V. Pirard, F. Worms...*).

(On aurait pu aussi inclure certains travaux qui ont été développés dans le champ du féminisme, notamment à la suite de J. Benjamin. Nous n'avons pas retenu ici d'exemples d'une littérature qui se développe autour du management, du *training*, du *coaching*, du développement personnel, etc., et qui a aussi parfois recours – dans une perspective résolument adaptative et fonctionnelle, plutôt qu'analytique et critique – aux concepts d'espace potentiel et de créativité.)

• **Quelques études sur les dispositifs, les supports, les médiations, l'aménagement de l'espace vécu, les formes d'implication ou d'engagement, l'expérience pragmatique, etc.** ¹¹¹ :

- ADORNO, T. W., *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot, 1983 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1951).
- BELIN, E., « De la bienveillance dispositive », *Hermès*, n° 25, 1999, pp. 245-260.
- BERQUE, A., *Médiance. De milieux en paysages*, Paris, Belin, 2000 (éd. orig. : 1990).
- BERQUE, A., « Lieux substantiels, milieu existentiel : l'espace écouménal », in A. Berthoz et R. Recht (dir.), *Les espaces de l'homme*, Paris, Odile Jacob, pp. 49-65.
- BOURDIEU, P., *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.
- BOURDIEU, P., *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.
- CASTEL, R., HAROCHE, C., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard, 2001.
- CAUQUELIN, A., *L'art du lieu commun. Du bon usage de la doxa*, Paris, Seuil, 1999.
- DELEUZE, G., « Qu'est-ce qu'un dispositif ? », in Collectif, *Michel Foucault philosophe*, Paris, Seuil, 1989, pp. 185-192.
- DEWEY, J., *Logique. La théorie de l'enquête*, Paris, PUF, 1993 (présentation et traduction de G. Deledalle, éd. orig. : 1938).
- DEWEY, J., *Experience and Nature*, New York, Dover, 2000 (1st ed. : 1925).
- DEWEY, J., « Expérience et raison : nouvelle approche », in *Reconstruction en philosophie (Œuvres philosophiques, I)* (Préface de R. Rorty), Pau, Publications de l'Université de Pau / Farrago, 2003 (traduit de l'anglais par P. Di Mascio ; éd. orig. : 1920), pp. 87-102.
- EHRENBERG, A., *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- HENNION, A., *La passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, Métailié, 1993.
- HERMÈS, « Le dispositif : entre usage et concept », n° 25, 1999.
- JAMES, W., *Essais d'empirisme radical*, Marseille, Agone, 2005 (traduit de l'anglais et préfacé par G. Garreta et M. Girel).
- JAMES, W., *Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007 (traduit de l'anglais par S. Galetic).
- KARSENTI, B., QUÉRÉ, L. (dir.), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 15, 2001.
- LATOUR, B., « Irréductions », in *Les microbes : guerre et paix*, Paris, Métailié, 1984, pp. 169-265.

¹¹¹ Voir aussi, dans notre deuxième tableau (à paraître dans le prochain numéro des *Traces*), les références relatives à la socio-anthropologie des objets et de la culture matérielle.

- LEGRAIN, L., « Tel est pris qui croyait prendre. L'appréciation musicale en situation », in J. Noret et P. Petit (dir.), *Corps, performance, religion. Études anthropologiques offertes à Philippe Jaspers*, Paris, Publibook, 2006, pp. 137-152.
- MACDONALD, R., BYRNE, C., CARLTON, L., « Creativity and flow in musical composition : an empirical investigation », *Psychology of Music*, vol. 34, n° 3, 2006, pp. 292-306.
- MARTUCCELLI, D., « Support », in *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, coll. Folio-essais, 2002, pp. 43-139.
- QUÉRÉ, L., OGIER, A. (dir.), *Les moments de la confiance. Connaissance, affects et engagements*, Paris, Economica, 2006.
- SAUVAGEOT, A., *L'épreuve des sens. De l'action sociale à la réalité virtuelle*, Paris, PUF, 2003.
- SIMMEL, G., « Pont et porte », in *La tragédie de la culture (et autres essais)*, Paris, Rivages, 1988 (traduit de l'allemand), pp. 159-166.
- SLOTERDIJK, P., *Écumes. Sphérologie plurielle (Sphères III)*, Paris, Maren Sell, 2005 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 2003).
- THÉVENOT, L., « Le régime de familiarité. Des choses en personnes », *Genèses*, n° 17, 1994, pp. 72-101.
- THÉVENOT, L., *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte, 2006.
- VAN ESPEN, A., « L'expérience individuelle dans les transports : un effort de modélisation », in M. Castaigne, E. Cornelis, O. Klein, B. Montulet (dir.), *Actes du colloque MSFS 2007*, Namur, Presses universitaires de Namur, à paraître.

• **Quelques références aidant à problématiser la question d'un symbolique non fondationnel et pragmatique :**

- BLUMENBERG, H., *La légitimité des Temps modernes*, Paris, Gallimard, 1999 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1966, 1988).
- BOUGNOUX, D., *La communication par la bande. Introduction aux sciences de l'information et de la communication*, Paris, La Découverte, coll. Poche, 1998 (1ère éd. : 1991).
- BOURG, D., *L'homme-artifice*, Paris, Gallimard, 1996.
- CASTORIADIS, C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- DANÉY, S., *Devant la recrudescence des vols de sacs à main*, *Cinéma, télévision, information*, Lyon, Aléas, 1991.
- DE MUNCK, J., DUFOUR, D.-R. ; LEBRUN, J.-P., « Y a-t-il lieu de parler aujourd'hui de désymbolisation ? » (débat), in J.-P. Lebrun et E. Volckrick (dir.), *Avons-nous encore besoin d'un tiers ?*, Paris, Érès, 2005, pp. 159-202.
- DESCOMBES, V., « L'équivoque du symbolique », *Confrontation*, « Les machines analytiques », printemps 1980, pp. 77-96.
- DESCOMBES, V., *La denrée mentale & Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1995-1996.
- FERRY, J.-M., *Les puissances de l'expérience, tome 1 : Le sujet et le verbe ; tome 2 : Les ordres de la reconnaissance*, Paris, Le Cerf, 1991.
- HABERMAS, J., *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 tomes, Paris, Fayard, 1987 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1981).
- HÉNAFF, M., *Le prix de la vérité. Le don, l'argent, la philosophie*, Paris, Seuil, 2002.
- KARSENTI, B., *L'homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, PUF, 1997.
- LE BLANC, G., *La vie humaine. Anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem*, Paris, PUF, 2002.
- MICHAUD, Y., *Humain, inhumain, trop humain. Réflexions philosophiques sur les biotechnologies, la vie et la conservation de soi à partir de l'œuvre de Peter Sloterdijk*, Paris, Climats, 2002.
- NANCY, J.-L., *L'oubli de la philosophie*, Paris, Galilée, 1990.
- QUÉRÉ, L., « Vers une anthropologie alternative pour les sciences sociales ? », in C. Bouchindhomme et R. Rochlitz (dir.), *Habermas, la raison, la critique*, Paris, Le Cerf, coll. Procope, 1996, pp. 105-138.
- *REVUE DU M.A.U.S.S.*, « Plus réel que le réel, le symbolisme », n° 12, 2e semestre 1998.
- RORTY, R., *Conséquences du pragmatisme*, Paris, Seuil, 1993 (traduit de l'américain ; éd. orig. : 1982).
- SIMMEL, G., *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1987 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1900).
- SIMONDON, G., *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Million, 2005.
- TAROT, C., *De Durkheim à Mauss, l'invention du symbolique* (Préface d'A. Caillé), Paris, La Découverte, 1999.
- TORT, M., *Fin du dogme paternel*, Paris, Aubier, 2005.

Reprise et perspectives : vers de nouvelles articulations

La question que nous nous posons, et qui justifie l'élaboration du modèle d'analyse de la socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels, est donc celle de la créativité, ou encore de l'expérience ou du jeu créatif, de la « mise en jeu » ou de l'*illusio*, de l'investissement des formes de vie et des régimes d'implication (de participation, d'engagement...). On peut aussi comprendre ce questionnement à travers les enjeux de la qualité expérientielle du vécu (intensification, épaississement de l'expérience...), de l'instauration et de l'aménagement de nos espaces vécus, de l'établissement et de la modulation de nos rapports pratiques à la réalité, etc. Nous terminerons ce premier tableau introductif en ressaisissant le faisceau d'hypothèses et de présupposés que nous avons présenté dans les pages qui précèdent, en apportant quelques illustrations et précisions supplémentaires, et en indiquant très brièvement dans quelles directions notre problématique est vraisemblablement appelée à se développer dans les mois qui viennent. Le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici n'ignore pas (nous l'avons annoncé dès le début) que nous avons le projet d'ouvrir le modèle d'analyse de la SAJ à de nouvelles influences. L'objectif est à la fois de tenter de mieux articuler nos propositions conceptuelles (grâce à des apports et des outils empruntés à d'autres cadres théoriques), et de mettre à l'épreuve nos hypothèses, à partir de travaux empiriques, certes, mais aussi en tenant compte de suggestions ou d'interpellations adressées depuis des points de vues différents. Deux chantiers sont envisagés. Dans le premier, déjà bien entamé ¹¹², nous avons entrepris de rapprocher notre modèle d'analyse de la tradition de pensée pragmatique (ou pragmatiste), à laquelle appartiennent des auteurs tels que J. Dewey, W. James, G. H. Mead, etc. Un deuxième chantier est projeté : il s'agirait d'investiguer du côté de la phénoménologie (Husserl et surtout Merleau-Ponty, Schütz...) et de la philosophie ou anthropologie existentielle (Heidegger, Binswanger, Maldiney...), à la recherche de ressources qui nous permettraient de développer, et si possible de rendre plus accessible et maniable le concept d'espace potentiel, ou d'aire intermédiaire d'expérience et de jeu. Avant de dire quelques mots à ce sujet, nous voudrions donner à « sentir » une dernière fois l'enjeu de la SAJ, en commentant quelques extraits qui illustrent certains aspects de la « mise en jeu », ou de l'investissement créatif de formes de vie (voir l'encadré ci-dessous).

• Alessandro Baricco, *Novecento* : pianiste

« [...] On jouait parce que l'Océan est grand, et qu'il fait peur, on jouait pour que les gens ne sentent pas le temps passer, et qu'ils oublient où ils étaient, et qui ils étaient » (p. 12).

« Cette nuit-là, au beau milieu de la tempête, avec cet air de grand seigneur en vacances, il me vit là, égaré dans un couloir quelconque avec la tête du type qui est mort, il me regarda, il me sourit, et il me dit : "Viens." [...] "Enlève les cales [du piano]", me dit-il. Le bateau dansait que c'en était un plaisir, tu tenais à peine debout, et ça n'avait aucun sens de débloquer ces roulettes. [...] À présent, personne n'est obligé de la croire, et pour être exact, je n'y croirais pas moi-même si on me le racontait, mais la vérité vraie c'est que ce piano commença à glisser, sur le parquet de la salle de bal, et nous derrière lui, avec Novecento qui jouait, sans détacher son regard des touches, il avait l'air ailleurs, et le piano suivait les vagues, il s'en allait d'un côté, revenait de l'autre, puis tournait sur lui-même, et filait droit sur les baies vitrées, puis, à un cheveu de la vitre, il s'arrêtait et recommençait à glisser doucement dans l'autre sens, je veux dire, c'était comme si l'Océan le berçait, et nous avec, moi j'y comprenais rien, et Novecento jouait, il ne cessait pas de jouer, et c'était clair que ce piano, il ne se contentait pas de *jouer* dessus mais il le *conduisait*, vous comprenez ?, avec les touches, avec les notes, je ne sais pas avec quoi, mais il le conduisait où il voulait, ce piano, c'était absurde mais n'empêche » (Paris, Mille et une nuits, 1997 [traduit de l'italien ; éd. orig. : 1994], pp. 30-31).

• Stendhal, *Le Rouge et le Noir*

« Julien ne pensait plus à sa noire ambition, ni à ses projets si difficiles à exécuter. Pour la première fois de sa vie, il était entraîné par le pouvoir de la beauté. Perdu dans une rêverie vague et douce, si étrange à son caractère, pressant doucement cette main qui lui plaisait comme parfaitement jolie, il écou-

¹¹² Voir la présentation du séminaire « Pragmatisme et SAJ », dans ce numéro des *Traces*. Nos indications bibliographiques concernant le pragmatisme ont été insérées dans cet article.

tait à demi le mouvement des feuilles du tilleul agitées par ce léger vent de la nuit, et les chiens du moulin du Doubs qui aboyaient dans le lointain » (Paris, Gallimard, coll. Folio, 2000, p. 123).

• **Jean-Jacques Schuhl, *Ingrid Caven***

« La petite fille regardait ça avec un émerveillement mêlé d'angoisse. Cet hiver-là, le traîneau l'emmène très vite dans la neige, elle est en manteau de fourrure à capuche blanche, le soir au loin vers Kiel, la féerie, pour elle, continue : lumières allumées dans le ciel, fusées traçantes, et puis les arceaux, les corolles des "sapins de Noël" : ils retombaient très lentement, ils désignaient des cibles pour les avions anglais, il y en avait des rouges, des verts, des jaunes, une couleur pour chaque zone : industrielle, commerciale, militaire, ils étaient les avant-signes des bombardements, la destruction, la mort. On disait : "Après les "sapins de Noël" viennent les bombes." Oui, c'était ça, c'est souvent comme ça avec la féerie : l'horreur n'est jamais loin, et si ça s'arrêtait à Kiel, on disait : "Ça ne viendra pas jusqu'à nous", et ça ne vient pas jusque chez Bornhoeft, jusqu'à ses vérandas où les jeunes cousins en jodhpurs de whipcord jouent aux échecs, où, le soir, Bornhoeft fume le cigare pendant que mon père au piano joue Franz Liszt, Franz Lehar » (Paris, Gallimard, 2000, pp. 19-20).

• **Philip Roth, *La contrevie***

« — Vous avez joué au dentiste, dit Zuckerman.

« — Je crois bien, dit Henry ; elle a feint de s'appeler "Wendy" et j'ai feint de m'appeler "docteur Zuckerman", et nous avons feint d'être dans mon cabinet. Puis nous avons feint de faire l'amour, et nous avons fait l'amour.

« — Ça a l'air intéressant, dit Zuckerman.

« — Ça l'était, c'était fou, ça nous a rendus fous — c'est la chose la plus étrange que j'aie jamais faite. Nous avons fait ça durant des semaines, et elle n'a pas cessé de dire : "Pourquoi est-ce si excitant quand tout ce que nous feignons d'être est précisément ce que nous sommes ?" Dieu, quel délice ! Comme elle était excitée !

« Eh bien, cette comédie sexuelle avait pris fin, cessant aussi de tourner malicieusement ce-qui-était en ce-qui-n'était-pas ou ce-qui-pouvait-être en ce-qui-était — il n'y avait plus que l'implacable et sévère réalité de ce-qui-est. [...] Oui, ses séances avec Wendy avaient constitué l'art de Henry ; son cabinet, après les heures de consultation, lui avait servi d'atelier ; et son impuissance, songeait Zuckerman, avait été semblable à celle d'un artiste en proie définitivement à la sécheresse » (Paris, Gallimard, 1989 [traduit de l'américain], pp. 46-47).

Pourquoi joue-t-on ? Les quatre extraits ci-dessus apportent, à leur manière, un début de réponse à cette interrogation, en se référant à des situations quotidiennes, qui peuvent être empreintes de légèreté, ou qui au contraire côtoient une certaine gravité, voire le dramatique (ou le tragique) dans toute sa brutalité, ce qui peut être pris pour une indication par rapport au fait que le jeu n'est pas pris ici pour une chose futile ou accessoire, mais bien comme une composante indispensable, une dimension essentielle de nos vies. « *On jouait parce que l'Océan est grand, et qu'il fait peur, on jouait pour que les gens ne sentent pas le temps passer, et qu'ils oublient où ils étaient, et qui ils étaient* ». On joue parce que, dans un monde sans garanties, notre assiette, nos assises ou nos aises sont bancales, précaires, chancelantes, éventuellement de plus en plus « volatiles » et « liquides », et qu'il faut bien — malgré tout — « tenir », dans un mouvement de perpétuels déséquilibres avant, ordinairement rattrapés tant bien que mal, sauf quand on tombe et que l'on a du mal à se relever, à retrouver cet équilibre instable et fragile... On joue pour s'amuser, certes, ou pour s'occuper, si possible en passant du bon temps — se faire plaisir, être intéressé, trouver que cela « en vaut la peine » —, sachant que, parfois, on peut vouloir *faire passer le temps* (lutter contre l'ennui, *i.e.* le déficit de sollicitations), ou encore, dans d'autres circonstances, *retenir le temps* (lutter contre l'anxiété, l'accélération, la pression, *i.e.* l'excès des sollicitations). Mais on joue surtout pour « ne pas avoir peur » (Baricco), et oser se risquer (se mettre en jeu), ce qui est la seule chance — dans un sens quasi pascalien ? — que nous ayons d'accéder à certaines réalisations qui promettent de donner à la vie une coloration et une « valeur » dignes de nos attentes (voir les ressources de sens *et* les ressources de créativité — ces deux types de ressources, bien

qu'entretenant des liens entre eux, étant irréductibles l'un à l'autre, ce qui justifie que l'on puisse adopter un mode d'entrée qui va privilégier – sans exclusive – plutôt le sens, ou plutôt le jeu ¹¹³...).

Nous jouons parce que « nous sommes embarqués » (Pascal, à nouveau), que « l'Océan est grand » et qu'il nous faut *traverser* les tempêtes et les intempéries de l'existence (épreuves, obstacles, écueils, failles, creux, gouffres...). Le « divertissement » ne suffit pas, même si les évactions et les compensations qu'il procure ne sont pas toujours à dédaigner ¹¹⁴. Par-delà les visions du jeu comme chose légère voire insignifiante (la frivolité, les divertissements, le ludisme postmoderne...), nous avons introduit une conception selon laquelle le jeu (au sens fort) est ce qui permet de « supporter » le roulis des vagues – pour continuer avec cette métaphore –, ou de « tenir », en l'absence de points d'appui solides et garantis ¹¹⁵, tout en ayant accès à une « qualité » d'expérience, que l'on peut décrire notamment à travers les notions de créativité et d'intéressement. Ces deux accomplissements, ou « résultats » (au sens de Dewey), vers lesquels tend le jeu créatif, peuvent être thématiques socio-anthropologiquement à travers la double problématique de ce que nous appelons les *supportabilités* (notion qui ne doit pas être confondue avec les simples supports, et que l'on peut rapprocher des concepts d'agencement, selon Deleuze et Guattari, de technologie de soi, selon Foucault, ou de mode de tranquillisation, selon P. Sloterdijk ou P. Veyne ¹¹⁶...), mais aussi des *dispositifs* et *logiques dispositives*, pourvoyeurs de créativité et d'intéressement (voir nos développements en supra, notamment à partir de Belin). À ce niveau, il est donc utile de distinguer entre les conditions et les ressources qui permettent de rendre la vie seulement « supportable » (ce qui n'est pas rien, si l'on s'en remet à certains points de vue philosophiques et psychologiques), et les conditions et les ressources qui contribuent à rendre la vie « plus intéressante » (Dewey n'hésite pas à parler de l'enjeu de l'amélioration de la vie, sans pour autant se placer d'un point de vue moral, et sans souscrire à une vision historique de type progressiste...).

Qu'est-ce qu'accéder à la créativité, ou être dans l'*illusio* ? Et comment nous y prenons-nous pour favoriser ces réalisations, lorsque nous sommes dans le flux de notre existence quotidienne ? On peut dire que nous atteignons une certaine qualité d'expérience dès lors que nous nous investis-

¹¹³ Il n'est pas difficile de prédire que nous serons de plus en plus amenés, à l'avenir, à intégrer ces deux modes d'entrée dans une même approche, articulant les « institutions du sens » (Castoriadis, Descombes, Douglas, Durkheim...) et les « dispositifs de créativité et d'intéressement » (Winnicott, Belin, Dewey, Latour...). Il n'en demeure pas moins que le parti pris d'une entrée par le jeu reste pour nous tout à fait justifiable, notamment en vue de rééquilibrer les deux plateaux d'une balance qui continue de pencher nettement, au niveau de l'analyse, en faveur des ressources de sens, au détriment des ressources de créativité.

¹¹⁴ Même Pascal, souvent regardé comme le critique par excellence du divertissement, avait compris cela, ce qui va à l'encontre d'une idée reçue de type intellectualiste.

¹¹⁵ Voir à ce propos certains développements de la psychanalyse, notamment à partir du *Fort-Da* freudien (« jeu de la bobine », permettant à l'enfant de supporter l'absence de l'autre, et d'intégrer l'idée de la perte...) (voir notre deuxième tableau).

¹¹⁶ Une grande différence entre les supportabilités et les supports est la suivante : alors que ces derniers sont généralement conçus dans le cadre d'un schéma sujet-objet classique, post-cartésien (un individu va utiliser ou va avoir recours à un support, considéré comme un objet séparé, extérieur à lui...), les premières supposent des agencements culturels complexes, qui brouillent les dichotomies traditionnelles (sujet / objet, intérieur / extérieur, matériel / immatériel, symbolique / technologique, nature / culture...), et placent l'individu et son environnement dans une relation de circularité, d'enchevêtrement, voire d'englobement réciproque (l'individu est enveloppé et stimulé par des situations et des dispositifs qu'il a contribué à mettre en place, ou qu'il s'est partiellement appropriés en les transformant...). Par exemple, P. Sloterdijk pose une question typique de la problématique des supportabilités (terme que d'ailleurs il emploie) quand il se demande comment nous nous arrangeons pour aménager un « intérieur » qui est à l'« extérieur » de nous (notre maison, notre salon, notre chambre, notre bureau, notre voiture, etc.), à la suite de quoi une partie de nous-même se dépose dans des objets, tandis que – réciproquement – notre environnement produit sur nous un effet de familiarisation. Ainsi, ce qui est « en nous » (dans notre « intériorité », et plus particulièrement « dans nos têtes »), doit généralement beaucoup plus que l'on ne croit à des ressources extérieures, sans qu'il y ait de solution de continuité entre interne et externe (au contraire, on pourrait parler, ici aussi, de transitionnalité, de distribution, d'hybridation...). Ce point doit être par ailleurs rapproché des réflexions sur les notions d'environnement et de milieu (cf. A. Berque, G. Canguilhem, G. Dewey, D. W. Winnicott...) (cf. infra).

sons de façon créative dans une forme ou une séquence de vie ¹¹⁷. Comment analyser cela d'un point de vue socio-anthropologique ? En vertu de nos présupposés, éprouver une expérience de qualité, ou être dans une forme d'*illusio* (notion, qui, notons-le, doit être bien distinguée de la notion d'illusion, même si ces deux catégories supposent entre elles des liens étroits ¹¹⁸), n'est pas quelque chose qui peut être compris de façon pertinente et précise en se plaçant du point de vue de l'individu, ou du sujet isolé (intériorité faisant face à une extériorité...), ni en adoptant la perspective mentaliste ou cognitiviste, qui évalue l'ajustement de nos représentations à des objets du monde. À l'instar de certains auteurs de la tradition pragmatiste (cf. J. Dewey, W. James...), nous entendons substituer au primat du sujet et de la conscience (dans leur face à face avec l'extériorité, ou le monde des objets et des états de fait), un type de démarche qui prend les choses – comme d'autres ont pu l'écrire avant nous – *par le milieu*, en nous centrant sur des concepts (ou des agencements théoriques) tels que l'espace potentiel et les phénomènes transitionnels, l'aire intermédiaire d'expérience et de jeu, l'entre-deux, l'interaction entre l'individu et son environnement, le champ expérientiel, l'espace vécu (qualitatif, thymique, rythmique...), les dispositifs et les médiations pratiques, etc. Ce qui nous ramène à la question du jeu créatif, en tant qu'il nous « aide à vivre », voire en tant qu'il nous donne plus de « force » pour nous impliquer de façon à la fois intéressée et intéressante dans nos actions et nos dispositions (notions d'agrandissement de la personne, d'épaississement du vécu, de qualité de l'expérience...) : selon nous cet enjeu, accessible de droit à un questionnement socio-anthropologique, ne peut être saisi et assumé qu'à condition de faire éclater la perspective étroite de l'individu et de ses représentations.

À ceux qui ne seraient pas convaincus par cette proposition, on peut rappeler la magistrale leçon durkheimienne à propos de la croyance ¹¹⁹. Si celle-ci a une certaine importance – pour ne pas dire plus – dans nos vies (y compris et peut-être surtout au-delà des formes religieuses conventionnelles...), c'est parce qu'elle ne se réduit pas à une question de représentations, d'états mentaux, de cognitions, de systèmes de signes et d'idées, etc. Les « croyants », dit Durkheim, savent que cette « manière de voir » ne correspond pas à leur « expérience journalière ». « Ils sentent, en effet, que la vraie fonction de la religion n'est pas de nous faire penser, d'enrichir notre connaissance, d'ajouter aux représentations que nous devons à la science des représentations d'une autre origine et d'un autre caractère, mais de nous faire agir, de nous aider à vivre » ¹²⁰. En d'autres termes, la question de la croyance ne se ramène pas à une affaire de connaissance, passible d'évaluations du point de vue d'une théorie de la vérité (test de la véracité ou de la fausseté...), ou encore d'appréciations d'un point de vue herméneutique qui, bien que plus « charitable » à première vue, n'en soumet pas moins les productions symboliques à des exigences cognitives élevées et unilatérales (test de cohérence sémantique, de richesse au niveau des signes, etc.). L'enjeu de la croyance est loin de se réduire, comme nous l'indique Durkheim, à la question de l'improbable ou de l'incertaine « vérité » de telle ou telle classe d'énoncés (ou de représentations), ou à l'évaluation de leur rôle dans la constitution de systèmes de signes et d'idées plus ou moins denses et sophistiqués (des mythologies dites « primitives » aux dogmes des religions monothéistes...). La croyance, c'est quelque chose qui soulève, élève, met en mouvement, entraîne, transporte, agrandit, dilate, stimule, « fait agir »... Les croyants « savent » cela ¹²¹ – mais qu'est-ce qu'un croyant, sinon quelqu'un qui se prend au jeu, qui accède à l'*illusio* ¹²² ?

¹¹⁷ Rappelons à ce propos que Bourdieu définit l'*illusio* comme une forme d'investissement et d'intéressement à l'intérieur d'un champ, ou encore comme une « croyance fondamentale dans l'intérêt du jeu » (1997 : 22).

¹¹⁸ Ce point important sera développé dans un tableau ultérieur, consacré à la question de la croyance, de l'*illusio* et des illusions. Nous avons prévu d'inclure dans ce tableau notre évaluation critique de l'usage du concept d'*illusio* par Bourdieu (cette discussion est d'autant plus nécessaire que la place qu'occupe le concept d'*illusio* dans la sociologie bourdieusienne des champs et des habitus, reste curieusement sous-estimée, voire escamotée par nombre de commentateurs).

¹¹⁹ Sans pouvoir en tirer ici toutes les conséquences (nous y reviendrons dans un tableau ultérieur).

¹²⁰ Et Durkheim de poursuivre : « Le fidèle qui a communiqué avec son dieu n'est pas seulement un homme qui voit des vérités nouvelles que l'incroyant ignore ; c'est un homme qui peut davantage. Il sent en lui plus de force pour supporter les difficultés de l'existence soit pour les vaincre » (*Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1990, 594-595).

¹²¹ Cf. les travaux en cours de William Racimora sur les « néo-pratiquants » du mouvement hassidique *Habbad* (voir la présentation de cette recherche dans ce numéro des *Traces*).

Voyons cela en reprenant nos extraits ci-dessus. Et essayons de préciser comment nous procédons habituellement pour en arriver à nous « prendre au jeu ». Toutes les formes d'action ne sont sans doute pas aussi favorables à la créativité (même si, comme on l'a vu, la créativité doit être considérée comme une dimension potentiellement présente ou accessible dans tout type d'activité ou de situation). Prenons Julien Sorel, le héros bien connu du roman de Stendhal, *Le Rouge et le Noir*. Plongé dans le contexte historique et social de la Restauration, ce personnage incarne le type même de l'homme d'action, ambitieux, volontaire, rêvant d'aventure(s) et de gloire. Mais dans un monde où les portes se ferment (blocage de la mobilité ou de l'ascension sociale...) et où les exaltations d'une jeunesse post-napoléonienne se heurtent à la dure et mesquine réalité, Julien n'a d'autre choix – s'il veut « réussir » – que d'être stratégique, instruit, manipulateur, méfiant, contrôlant ses expressions et calculant ses effets ¹²³... S'il est habile, énergique, culotté (mais aussi à la base timide, et parfois naïf), Julien ne semble par contre guère doué pour s'immerger dans ces moments, ou connaître ces épisodes que l'on peut décrire sous le signe de la créativité. D'où l'intérêt, *a contrario*, de l'extrait que nous avons retenu dans l'encadré ci-dessus. Lors d'une soirée, au moment où il retrouve, dans un jardin, la femme qu'il aime (Madame de Rênal), Julien parvient à *se laisser aller*, à *se prendre au jeu*. Comment cela se présente-t-il ? Stendhal nous dépeint ce passage de façon quasi phénoménologique : le personnage suspend, pendant cet intervalle, sa volonté effrénée de parvenir à ses fins de façon stratégique et calculatrice ; il renonce, pour un instant, au *game* au profit du *play*, à moins qu'il n'aménage le *game* de manière à ce que le *play* puisse advenir ; et ce faisant, il accède à une disposition, voire à une *disponibilité* qui lui permet de se laisser porter par certains phénomènes transitionnels, ou encore de se prendre dans le *flow* de la situation, à travers une expérience que l'on peut qualifier d'esthétique (« *Julien ne pensait plus à sa noire ambition, ni à ses projets si difficiles à exécuter. Pour la première fois de sa vie, il était entraîné par le pouvoir de la beauté* »). En seulement quelques lignes, Stendhal fournit plusieurs indices de transitionnalité et de flottement (« *perdu dans une rêverie vague et douce* », « *il écoutait à demi le mouvement des feuilles du tilleul agitées par ce vent léger de la nuit* »), en même temps qu'il suggère comment le personnage est *touché*, dans le registre de la *proximité*, par un objet bienveillant (la main qu'il presse), tandis que le seul élément d'hostilité, ou de menace, est maintenu à *distance* (« *les chiens du moulin du Doubs qui aboyaient dans le lointain* »). On relèvera encore le rôle des couleurs et des affects, qui traduisent dans quel type de « tonalité affective » (*Stimmung*) se trouve le personnage, et qui en même temps permettraient sans doute d'esquisser une topographie des « dimensions existentielles » (Binswanger) qui sont impliquées dans cette habitation éphémère d'un espace potentiel.

La question de la relation entre l'individu et l'environnement

Ce commentaire peut être complété par quelques remarques inspirées des autres extraits choisis. Se prendre au jeu de façon créative suppose – on l'a vu à travers l'expérience réussie de Julien Sorel – de se placer dans une disposition qui tolère une certaine forme de disponibilité ou de réceptivité. Mais tout n'est pas que *passivité* dans cette configuration. Le *flow*, ou la créativité, est loin de n'être qu'un état passif, ce que suggèrent les expressions de « mise en jeu », ou d'*illusio*. Bien entendu l'individu doit en un sens accepter ¹²⁴ de s'impliquer, de se lancer, de se laisser aller, de se prendre au jeu, etc., mais dans le même temps, cet engagement, ou cette participation, ou cet investissement dans une séquence ou une situation, ne va pas sans une part d'intervention et d'orientation au niveau de l'agir (ainsi que nous l'avons vu à partir de Dewey). Cette idée de conduite ou de direction

¹²² Dans un sens qui n'a rien d'étroitement religieux, et qui renvoie plus fondamentalement à notre complexion anthropologique d'êtres qui avons besoin non seulement du langage, mais aussi d'une « force » que certains ont décrit à travers la notion d'efficacité symbolique, et que nous thématisons pour notre part à travers l'enjeu de la créativité ou du jeu créatif. (Notons encore que notre position suppose de refuser la réduction structuraliste de la notion de *force* symbolique à un pur jeu de *signes*... à rebours, sur certains points, de la lecture de Mauss par Lévi-Strauss).

¹²³ Cependant Julien Sorel, en ce qu'il représente le type du héros qui est en bute à un monde trop petit pour lui (comme l'a suggéré Lukács, ainsi que d'autres commentateurs qui ont pu déceler dans ce personnage un double ou un alter ego de Stendhal...), n'est pas dépourvu – faut-il le rappeler – de grandeur d'âme, et parvient à nous émouvoir, notamment lorsqu'à la fin, le piège se referme sur lui...

¹²⁴ On pourrait parler de *consentement*, si ce vocable n'était pas connoté de façon si mentaliste, cognitive et normative. De même, le terme de *décision* paraît trop empreint de présupposés engageant une vision téléologique et volontariste (« décisionniste ») de l'action.

est illustrée par Baricco (« *il ne se contentait pas de jouer dessus mais il le conduisait, vous comprenez ?* »). Les procédés que nous utilisons pour amorcer ou enclencher la créativité peuvent être de divers ordres. Il est tentant, sur base de nos extraits, de les regrouper schématiquement autour de deux pôles : soit on agit sur le plan des dispositions, de façon – si l'on ose dire – à *décoincer le sujet* (c'est Julien qui parvient à lever ses inhibitions, ou à vaincre sa retenue, de manière à « se laisser entraîner par le pouvoir de la beauté »), soit on agit au niveau des dispositifs, en *débloquant* et en *décalant* les objets ou les choses (c'est Novecento qui, en pleine tempête, « *enlève les cales* » du piano). Naturellement, on peut larguer les amarres, mais cela suppose que l'embarcation ait été au préalable bien fabriquée et aménagée, équipée et appareillée... Pour ne pas rester sur son île (ou sur le rivage)¹²⁵, il faut s'arranger pour associer, disposer, préparer, articuler certains objets et signes, jusqu'à obtenir des agencements appropriés (« *trouver un système qui vous sauve* » [Baricco, 1997 : 66]). La question qui est ici sous-jacente est bien entendu celle des relations entre l'individu et son environnement, telle qu'elle a été abordée notamment par les auteurs pragmatistes.

Sur ce point, un rapprochement est possible entre Dewey et Winnicott. Ce dernier, on l'a vu, insiste sur le rôle de l'environnement, qui n'est pas simplement quelque chose d'« extérieur » à l'individu, à quoi il faudrait s'« adapter » ou s'« ajuster », d'un point de vue cognitif et fonctionnel. Si, bien sûr, nous ne pouvons pas *survivre* sans un minimum d'adaptation, ce n'est toutefois qu'en ayant accès à la notion de créativité que nous parvenons à avoir le sentiment de *vivre* et de bien vivre (autrement que sous la forme d'une soumission « complaisante » à des contraintes ou à des exigences imposées par le contexte ou la situation...). La capacité à se prendre au jeu de façon créative suppose une forme de rapport, voire de *raccord* entre l'individu et son environnement. Selon un schème qui n'est pas sans rappeler les théories du milieu ou de l'*Umwelt*, que l'on rencontre en philosophie des sciences de la vie, en éthologie animale et en écologie anthropologique, on peut parler d'*influence réciproque* entre l'être vivant et son environnement¹²⁶, voire d'enroulement ou d'entortillement de l'intérieur et de l'extérieur¹²⁷. Comme l'expose G. Canguilhem dans un texte essentiel, l'histoire de la notion de milieu est marquée par une bifurcation : « À partir de Galilée, et aussi de Descartes, il faut choisir entre deux théories du milieu, c'est-à-dire au fond de l'espace : un espace centré, qualifié, où le *mi-lieu* est un centre ; un espace décentré, homogène, où le *mi-lieu* est un champ intermédiaire »¹²⁸. Depuis le début du 18^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui, on a assisté à des mouvements de balancier entre une pensée mécaniste ou déterministe du milieu (cf. Newton, A. Comte, Balzac, H. Taine, Marx, la psychologie behavioriste et le couple stimulus-réponse...), et une conception de l'interdépendance plus ou moins complexe entre l'individu et son environnement (cf. Humboldt et Herder, Darwin, Ritter et la géographie humaine, l'éthologie animale et la notion d'*Umwelt*, Dewey et le pragmatisme, la *Gestalttheorie* ou la psychologie de la forme, l'anthropologie culturaliste, Merleau-Ponty, Bateson et l'« écologie de l'esprit »...). Canguilhem ne se contente pas de retracer l'histoire des « renversements du rapport organisme-milieu », il laisse entendre sa préférence pour la conception qui lui paraît la plus riche et la plus pertinente, à savoir celle, non mécaniste et non déterministe, qui permet de penser l'action réciproque entre le monde et l'individu¹²⁹.

Par-delà les diverses variantes de la relation entre l'organisme (ou l'agent) et son environnement, et en rupture avec le face-à-face cartésien entre le sujet et l'objet (ou séparation entre le monde sub-

¹²⁵ Entrer dans la danse : on remarquera que cette métaphore est également au cœur de la nouvelle écrite par Baricco. Sur cette métaphore, utilisée dans une perspective critique, lire le fragment de Adorno, dans *Minima Moralia*, intitulé « L'invitation à la danse » (1983 [1951] : 59-61).

¹²⁶ Ces notions ont été reprises et développées notamment par des auteurs et des courants se réclamant de la systémique (cf. G. Bateson et l'école de Palo Alto, E. Morin, Y. Barel, J.-P. Dupuy, N. Luhmann...).

¹²⁷ Voir aussi, à ce propos, le modèle topologique de l'anneau ou de la bande de Möbius.

¹²⁸ « Le vivant et son milieu », in *La connaissance de la vie* (2003 [1965]). En rapport avec cette question, V. Descombes attirait l'attention, lors d'une leçon donnée aux Facultés universitaires Saint-Louis (le 7 mars 2007), sur l'importance d'un texte rare de Leo Spitzer, « Milieu and ambience : An Essay in Historical Semantics », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 3, n° 2, Dec. 1942, pp. 169-218.

¹²⁹ Au contraire, les auteurs appartenant à la tradition mécaniste s'intéressent à l'influence unilatérale et déterminante du milieu sur l'individu, ce qui signifie également que l'action de l'agent (ou de l'organisme) sur son environnement, si elle est parfois prise en compte, est toutefois considérée comme étant « pratiquement négligeable » (cf. les schémas action / réaction, stimulus / réponse, infrastructure / superstructure, etc.).

jectif et le monde objectif), la question qui importe en définitive est celle de l'implication circulaire d'un intérieur et d'un extérieur, sous la forme d'un *enveloppement réciproque*¹³⁰, ou d'une dialectique de l'adresse et du répondant – et cela *dans les deux sens* : le dedans, loin d'être une intériorité prédonnée, n'existe que d'être appelé par le dehors (comme le montre bien par exemple la psychanalyse), et le dehors, qui n'est pas la réalité « objective » (ou « physicaliste ») des scientifiques et des cartésiens, n'a d'intérêt (dans un sens pragmatique, vital et quasi éthologique) que s'il est posé par un dedans qui cherche, au niveau de l'environnement, à obtenir des prises et des réponses (entre la résistance et le répondant...). Par conséquent, il faut renoncer à se représenter l'être vivant comme un point (ou un centre), à l'intersection de lignes, ou au milieu d'un environnement considéré comme un englobant prédonné, objectal ou factuel, et contre lequel il nous arriverait de nous cogner (on aura reconnu la réalité « dure » des sciences dites « exactes », qui n'est pas sans affinité avec une certaine conception du « principe de réalité », qui trouve régulièrement à s'employer dans le domaine des sciences humaines et sociales). Il faut plutôt voir l'être vivant (et plus particulièrement l'humain, qui a développé des compétences symboliques élevées) lui-même comme un milieu, ou un champ expérientiel (un champ intermédiaire, pour reprendre la formule de Canguilhem), supposant un continuum entre intérieur et extérieur, entremêlant des éléments du dedans et du dehors, s'appuyant sur une transitionnalité ou des phénomènes transitionnels.

Le processus de formation du sujet, qui doit être conçu, d'un point de vue génétique ou développementaliste, comme une dynamique de *co-constitution* – ou de *co-émergence* – du dedans et du dehors (cf. Winnicott), n'aboutit pas à la création d'un individu isolé, séparé ou autarcique, qui pourrait exister ou subsister indépendamment du monde ou de l'environnement, sans utiliser de supports, d'ustensiles, d'outils, ou d'artefacts, ni se déposer et se déployer dans des objets matériels et des objectivations culturelles. Délaissant l'épistémologie des lignes et des points¹³¹, Canguilhem nous enjoint, avec des accents pascaliens, de considérer l'être humain en tant qu'il serait *en sustentation dans une situation médiane*, naviguant entre deux rives ou deux abîmes (on connaît ces célèbres passages des *Pensées*...) ¹³². Appréhendé d'un point de vue « décentré », brouillant la dichotomie interne / externe, l'individu – élargi aux dimensions d'un champ expérientiel –, ne peut tenir, se déplacer et persévérer dans son monde, que dans la mesure où il incorpore le milieu qui le contient, en même temps qu'il modifie et réorganise l'environnement qui l'englobe et le conditionne (notamment en lui procurant, ou non, les moyens de son existence). Ce pouvoir d'intervention dans la structure même du vivant correspond à ce que Canguilhem appelle la normalité¹³³. L'individu « normal » (ou « en bonne santé ») – qui peut être vu comme un pli dans la chair du monde (cf. phénoménologie) ou comme une puissance d'action située et distribuée (cf. sociologie pragmatique) – est défini par la capacité à (re)structurer un milieu, à la fois interne et externe, dont pourtant il dépend¹³⁴. Bref, à l'issue de cette petite réflexion à propos de la relation entre l'individu et l'environnement, il appa-

¹³⁰ Voir aussi la notion de *hiérarchie enchevêtrée* selon L. Dumont, J.-P. Dupuy, etc.

¹³¹ Que l'on retrouve actuellement notamment dans les modèles du réseau.

¹³² Canguilhem, se référant à Pascal : « L'homme n'est plus au milieu du monde, mais *il est un milieu* (milieu entre deux infinis, milieu entre rien et tout, milieu entre deux extrêmes) ; le milieu c'est *l'état dans lequel la nature nous a placés ; nous voguons sur un milieu vaste ; l'homme a de la proportion avec des parties du monde, il a rapport à tout ce qu'il connaît* : "Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour se nourrir, d'air pour respirer... enfin tout tombe sous son alliance" [*Pensées*, éd. Brunschvicg, II, 72] » (2003 [1965] : 193).

¹³³ Cela peut être rapproché de ce que Winnicott appelle la « bonne santé », notion proche de la créativité.

¹³⁴ G. Le Blanc résumé ainsi la thèse défendue par Canguilhem : « La normativité, définie dans *le Normal et le Pathologique* comme la capacité d'instituer de nouvelles normes de vie, n'est autre que la puissance vitale de la modification des normes. Le pathologique n'est plus ce qui est lisible à partir d'une norme première. Le pathologique est une limitation de la capacité de modification de la normalité. Le pathologique ne s'oppose pas au normal. Il caractérise une normalité restreinte tandis que la santé spécifie une normalité accrue. Le malade n'est pas hors norme. Seulement, son pouvoir d'instituer de nouvelles normes est singulièrement rétréci alors que l'homme sain peut modifier ses normes habituelles, en instituer de nouvelles et, au fond, faire l'expérience du renouvellement comme fait de sa puissance vitale » (« L'invention de la normalité », *Esprit*, mai 2002, p. 159). De G. Le Blanc, sur le même sujet, voir aussi : *La maladie de l'homme normal*, Paris, Le Passant Ordinaire, 2004 (rééd. augm. : Paris, Vrin, 2007). (Ces questions ont été abordées dans le cadre du séminaire « Médecine & santé » organisé par Olivier Schmitz aux FUSL – voir présentation dans ce numéro des *Traces*).

raît que, dans son sens le plus riche, le milieu est à la fois quelque chose qui nous entoure et qui est « à l'intérieur de nous-mêmes », ou qui est à la fois dedans et dehors.

À leur manière, et à partir de leurs propres présupposés, Winnicott et Dewey énoncent des propositions qui corroborent ce type d'approche. Le premier souligne le fait que la constitution de la sphère intermédiaire d'expérience (ou espace potentiel) résulte de la diffusion de phénomènes transitionnels, qui vont permettre – dans le prolongement de l'utilisation de l'objet transitionnel (ou « première possession non moi ») – de combler le *gap*, ou de franchir la faille (ou le gouffre) entre la sphère interne et la sphère externe (on peut aussi parler de transformation de l'*abîme* en *transit* ¹³⁵). Au début, l'individu n'existe pas comme une entité prédéfinie, consciente d'elle-même (« *Un bébé, ça n'existe pas* » ¹³⁶). Ce qui est donné, selon Winnicott, et observable extérieurement, c'est la « structure individu-environnement » ¹³⁷, qui se présente plus particulièrement sous la forme de la dyade ou du couple mère-enfant. On sait l'importance que l'auteur de *Jeu et réalité* confère à la fonction de la « mère suffisamment bonne » ¹³⁸. Cependant, par-delà l'ajustement actif de la mère aux besoins de l'enfant, ce qui est le plus important, aux yeux de Winnicott, c'est le rôle de l'environnement, qui, pour pouvoir être qualifié de « bienveillant », ou de « facilitant », doit « se plier » aux « mouvements spontanés » de l'enfant. Il faut bien comprendre que l'adaptation n'est ni mécanique (ou fonctionnelle), ni unilatérale (ou à sens unique). Dans les premiers temps de la vie, la relation entre l'individu et l'environnement peut être vue comme une rencontre entre deux instances actives (les impulsions de l'enfant vs. l'environnement actif, bienveillant...), ou encore comme le recouvrement entre deux types de mouvements (l'enfant qui est appelé à partir à la découverte du monde vs. l'environnement qui « offre quelque chose à peu près au bon moment et à l'endroit voulu » ¹³⁹).

De façon éclairante, Winnicott distingue entre des conditions d'adaptation « suffisamment (ou assez) bonnes » (*good enough*), et des conditions d'adaptation « défectueuses ». Dans le premier cas, l'environnement s'ajuste « sans heurts » aux mouvements de l'enfant – le milieu (ou l'entourage) stimulant et soutenant les premiers frayages de créativité, qui vont prendre place dans un espace expérientiel qui s'ouvre entre le soi et le monde, à mesure que le sujet se forme et s'éveille à lui-même, aux autres et aux choses. Dans le deuxième cas, l'environnement impose à l'enfant des formes d'« envahissement », d'« empiètement » ou d'« intrusion » (remarquons que les mauvaises adaptations peuvent se marquer dans deux directions : soit la mère peut être en quelque sorte *trop présente*, en substituant ses propres mouvements à ceux du bébé ¹⁴⁰, soit la mère peut être *trop peu présente*, voire *absente*, physiquement ou psychologiquement ¹⁴¹, l'absence prolongée étant bien sûr une forme aiguë et angoissante d'envahissement, annihilant les possibilités de vivre dans un état d'illusionnement tranquille, « non contesté »...). Notons encore que les déficiences sérieuses ou les carences graves – généralement responsables d'organisations pathologique de la personnalité ¹⁴² –, sont à distinguer

¹³⁵ Dans un sens qui permet par exemple de ne pas en rester au pathos heideggérien de l'être « jeté dans le monde »... La finitude et la facticité ne nous empêchent pas, d'un point de vue pragmatique, d'*aller de l'avant* !

¹³⁶ Formule à l'aide de laquelle Winnicott voulait attirer l'attention sur le fait qu'il est difficile, pour les sujets constitués que nous sommes, de nous représenter l'expérience d'un bébé, ou de nous mettre « dans sa peau ».

¹³⁷ Voir p. ex. D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1969 [1958] : 191).

¹³⁸ Toutefois, si le rôle de la fonction maternelle ne saurait être minimisé lors des premiers moments de la vie, on peut regretter que certains travaux qui s'inspirent de Winnicott tendent à se focaliser exagérément sur cette question, au risque de donner une tournure « maternaliste » à la réflexion post-winnicottienne.

¹³⁹ Winnicott (1969 [1958] : 192). À ce propos, voir la question importante de l'illusionnement premier, lorsque la mère donne le sein (ou le biberon) au nourrisson (cf. note en supra).

¹⁴⁰ Pour faire image, on peut évoquer les figures de mères possessives, affairées, nerveuses ou névrosées, etc.

¹⁴¹ Voir la problématique de la mère psychiquement morte selon André Green. On peut aussi évoquer le cas des mères dépressives, qui parviennent difficilement à transmettre à leur enfant un certain goût à la vie.

¹⁴² Précisons que, pour Winnicott, ce ne sont pas tant les mouvements inadéquats de l'environnement (empiètement, intrusion, abandon...), qui vont provoquer des distorsions pathologiques de la psyché, mais bien plutôt les « réactions » qui interviennent du côté de l'individu et qui peuvent favoriser une évolution vers des personnalités schizo-phréniques (menace de désintégration...) ou de type *faux self* (façade de normalité dissimulant un vide psychique et une absence de créativité, normopathie...).

des simples *défaillances* de l'environnement. Ces dernières, non seulement sont inévitables ¹⁴³, mais en outre, elles jouent un rôle positif et constructif, en tant que petites épreuves qu'il s'agit de traverser, du point de vue de la construction d'une personnalité « normale » (au sens de Canguilhem) et « en bonne santé » (Winnicott), c'est-à-dire capable de vivre de façon créative (et non dans l'adaptation défensive, la susceptibilité voire l'agressivité asociales, la fuite dans l'imaginaire, etc.).

Sur la plupart des points importants, l'apport de Dewey, concernant la question de la relation entre l'individu et l'environnement, va dans le même sens ¹⁴⁴. Ainsi, loin d'être une action de type subjectiviste (intérieuriste et expressiviste), souveraine au point d'être détachée du milieu (cf. l'attitude théorétique, désengagée, surplombante...), l'expérience pragmatiste suppose au minimum une insertion concrète, c'est-à-dire une interaction – un jeu, une transaction – entre les organismes et leur environnement ; quant à la créativité, on ne peut y avoir accès qu'en transformant cette interaction en *participation* (ce que nous appelons l'*illusio*, et que Dewey étudie principalement à travers l'expérience ordinaire et l'expérience esthétique, en préconisant lui aussi un dépassement des dichotomies classiques ¹⁴⁵). Comme nous l'avons vu précédemment, l'implication ou l'investissement dans une séquence ou une situation de vie donne lieu à un « résultat » ou à une « réalisation », dès lors que l'expérience parvient à une forme d'aboutissement ou de parachèvement (en ce cas, une « unité » d'expérience émerge, aux niveaux cognitif et affectif, sur le fond de la « continuité » ou du flot expérientiel...). Dewey considère que les individus, poussés par des intérêts vitaux ¹⁴⁶, sont toujours à la recherche de quelque chose, sans très bien savoir quoi – ce qui peut se comprendre, pour rappel, à travers la logique de l'enquête (ou logique pragmatique de résolution des problèmes, le plus souvent à un niveau infra-intellectuel, ou niveau du sens pratique) et l'attitude prospective (ou disposition qui oriente les agents vers la conclusion d'un processus, ou le couronnement d'un mouvement, sans que cette recherche d'un accomplissement de l'action ne se réduise à une version de l'action téléologique, et sans que les résultats vers lesquels on tend ne puissent être ramenés à la notion d'une « fin terminale ») ¹⁴⁷. « Toute expérience, écrit Dewey, commence par une impulsion, ou plutôt comme une impulsion » ¹⁴⁸. Cette dernière met en branle l'individu, tout en restant à un niveau infra-cognitif, largement obscur et indéterminé. Si l'expérience s'enracine sans doute dans le *soma*, par quoi elle se raccorde en un sens à l'environnement (y compris « naturel »), Dewey a tôt fait de remonter la pente de ce qui pourrait passer pour un naturalisme glissant (voire un vitalisme périlleux ¹⁴⁹), en spécifiant les conditions qui permettent de parler d'une expérience (voir en particulier sa théorie de l'acte expressif). En effet, l'impulsion, tant qu'elle reste une excitation ou une effervescence – c'est-à-dire le signe opaque et non ordonné d'une dépendance vitale à l'égard de l'environnement –, est bien loin d'avoir atteint la forme d'une expérience « complète ». Pour devenir un acte expressif, et générer une expérience, l'impulsion de

¹⁴³ Sous cet angle, le développement ou la maturation du sujet suppose une capacité grandissante à affronter et à supporter la désadaptation graduelle de l'environnement.

¹⁴⁴ Cf. *L'art comme expérience* (2005 [1934]), ainsi que *Experience and Nature* (2000 [1925]).

¹⁴⁵ Lisons par exemple cet extrait de *L'art comme expérience* : « L'expérience est le résultat, le signe, et la récompense de cette interaction entre l'organisme et l'environnement qui, lorsqu'elle est menée à son terme, est une transformation de l'interaction en participation et en communication. Puisque les organes des sens et le dispositif moteur qui leur est associé permettent cette participation, toute tentative pour y déroger, quelle qu'elle soit, qu'elle soit pratique ou théorique, est à la fois l'effet et la cause d'un vécu étri-qué et terne. Les oppositions entre l'esprit et le corps, l'âme et la matière, l'esprit et la chair, ont toutes leur origine, fondamentalement, dans la crainte de ce que la vie nous réserve. Elles sont signes de contraction et de retrait » (2005 [1934] : 43).

¹⁴⁶ Qui ne sont pas à confondre avec des « besoins naturels » (faim, etc.), la créativité elle-même figurant au nombre de ces intérêts vitaux, avec l'ouverture au sens et à l'altérité.

¹⁴⁷ Voir section en supra.

¹⁴⁸ Cette dernière étant définie comme « un mouvement vers l'extérieur et vers l'avant de tout l'organisme ». Cf. Dewey (2005 [1934] : 85). Ce point, à travers lequel nous touchons à ce que l'on a pu appeler le « naturalisme à contre-cœur » de Dewey, est à la fois important et problématique. Nous ne pouvons le discuter ici.

¹⁴⁹ À certains moments, Dewey flirte il est vrai avec le vocabulaire de l'« élan », du « surgissement », de la « spontanéité », de l'« énergie », de l'« appétence », du « besoin », etc.

départ doit satisfaire à tout le moins aux trois conditions suivantes : *extériorisation*, *transformation*, *réponse*.

L'extériorisation selon Dewey n'est pas à entendre dans un sens expressiviste. Il ne s'agit pas d'exprimer ou d'extérioriser une émotion ou un contenu de pensée qui aurait été préformé « à l'intérieur » de l'individu ¹⁵⁰. L'extériorisation est une manière de se lancer dans le monde, à la recherche des objets ou des ressources que l'être vivant tente de s'approprier. Au passage, on relèvera que Dewey parsème ses propos de remarques intéressantes au sujet de la notion de milieu (à la fois interne et externe), notamment autour de l'idée d'un brouillage de la distinction entre intérieur et extérieur ¹⁵¹. À partir d'un exemple qui se prête (de notre point de vue) à une comparaison avec Winnicott, Dewey montre que le passage d'une impulsion (*un bébé pleure...*) à une expression (*un bébé pleure pour susciter la sollicitude et la tendresse de sa mère...*) peut être regardé comme la première étape sur un chemin qui va conduire à emprunter des *formes* et des *véhicules*, définis culturellement et socialement disponibles, lesquels ne tardent pas à être *incorporés* au titre de « valeurs acquises lors d'expériences antérieures » ¹⁵², à la suite de quoi la personne peut commencer à intervenir dans l'orientation et la régulation des processus interactifs, fût-ce de façon non forcément consciente et intentionnelle (voir l'extrait que nous présentons dans l'encadré ci-dessous ; cette analyse du mouvement actif de l'enfant, d'abord « spontané » et ensuite « dirigé », voire « délibéré », mériterait d'être commenté plus en profondeur, notamment du point de vue de la théorie de l'action ¹⁵³).

L'extrait auquel nous venons de renvoyer permet de faire la transition entre la première et la deuxième condition. En effet, un acte expressif suppose non seulement une extériorisation, mais aussi une transformation. La nécessité de cette opération résulte du fait que, dans nos actions et nos expériences, nous allons fréquemment rencontrer des obstacles, les objets vont nous résister, l'environnement ne va pas forcément se plier à nos désirs, etc. Nous avons, selon Dewey, à nous aventurer dans un monde qui n'est pas à notre disposition, et qui peut nous inciter à emprunter des voies détournées (ce qui, d'une certaine façon, est déjà une manière de recourir à des dispositifs, ou à des logiques dispositives, au sens de Belin). Les transformations désignent au moins deux choses importantes : d'une part, elles recouvrent les détours et les ramifications de l'action, ou encore les « moyens détournés (ou indirects) » (dans un sens proche de la notion de dispositif) que nous utilisons lorsque nous ne pouvons pas obtenir directement ce que nous cherchons (*i.e.* « voler tout droit » vers l'objet de notre désir...) ¹⁵⁴ ; d'autre part, elles correspondent aux opé-

¹⁵⁰ « Les vues erronées au sujet de la nature de l'acte d'expression découlent presque toutes de la notion selon laquelle une émotion forme, à l'intérieur, un tout en soi et qu'elle n'a un impact sur le matériau extérieur qu'après avoir été formulée. Mais, en fait, une émotion est dirigée vers un objet, elle provient d'un objet ou encore se manifeste à propos d'un objet, que ce soit dans le domaine des faits ou des idées. Une émotion a partie liée avec une situation dont l'issue est inconnue et dans laquelle le moi qui ressent l'émotion est impliqué de façon vitale » (2005 [1934] : 94).

¹⁵¹ Voir le premier extrait repris dans l'encadré ci-dessous (relatif à la question de la relation entre l'individu et l'environnement, selon Dewey).

¹⁵² Dewey (2005 [1934] : 89).

¹⁵³ En effet, l'extrait choisi porte sur une action dont on est tenté de dire qu'elle oscille entre l'agir orienté (vers un « résultat ») et l'agir finalité ou téléologique (visant un but ou un objectif), sans que les glissements soient forcément bien maîtrisés au niveau de l'analyse.

¹⁵⁴ Considérons la magnifique illustration suivante, qui n'est pas sans évoquer une réflexion fameuse de Merleau-Ponty à propos de l'endormissement (à noter que Belin lui aussi était fasciné par une interrogation autour du *comment apprendre à dormir...*) : « Une personne énervée ressent le besoin de faire quelque chose. Elle ne peut éliminer son énervement par un acte direct de volonté ; si elle tente de le faire, elle peut au plus amener ce sentiment jusque dans une voie souterraine où son effet sera encore plus insidieux et destructif. Cette personne doit agir pour se libérer de son énervement. [...] La personne irritable ne doit pas nécessairement s'en prendre à ses voisins ou à des membres de sa famille pour se soulager. Elle peut se souvenir qu'une certaine dose d'activité physique régulière est un remède efficace. Elle peut se mettre à ranger sa chambre, redresser des tableaux qui ne sont pas droits, classer des papiers, trier le contenu de ses tiroirs, c'est-à-dire à mettre de l'ordre d'une façon générale. Elle utilise ainsi ses émotions, les déplaçant vers des voies indirectes tracées par des occupations et des intérêts antérieurs » (2005 [1934] : 106). Ce que Dewey décrit ici, c'est donc bien une logique dispositive au sens de Belin.

rations mentales, ou cognitives, que nous activons lorsque nous devons faire face à une adversité, à un problème, à une difficulté, à une perturbation ou à une interruption de la continuité de la routine expérientielle (Dewey parle de clarification et de mise en ordre, ou de raisonnement, d'expérimentation, de connaissance, entre le doute et la « quête de la certitude », certes toujours hypothétique). Ajoutons que, de façon plus diffuse et néanmoins fondamentale, la transformation apparaît comme un élément clé de la théorie – pour partie implicite – de la culture de Dewey (passage de la spontanéité « naturelle » à l'artifice, à l'habileté et au raffinement : « Des actes qui étaient à l'origine spontanés sont transformés en moyens qui rendent les rapports humains plus riches et plus raffinés [...] » [2005 : 91]). Selon un schème que l'on retrouve chez d'autres auteurs pragmatistes (G. H. Mead en particulier), ainsi d'ailleurs que chez G. Simmel, l'instauration et l'élargissement du monde symbolique semblent découler, sinon de l'inhibition, du moins de la déviation ou du détournement des impulsions¹⁵⁵. C'est ce travail à partir des intérêts vitaux transformés qui aurait eu pour effet, sur le long terme, de favoriser l'allongement des séries téléologiques (Simmel), ainsi que l'enrichissement des répertoires de médiations et de dispositifs, parmi lesquels on peut sans doute ranger ce que Dewey appelle les « véhicules » de l'action¹⁵⁶.

Enfin, la troisième condition de l'expérience est la réponse de l'environnement. Bien que nous soyons préparés à affronter la *résistance* des objets, nous attendons néanmoins une forme de *répondant*, tant de la part des choses que des autres... Si la nature en elle-même n'est ni hostile ni accueillante, les interactions – innombrables et immémorales – entre l'organisme et l'environnement ont permis à l'humain d'intervenir dans son monde, dans le but de le modifier et de le transformer, à l'aide de moyens symboliques, culturels, techniques, scientifiques, etc. (cf. Canguilhem, Blumenberg, Castoriadis...), de telle sorte qu'à la fin nous pouvons tout de même compter, dans une certaine mesure, sur une bonne disposition des choses à notre égard, à travers une vaste gamme d'arrangements nature / culture (hybrides)... Quant à nos relations avec les autres (les humains, nos *alter ego*, semblables ou différents...), Dewey ne partageait sans doute pas – à tort ou à raison – le pessimisme tragique d'un Freud, déplorant que l'accroissement des contrôles dans notre rapport à la nature, ne s'accompagne pas d'avancées équivalentes dans les sphères de la vie sociale et de la vie psychique (thème du « malaise dans la culture »)¹⁵⁷. Quoi qu'il en soit, un dernier point mérite d'être relevé ici. En effet, si les opérations de transformation peuvent être considérées en un sens comme une tentative de surmonter la résistance que les objets opposent à nos impulsions et à nos émotions, il ne s'ensuit pas, selon Dewey, que nos interventions dans le monde, en vue de le modifier, soient destinées à nous procurer une maîtrise totale de la situation. Des autres et des choses, nous attendons une réponse, pas une soumission (de même que nous devons nous rapporter au milieu de façon créative, et non pas adaptative). Autrement dit, l'action, l'expérience, la transaction¹⁵⁸ supposent de *composer à la fois avec la résistance et le répondant*. L'individu, inséré dans son monde, « puise » dans son environnement, en même temps qu'il est « exposé » à celui-ci. Si nous pouvons parfois compter sur des conditions propices ou des circonstances favorables, nous devons aussi régulièrement tenir compte de conditions défavorables, ou de logiques contraires (ou hostiles). Les interactions entre l'individu et son milieu sont donc marquées, selon Dewey, par une alternance de phases d'équilibre et de déséquilibre, d'intégration et de perte, d'échange et de déphasage, d'accord et de désaccord, etc. D'un point de vue pragmatique, deux types d'écueils sont à évi-

¹⁵⁵ Comparer avec la problématique freudienne et postfreudienne de la sublimation.

¹⁵⁶ Relevons que cette notion importante nous semble pouvoir être rapprochée du concept de phénomènes transitionnels. (À noter que Canguilhem évoque également le « problème du véhicule de l'action » [2003 : 167]). La notion de véhicule présente plus d'un intérêt : non seulement elle donne une forme familière au concept de phénomène transitionnel, mais en outre, elle permet de penser le dépassement des visions mentalistes ou internalistes. L'être humain ne vit pas « dans sa tête », pas plus qu'il ne se soumet de façon adaptative à une réalité extérieure donnée. En un sens, il est plus précis de suggérer que l'individu vit « dans ces actes » (cf. James, Husserl, Schütz...), à condition d'ajouter que notre agir pragmatique a besoin d'être soutenu par des véhicules, ou des phénomènes transitionnels. À partir de là, on peut comprendre que le fait de vivre transitionnellement n'a rien de magique, d'éthéré ou d'abstrait, puisque cela correspond à la manière de vivre la plus banale et la plus concrète, à savoir celle qui s'appuie ordinairement sur les ressources, les dispositifs et les médiations pratiques.

¹⁵⁷ Voir aussi N. Elias sur ces questions.

¹⁵⁸ Voir les travaux de J. Remy portant sur cette notion.

ter : si l'obstacle le plus évident est bien sûr la résistance exagérée de l'environnement (qui peut aller jusqu'à l'adversité totale), l'absence de résistance, ou la trop grande propension du milieu à se plier aux désirs de l'individu, peut être un travers tout aussi sérieux, et sans doute plus insidieux ¹⁵⁹. Si un environnement parfaitement hostile empêcherait toute forme de créativité, un environnement qui rendrait possible continûment la satisfaction immédiate des pulsions, ne permettrait pas davantage l'accès à l'intéressement. Ce qu'il faut comprendre à travers ceci, c'est qu'un mélange de résistance et de répondant est indispensable pour pouvoir tirer profit des épreuves de notre vie (cf. déséquilibres, déphasages, disparités, décalages...), et que ces épreuves *enrichissent* les individus à condition qu'elles soient – nous dit Dewey – « traversées avec succès ». « La vie n'évolue que lorsqu'un déphasage temporaire fonctionne comme une transition vers un équilibre plus vaste entre les énergies de l'organisme et celles des conditions qui gouvernent son existence » (2005 : 33) ¹⁶⁰. Pour conclure provisoirement, on peut donc dire qu'un double intérêt de l'approche pragmatique de Dewey est que, d'une part, elle nous donne des outils qui permettent de caractériser de façon dynamique les situations, à travers l'idée d'une alternance de phases de déséquilibres et de rééquilibrages, et que, d'autre part, si elle incite à étudier les facteurs qui favorisent ou au contraire entravent la créativité, elle attire aussi notre attention sur le fait que l'intérêt, ou l'intéressement, suppose non pas une absence d'obstacle, mais bien plutôt une combinaison entre résistance et répondant, ou entre facilitations et épreuves, ou encore un « équilibre entre facteurs propices et facteurs défavorables » (2005 : 87).

Le brouillage entre l'intérieur et l'extérieur (Dewey, I) :

« L'épiderme marque seulement au niveau le plus superficiel la limite entre la fin d'un organisme et le début de l'environnement qui le contient. Il y a des choses à l'intérieur du corps qui lui sont étrangères, tout comme il y a des choses à l'extérieur qui lui appartiennent de droit, si ce n'est *de facto* – qu'il doit, en d'autres termes, s'approprier, s'il veut rester en vie. À un niveau élémentaire, c'est le cas de l'air et de la nourriture ; à un niveau plus sophistiqué, c'est le cas des outils, qu'il s'agisse du stylo de l'écrivain ou de l'enclume du forgeron, des ustensiles et de l'ameublement, des biens de diverses natures, des amis et des institutions – tous les instruments et ressources sans lesquels il n'est pas de vie civilisée » (*L'art comme expérience*, 2005 [1934] : 85-86).

• Le passage de la spontanéité à l'agir orienté (Dewey, II) :

« L'enfant qui a appris l'effet que produit son acte – au départ spontané – sur son entourage accomplit "délibérément" un acte qui n'avait pas d'intention précise. Il commence à diriger et à ordonner ses activités par rapport à leurs conséquences. Les conséquences induites par l'acte sont assimilées et motivent les actes suivants parce que la relation entre agir et faire réagir est perçue. Il est alors possible que l'enfant pleure dans un certain but, parce qu'il désire recevoir de l'attention ou du réconfort. Il peut alors accorder des sourires en guise d'incitation ou de reconnaissance. Il s'agit là d'une forme d'art embryonnaire. Une activité qui était "naturelle" – spontanée et non dirigée – se voit transformée parce qu'elle est entreprise comme moyen d'accéder à une conséquence consciemment envisagée. Une telle transformation est caractéristique de tout geste relevant de l'art. Le résultat de la transformation peut tenir davantage de l'habileté que de l'esthétique » (*L'art comme expérience*, 2005 [1934] : 90).

• La relation individu / environnement, entre résistance et répondant (Dewey, III) :

« Un environnement qui serait toujours et partout propice à l'exécution immédiate de nos impulsions mettrait fin au développement tout aussi sûrement qu'un environnement toujours hostile contrarierait ce développement et le détruirait. L'impulsion, systématiquement promue, avancerait au hasard et serait

¹⁵⁹ Cf. le troisième extrait présenté dans l'encadré ci-dessous.

¹⁶⁰ Ou encore : « Le monde est plein de choses qui se montrent indifférentes, voire hostiles, envers la vie : les processus mêmes qui la maintiennent tendent à la décaler par rapport à son environnement. Néanmoins, si la vie demeure et ainsi se développe, les facteurs d'opposition et de conflit sont surmontés et il se produit alors une transformation de ces facteurs en aspects distincts d'une vie plus significative et plus puissante » (2005 : 33).

hermétique à l'émotion. Car elle n'aurait pas à se définir en relation aux choses qu'elle rencontre, qui ne deviendraient donc pas des objets significatifs. La seule façon dont elle peut devenir consciente de sa propre nature et de son but, c'est par les obstacles qu'elle surmonte et les moyens mis en œuvre à cette fin ; si ces moyens restent ce qu'ils sont au moment où naît l'impulsion, ils sont alors trop en symbiose avec elle, sur une trajectoire aplanie et lissée par avance, pour qu'on puisse en avoir conscience. De la même façon, le moi ne pourrait prendre conscience de lui-même sans résistance de la part de l'environnement ; il n'aurait ni sentiment ni intérêt, ni peur ni espoir, ni déception ni satisfaction. L'opposition pure et simple, dont l'effet est de contrarier définitivement une impulsion, suscite l'irritation et la rage. Mais la résistance qui met à contribution la pensée engendre la curiosité et la sollicitude attentive et, une fois surmontée et mise à profit, elle débouche sur une satisfaction profonde » (*L'art comme expérience*, 2005 : 86-87).

« *L'acceptation de la réalité est une tâche sans fin... »*

Pour terminer cette séquence, une dernière précision sera apportée, en nous appuyant sur les troisième et quatrième extraits présentés dans l'encadré figurant en début de section. La première de ces deux illustrations évoque un trajet en traîneau, une nuit d'hiver, en Allemagne, vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Une petite fille est « émerveillée » par le jeu des lumières dans le ciel, sorte de feu d'artifice qui lui fait aussi songer à un « sapin de Noël ». En réalité, il s'agit des fusées qui annoncent l'imminence d'un bombardement... Cet extrait illustre d'une certaine façon la proximité entre la « féerie » et l'« horreur », tout en montrant comment nous nous y prenons, pour tenter de préserver notre capacité d'*illusio* (continuer à « y croire ») face à des menaces d'endommagement, de dégradation, voire de destruction, en recourant à des moyens ou à des subterfuges qui parfois peuvent paraître fragiles, sinon dérisoires (cf. le rôle du traîneau, du manteau de fourrure, de la véranda, du jeu d'échecs, du cigare et du piano ¹⁶¹...). Bien sûr, en un sens, ce personnage se crée une *illusion*, qui lui permet de se maintenir sur la ligne de crête entre l'enchantement et l'angoisse ¹⁶². Toutefois, cela ne doit pas être mal interprété. Il ne s'agit pas de fuir la réalité, ou de lui tourner le dos en s'évadant purement et simplement dans un imaginaire de type substitutif ou compensatoire. L'enjeu est bien plutôt de se ménager, et de s'aménager un rapport à la réalité qui soit au minimum soutenable, viable, et si possible intéressant, créatif (cf. supra). Dès que l'on sort du face-à-face entre le sujet et l'objet, ou que l'on prend les choses « par le milieu » (entre-deux, transitionnalité, relation entre l'individu et l'environnement...), la question n'est plus de choisir entre une attitude objectiviste (positive et adaptative...) à l'égard de la réalité, et une attitude subjectiviste de retrait ou d'esquive par rapport au « principe de réalité » (fuite ou repli dans un monde « intérieur » de rêve et de fantaisie...).

Bien sûr, nous sommes régulièrement confrontés à la réalité dans ce qu'elle peut avoir de plus ou moins dur (entre le déplaisant et l'effroyable, le récalcitrant et le ravageant...). Et il nous arrive non moins fréquemment de nous réfugier dans un imaginaire qui « remplace » avantageusement le monde « tel qu'il est », qui le recouvre ou l'euphémise... À la limite, on pourrait se demander si cette échappatoire ne serait pas de plus en plus tentante, dans un monde où – comme certains ont pu le suggérer –, nous aurions tendance à souffrir davantage du *trop*, que du *trop peu* de réalité (allusion

¹⁶¹ Autant d'éléments qui peuvent être interprétés comme des véhicules et/ou des phénomènes transitionnels, des dispositifs ou des objets soutenant, etc. À propos de traîneau, comment ne pas faire allusion au fameux *Rosebud*, dans *Citizen Kane* de O. Welles – un des plus fameux « objets transitionnels » de l'histoire du cinéma.

¹⁶² Certains développements pourraient être introduits ici au sujet de la logique paradoxale qui est inhérente à ce type de croyance, sur le mode du « *je sais bien, mais quand même* » (O. Mannoni). La petite fille n'ignore pas que les lumières sont le signe avant-coureur d'un bombardement, mais elle utilise « quand même » une illusion en vue de maintenir une forme d'*illusio*... (Par rapport à Mannoni, nous considérons, avec Latour, que la logique du paradoxe accepté, constitutive du jeu créatif, est plus riche et plus complexe que la logique freudienne de la dénégation, du moins lorsque l'on réduit cette dernière à une composante problématique d'un fétichisme considéré comme un trait pathologique). Sur ces questions, voir le deuxième tableau, ainsi que celui qui portera sur les croyances, les illusions et l'*illusio*.

à un diagnostic fameux de Freud, ici modifié ¹⁶³). Mais cette interrogation ne peut intervenir que dans un temps second, par rapport à la grande affaire – la question première, anthropologiquement parlant – qui concerne notre capacité à utiliser des ressources symboliques de sens *et* de créativité, afin de nous mettre dans un rapport « aux choses » (le monde, les autres, soi-même...) qui soit supportable et intéressant. Sur le traîneau – pour continuer avec notre exemple – qui est comme un véhicule qui glisserait dans l'espace potentiel, la petite fille est à la fois protégée (grâce à ses vêtements chauds, à la présence de son entourage, mais aussi grâce aux effets de logiques dispositives entretenues par la culture et les jeux, un air de Liszt ou le jeu d'échecs...) et exposée (malgré l'enchantement, elle n'ignore pas le danger...). Si ce personnage se protège de quelque chose, c'est – possiblement – du réel comme « point d'horreur » (pour reprendre ici cette expression lacanienne ¹⁶⁴). Or, apprendre à s'arranger avec « l'insoutenable légèreté de l'être » ne saurait être confondu avec une attitude d'escapisme (évasion imaginaire dans la rêverie ou la fantaisie) ou de fuite hors de la réalité ¹⁶⁵. Nous avons plutôt affaire ici à une opération *symbolique* qui est une condition indispensable à notre habitation du monde.

Cet enjeu est d'ailleurs au cœur du roman de Jean-Jacques Schuhl, *Ingrid Caven*, dont est extraite l'illustration du traîneau et des fusées traçantes. Le romancier propose une série de variations autour d'un traumatisme d'enfance (identifié à cette scène : une petite fille est obligée de chanter devant des soldats allemands, peu avant la découverte de l'étendue et de l'atrocité des crimes nazis). Cette scène traumatique est mise en rapport avec une maladie de la peau de l'héroïne ¹⁶⁶ : « "Il était une fois une jolie petite fille à la voix merveilleuse mais affligée d'une peau qui la faisait horriblement souffrir, dont le grand-père, qui l'adorait, avait trouvé un magnifique piano dans les ruines..." » (2000 : 25). Cette maladie, qui est évidemment un *symptôme*, au sens clinique (ou psychopathologique) du terme ¹⁶⁷, n'est pas que ça, puisque cette femme va s'arranger, de plusieurs manières, pour *en jouer* : en chantant – la *mélodie* pour composer avec la *maladie* ¹⁶⁸ –, en se produisant *sur scène* – lieu où elle a moins peur des autres et de la vie, où le « masque » lui permet de sortir de sa « carapace » qui l'isole... –, en devenant *interprète* et en *s'inventant* une « grâce » ¹⁶⁹ et un personnage

¹⁶³ Voir p. ex. A. Le Brun, *Du trop de réalité*, Paris, Stock, 2000. Du reste, il y a un point commun entre les lectures qui postulent une réalité « en excès » et celles qui postulent une réalité « en défaut » : c'est un dérèglement ou une défaillance au niveau de la fonction de symbolisation, laquelle permet normalement d'établir la réalité et de s'y rapporter.

¹⁶⁴ Le réel comme point d'horreur est cette part de la réalité qui est non symbolisable, qui fait irruption, qui « troue » nos vies en y introduisant des choses atroces et insupportables (généralement autour de la mort...).

¹⁶⁵ « "Les bombes à Kiel avaient été pour moi un mélange d'excitation et d'angoisse, les ruines après guerre, quelque chose de formidable pour un enfant, jusqu'à ce que j'apprenne, pour les camps..." » (2000 : 57).

¹⁶⁶ Ingrid Caven, actrice et chanteuse allemande (elle fut notamment l'égérie et même la femme du cinéaste R.W. Fassbinder dans les années 1970), est la compagne de Jean-Jacques Schuhl au moment où ce dernier écrit ce roman (récompensé par le prix Goncourt en 2000).

¹⁶⁷ « Son visage : un masque, sa peau : une carapace. Plus de sommeil. Peau qui isole sans protéger, solitude, coupée du monde humain et pourtant vulnérable, en morceaux, craquelée, ça part, ça revient, on s'y habitue à la fin, étrangère à tout, loin, figée, bouddha inexpressif et souriant... on finit par aimer un peu cet état, une douce asphyxie. Le corps amorphe, ralenti, une masse, se referme sur lui-même » (2000 : 28-29).

¹⁶⁸ « Un autre monde d'ordre et beauté... calme... volupté, point tant les sonorités que la partition, les nombres dont on pourrait croire qu'ils seront là de toute éternité, un tissu musical, un autre tissu que celui de ma peau : monde de chiffres, calme, calme, tout doux, les nombres ! Volupté ! Maladie mélodie... Et, tracées sur le papier, des figures symboliques, signes mystérieux, hiéroglyphes éternels, chiffres cabalistiques, équations laconiques qui ont existé avant l'univers et se maintiendront après, le monde reprenait forme » (2000 : 29).

¹⁶⁹ « Cette grâce ne lui étant point naturelle, car elle s'était refabriquée, n'en avait que plus d'évidence... Elle avait réinventé son corps pour cause de maladie, invalidité, un triste état, il était meurtri, une carapace, un masque qui l'isolait et la rendait vulnérable à la fois, les choses lui étaient étrangères, trop loin et trop près, menaçantes, elle n'y était pas chez elle. Reliée à ces fils invisibles, elle ne forçait pas, un mystérieux centre de gravité donnait leur impulsion à chacun de ses membres, ses muscles, tendons... Oui, M. Cornelius avait raison : un médium-né ! Mais attention ! Le médium communiquait aussi avec des choses matérielles, dans un rapport quasi animal : l'air, le sol, les murs et la lumière qu'elle savait "prendre" comme d'instinct, tout l'espace de la scène, et au-delà, elle était avec eux, de leur côté » (2000 : 37-38).

(celui d'une petite fille devenue femme fatale ¹⁷⁰), ou encore en fréquentant une faune d'individus qui ont choisi, pour ne pas s'ennuyer, de miser sur des artifices et des dispositifs, des moyens ou des expédients (tels que la musique et la scène, les masques et le maquillage, les rituels et les jeux, l'amusement et la drôlerie, mais aussi « l'or et les femmes », l'argent, le style, l'ironie, le déguisement, quelques drogues, le *Sehnsucht* et le *Schmutz*...) ¹⁷¹. Certes, il s'agit, d'« échapper à la morne réalité » (2000 : 92), mais en « se donn[ant] un mal de chien pour la moindre chose, pour sauver la moindre chose, du chaotique et fade ordre naturel » (2000 : 227).

Cette dernière précision que nous introduisons – au sujet du rapport entre imaginaire et réalité – s'impose d'autant plus que la socio-anthropologie du jeu est souvent l'objet, à ce propos, de lectures biaisées, déformées, sinon erronées. La principale méprise, selon nous, consiste à affirmer qu'une entrée par le jeu, la créativité, les espaces potentiels et les phénomènes transitionnels, etc., prédisposerait ou amènerait fatalement à aborder le social à travers le prisme d'un imaginaire de type individuel. Or, sans dédaigner les recours aux ressources de l'imagination au sens large ¹⁷² (voir par exemple l'apport de G. Bachelard...), la thèse que nous défendons insiste résolument – comme le lecteur attentif n'aura pas manqué de s'en rendre compte – sur le rôle du jeu créatif en tant que composante essentielle de la fonction symbolique, en même temps qu'elle suspend les points de vue étroitement individualistes, pour privilégier un centrage sur des phénomènes et des logiques qui prennent place dans un « entre-deux » (aire transitionnelle, espace transitionnel, sphère des relations entre l'individu et l'environnement...). Non seulement, la SAJ ne saurait être rangée parmi les approches qui confondent le symbolique et l'imaginaire, mais en outre, elle ne prétend pas non plus que les ressources de créativité *suffisent* à fonder un ordre social. Ainsi que nous l'avons souligné précédemment, c'est par un souci de rééquilibrer l'étude de la fonction symbolique, en lien avec la question de notre habitation du monde, que nous optons pour un mode d'entrée qui se concentre sur des phénomènes qui souffrent d'un déficit relatif de thématization (le jeu créatif et les expériences culturelles, les dispositifs et les logiques dispositives, les objets et les supportabilités, etc.), mais il est bien évident que ce parti pris n'implique nullement que nous ignorions les actions qui visent à l'efficacité ou qui sont orientées en fonction de valeurs, les institutions et les logiques normatives, les systèmes de classification et de différenciation, etc. Comme nous l'avons déjà dit, il s'agit d'articuler (et non pas d'opposer) les ressources de créativité et les ressources de sens.

Que l'investissement dans un espace potentiel (la « mise en jeu », l'*illusio*...) ne doive pas être compris comme une dérive ou une régression dans l'imaginaire, c'est ce qui ressort clairement des travaux des auteurs que nous sollicitons pour élaborer la SAJ. Winnicott ne laisse planer aucun doute à ce sujet : la fonction principale de l'aire intermédiaire d'expérience (ou espace potentiel) n'est pas de nous inciter à fuir dans un arrière monde créé de toutes pièces par notre imagination, mais bien de *nous mettre en contact avec la réalité*. « Nous supposons – écrit Winnicott dans un passage important – que l'acceptation de la réalité est une tâche sans fin et que nul être humain ne parvient à se libérer de la tension suscitée par la mise en relation de la réalité du dedans et de la réalité du dehors ; nous supposons aussi que cette tension peut être soulagée par l'existence d'une aire intermédiaire d'expérience, qui n'est pas contestée (arts, religion, etc.) » (1975 [1971] : 24). Dans le prolongement du *Fort - Da* freudien ¹⁷³, Winnicott insiste donc bien sur la fonction du jeu dans l'accès au symbolique. L'espace potentiel, qui est en continuité avec l'aire de jeu du petit enfant, et qui nous permet, tout au long de notre vie, d'avoir accès à la créativité et à l'intéressement, est ce qui soutient nos rapports à la réalité, en même temps qu'il rend possible de supporter l'absence et la perte (*i.e.* le jeu en tant qu'il

¹⁷⁰ « [...] oui, une vamp, tout est là, le dispositif déjà en place, la séduction, ses stratagèmes, rien de plus proche d'une femme fatale qu'une petite enfant, c'est après que ça se perd, les femmes fatales sont des petites filles attardées [...] » (2000 : 26).

¹⁷¹ Il ne nous appartient pas d'évaluer ici ces *choix d'objet*. Par contre, on relèvera que le roman comporte un jugement critique par rapport au temps présent, cette époque où, « désormais, le jeu est désespérément superorganisé et sous l'emprise des *coachs* » (2000 : 295).

¹⁷² À rebours par exemple de la dévalorisation lacanienne de l'imaginaire au profit du symbolique.

¹⁷³ Voir le deuxième tableau. À noter que Freud oscille entre deux versions contrastées du jeu, selon que celui-ci est regardé comme mode d'accès au symbolique (cf. le *Fort - Da*, ou « jeu de la bobine »), ou au contraire appréhendé comme une compensation imaginaire, permettant de réaliser au niveau du rêve ou de la fantaisie, ce qui est refusé sur le plan de la réalité.

intègre l'idée de la finitude, ou encore de la limitation de nos désirs et de notre puissance d'agir ¹⁷⁴...). La mise en relation de « la réalité du dedans » et de « la réalité du dehors » (pour reprendre les mots de Winnicott) suppose l'instauration d'un troisième terme, à savoir cette sphère ontologique intermédiaire, où prennent place nos expériences et nos investissements. En tant qu'êtres symboliques, façonnés par la culture et le langage, nous ne sommes jamais en contact direct avec la réalité (sinon dans des circonstances où nous sommes confrontés à l'irruption du réel comme point d'horreur...). Nous évoluons dans un monde intermédiaire, constitué d'une multitude de sphères aménagées et enchevêtrées, monde intermédiaire qui peut certes parfois prendre la forme d'une « réalité seconde » (à travers les illusions, la fiction, le monde des idées – ou noosphère –, ou plus récemment le cyberspace ou les mondes virtuels...), mais sans que ce redoublement symbolique de la réalité ne nous coupe du monde « tel qu'il est » ¹⁷⁵. Non seulement il n'y a pas (sauf cas pathologiques ou situations anormales...) de dissociation entre l'espace potentiel (au sens de Winnicott) et le « monde » (au sens par exemple de la phénoménologie ou de l'anthropologie des productions symboliques), mais l'insertion dynamique dans l'aire intermédiaire d'expérience et de jeu est la seule façon que nous ayons d'entrer en relation avec la réalité. En d'autres termes, la fonction symbolique peut être vue comme un ensemble d'opérations visant à produire et à entretenir ces sphères intermédiaires (ou, de façon générale, l'espace potentiel, où prennent place la culture et les croyances, les institutions du sens et les dispositifs de créativité, etc.), faute de quoi nous n'aurions tout simplement pas accès au monde, aux autres et à nous-même ¹⁷⁶ !

Nous avons besoin, pour accéder à la réalité et pouvoir la supporter (et à plus forte raison lorsqu'il s'agit de la trouver intéressante...), de « potentialiser » notre rapport au monde, au sens où nous devons introduire du jeu et de la transitionnalité. Cette opération correspond, sur le plan des ressources de signification, à une ouverture du sens, et sur le plan des ressources de créativité, à un élargissement et à une concrétisation des possibilités. L'espace potentiel, à cet égard, peut être considéré comme un « lieu de vie », où les choses peuvent advenir, entre prise, déprise et surprise. C'est dans la sphère ontologique intermédiaire que nous avons la faculté de passer de l'actuel au possible (ou de nous arracher au donné immédiat pour imaginer, créer ce qui n'est pas ¹⁷⁷...), et aussi de passer de la capacité d'action ou de la puissance d'agir (au sens quasi aristotélicien du terme) à l'effectuation ¹⁷⁸. C'est aussi dans cette aire intermédiaire que se pose la question de la croyance comme *illusio*, c'est-à-dire comme mise en jeu, investissement, engagement... Ainsi, « se prendre au jeu » ne suppose pas seulement une appréciation correcte de la situation sur un plan cognitif et fonctionnel, mais requiert également de régler notre rapport aux choses en termes de créativité et d'intéressement. Sans une certaine capacité à « utiliser l'illusion », précise Winnicott, « aucun contact n'est possible entre le psychisme et l'environnement » (1969 [1958] : 192). Entendue en ce sens, l'illusion, en lien avec l'enjeu de l'*illusio*, est donc bien une condition *sine qua non* de notre raccord à l'environnement ¹⁷⁹.

Certes, on objectera que cet usage de l'illusion nous expose à nouveau au risque d'assimiler le jeu à une activité purement imaginaire, menacée de dérive fantasmatique ou d'escapisme. À cela, nous répondons, d'une part, que la question de l'illusion doit être pensée en lien étroit avec l'enjeu pragmatique de l'*illusio* ou de la mise en jeu, et d'autre part, que la fuite dans l'imaginaire, loin d'être le prototype de l'attitude ou de la disposition ludique, doit être regardée comme un des deux pôles sur un conti-

¹⁷⁴ *Il ne faut jamais vouloir être plus grand que le jeu !* (Baudrillard). Ou encore : *c'est le jeu qui mène le jeu* (Gadamer), le bon joueur étant celui qui parvient à « sentir » le jeu de l'intérieur, à se mettre « en phase » avec lui... À noter que ces maximes suggèrent une autre manière d'appréhender la question de l'institution du rapport à la limite (le « *tu n'auras pas tout* » associé, d'un point de vue lacanien, à la « castration symbolique »...).

¹⁷⁵ Sur ce point, voir l'ouvrage important de J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999.

¹⁷⁶ À propos de l'idée selon laquelle la fonction symbolique consisterait à instaurer et à fabriquer un monde (symbolique) qui nous donnerait accès, de façon créative et médiatisée, « au monde », ou à la réalité « telle qu'elle est », on peut déjà trouver des indications précieuses chez M. Mauss (cf. B. Karsenti, C. Tarot...).

¹⁷⁷ Cette distanciation créative par rapport au donné positif pouvant être rapprochée de ce que les auteurs hégéliens appellent la *négativité*.

¹⁷⁸ À nouveau, il serait utile ici de faire le lien avec la problématique des *capabilities*.

¹⁷⁹ Sur ce point, voir aussi la question de l'objet transitionnel, à propos duquel Winnicott souligne qu'il comporte une dimension de matérialité, tout en se prêtant à un jeu d'illusion / *illusio*...

num qui va du retrait à l'investissement dans le monde ¹⁸⁰. À rebours des visions qui opposent le travail (ou les activités dites « sérieuses », socialement efficaces et productives...) et le jeu, et qui – dans la foulée – circonscrivent ce dernier dans des niches ou des cadres préservés des sanctions de la réalité, notre conception du jeu au sens fort nous conduit, on l'a dit, à envisager la possibilité d'émergences de créativité dans tous types d'actions et de situations ¹⁸¹. Autrement dit, nous nous démarquons de l'idée selon laquelle l'activité ludique et créative ne pourrait prendre place que dans des espaces-temps spécialement aménagés en vue de maintenir les joueurs à l'écart ou à l'abri du principe de réalité. Cette vision d'un phénomène ludique « insularisé », « sanctuarisé » confond – selon nous – la fonction du jeu dans les apprentissages de l'enfance et les divertissements de l'adulte, et d'autre part l'enjeu de la créativité (ou du jeu créatif) tel qu'il se pose tout au long de nos vies dans des configurations de natures très diverses... Il n'en demeure pas moins que les attitudes de fuite dans l'imaginaire sont évidemment des plus banales (il est facile de l'observer), et qu'il faut bien les prendre en compte et leur donner un statut dans le cadre des études sur le jeu.

Du point de vue de la SAJ, la fréquence des attitudes d'escapisme ne permet pas de conclure que le jeu serait une activité imaginaire, mais bien – ce qui est très différent – qu'il y a *plusieurs utilisations possibles de l'illusion*, certaines permettant de déployer le potentiel du jeu créatif, et d'autres moins, ou pas du tout... On peut ici se référer à quelques commentateurs avisés de Winnicott (cf. A. Green ou J.-B. Pontalis), qui ont suggéré que notre capacité à créer une aire intermédiaire, grâce à l'espace potentiel, voire une « réalité seconde » (à travers le rêve, l'imagination, la fiction, la culture, le virtuel...), pouvait aller *de la toute-puissance des pensées à l'accès souple à la réalité*. À un bout du spectre, la fuite dans l'imaginaire, quand elle n'est pas simplement cette attitude réparatrice, protectrice, exploratoire (ou déambulatoire) et délassante, à laquelle chacun s'adonne à ses heures, peut apparaître comme un mode de défense ou une conduite compensatoire (ou de substitution), que l'on peut associer (avec toute la prudence requise) à des formes de vie caractérisées par une faible créativité, en lien avec des jeux dégradés ou appauvris, par suite éventuellement de pathologies individuelles et/ou sociales (voir notamment certaines figures d'individus qui sont dans des formes de dépendance, qui ne peuvent se déprendre d'eux-mêmes ou d'un objet « toxique », voire qui sont « addicts » à des jeux stéréotypés et compulsifs, qui les enferment dans un univers qui se rétrécit de plus en plus...). Mais à l'autre bout du spectre, l'investissement créatif (*illusio*), qui suppose de pouvoir s'appuyer sur une bonne qualité d'illusionnement premier (illusions, confiance ontologique de base...), présente un tout autre visage, puisqu'il s'agit d'une attitude ou d'une disposition dont on attend qu'elle ouvre aux autres et qu'elle donne une prise sur le monde (ménageant en outre une certaine « liberté intérieure », comme le dit Winnicott, à rebours de l'omnipotence imaginaire qui va souvent de pair avec une attitude d'impotence pragmatique dans le rapport aux autres et aux choses). Bref, on pourrait dire que la fuite dans l'imaginaire, lorsqu'elle est purement compensatoire ou fantasmatique (voire hallucinatoire), a toutes les chances de correspondre à un espace potentiel contracté ou pauvre, tandis qu'un espace potentiel large, enrichi, va concourir à la possibilité que *notre désir se charge en réalité* (investissement créatif, ou intéressement, supposant un raccord entre l'individu et l'environnement). On signalera que Belin et Dewey apportent également des éléments à l'appui de cette façon de voir. Le premier, en étudiant le monde vécu et les « manifestations de la vie » à partir de l'expérience créative et des logiques dispositives ¹⁸². Et le second, en spéci-

¹⁸⁰ Et encore : on pourrait soutenir à la limite que le retrait hors du monde (imaginaire mais aussi mystique, par exemple) demeure une façon d'habiter notre monde et de se rapporter à la réalité, sur un mode certes « désintéressé » du point de vue de l'action efficace et manipulateur.

¹⁸¹ Un cas-limite comme la prison peut être mobilisé comme analyseur pertinent (voir les recherches sur le milieu carcéral réalisées par Gaëtan Cliquennois et Sophie Piot...). C'est l'occasion de préciser que, du point de vue de la SAJ, l'étude des dispositifs favorisant la créativité demande à être complétée par une approche des configurations et des logiques qui contrarient ou qui empêchent l'accès à la créativité.

¹⁸² « Chez Winnicott, la question du monde de la vie devient celle d'un lieu où la vie puisse prendre place. Ce lieu est ce qu'il appelle l'espace potentiel. Si cet espace potentiel est large, quelque chose pourra prendre. S'il est étroit, les manifestations de la vie seront sporadiques, elles ne pourront pas se stabiliser en quelque chose qui a une histoire, une continuité, et ce qui dominera sera l'idée que *la vie est ailleurs*. Le monde de la vie, c'est le monde des lieux où le désir peut prendre et se charger en réalité, c'est le monde des espaces ménagés à la vie créative. Il s'agit donc bien d'aménagement préalable, c'est-à-dire de la mise en place des conditions de la confiance indispensable à l'existence sociale, de l'aptitude à prendre le risque de croire en la possibilité de réaliser ses fantasmes, ou encore de dépasser l'antagonisme entre l'"idéisme" et le "réalisme", en acceptant d'oser désirer » (2002 : 89).

fiant quelques conditions qui permettent de « vivre une expérience », notamment au niveau de la balance entre « agir » et « percevoir »¹⁸³.

En conclusion, ce que nous appelons (à la suite de Winnicott et Belin) l'espace potentiel peut être regardé comme ce lieu où prennent forme nos possibilités de vie, et où elles se condensent, se chargent en réalité, ou se densifient, tandis que la dimension créative participe de la transformation des impulsions en intéressement, des contraintes en ressources, de l'adaptation en expérience, etc. (cf. Dewey). On est donc loin d'une fuite dans l'imaginaire (escapisme, subjectivisme, solipsisme...), mais on est tout aussi éloigné d'une soumission complaisante à la réalité définie de façon objectiviste ou positiviste. Comme le suggère Ph. Roth dans le quatrième extrait sélectionné ci-dessus, le métier de vivre (qui d'ailleurs s'apparente souvent à une comédie) nous incite régulièrement à « *tourner malicieusement ce-qui-était en ce-qui-n'était-pas ou ce-qui-pouvait-être en ce-qui-était* », et c'est pratiquement le seul moyen que nous ayons à notre disposition pour échapper à « *l'implacable et sévère réalité de ce qui est* ». Ou, pour reprendre la question que se posait Esther Kahn, l'héroïne du film d'Arnaud Desplechin : il n'est pas sûr que le monde existe. Cette interrogation spéculative et vertigineuse, « réservée d'ordinaire aux philosophes », Esther Kahn va la surmonter, et presque la dissoudre pragmatiquement, en se prenant au jeu de la vie – ce qui pour elle va passer par la découverte du théâtre et du jeu de l'acteur ou du comédien. La façon la plus fiable de s'assurer de son monde ne consiste pas à adopter la perspective de la connaissance, mais bien plutôt à se placer dans des dispositions propices à l'*illusio*. D'abord « lente » et « bornée », dépourvue d'avis et de sentiments personnels, percevant la vie comme si elle était derrière une vitre, ne faisant qu'imiter – dans le mauvais sens du terme¹⁸⁴ –, Esther Kahn en vient à se « réveiller », à s'« animer », à se prendre au jeu, ou à imiter dans le bon sens du terme (la *mimesis* comme mise en scène, performance, implication...). Dès lors qu'elle trouve un *intérêt* à la vie, la jeune fille sort du doute hyperbolique et de l'escapisme (*la vie est ailleurs...*), sa réalité s'établit, s'enrichit et devient supportable ; elle peut désormais compter sur des véhicules de transitionnalité, et son rapport aux autres et à elle-même s'épaissit, prend des couleurs, devient intéressant. L'enjeu qui est au cœur de ces illustrations est donc bien l'instauration et l'entretien d'un rapport à la réalité¹⁸⁵, et non la fuite dans l'imaginaire. Même quand Ph. Roth parle d'échapper à l'implacable réalité de « ce qui est » (ou à l'ordre naturel, dans l'extrait de J.-J. Schuhl), c'est pour nous permettre de nous relationner plus avantageusement – d'une manière plus créative, plus intéressante – à notre monde. Si on lit bien ces auteurs, on comprend que la grande affaire ne consiste pas seulement à enrober les choses d'une couche d'illusion, ou à transfigurer la morne et plate réalité d'un point de vue imaginaire. Bien que ces opérations aient leur importance, notamment pour amortir les chocs avec le réel, elles ne sont toutefois que des conditions protectrices, préparatoires, voire propitiatoires. Car ce qui est attendu, encore une fois, c'est l'*illusio*, la mise en jeu, l'expérience créative, l'investissement... *Pour se sentir vivre, il faut jouer sa vie* (cf. A. Desplechin), ou : ce que nous sommes, nous devons encore le jouer, le mettre en jeu, pour que cela advienne et devienne intéressant (Ph. Roth : « *Pourquoi est-ce si excitant quand tout ce que nous feignons d'être est précisément ce que nous sommes ?* »¹⁸⁶).

¹⁸³ Nous ne pouvons pas développer ici ce point. Dewey suggère qu'une expérience peut être « gênée par une hypertrophie de l'agir ou par une hypertrophie de la réceptivité » (2005 : 69). Les deux figures correspondant à ce « déséquilibre » dans l'expérience sont, d'une part, celle de l'individu qui est trop dans l'action (hyperactif, comme on dirait aujourd'hui), et d'autre part, celle de l'individu « sentimental et rêveur » (on pense à des humeurs romantiques ou spleeniques), qui est paralysé ou affligé par un « excès de réceptivité » à l'égard de l'environnement (cf. Dewey, 2005 : 69-70).

¹⁸⁴ Toutes ces caractéristiques évoquent une existence sur le monde de l'« inauthenticité » (absence de souci et d'intérêt...).

¹⁸⁵ Ainsi que de la *modulation* de nos rapports pratiques à la réalité (ce point ne pouvant être développé ici). Souvent, on associe la créativité avec la notion d'une intensification du vécu, alors que les opérations d'atténuation ou d'adoucissement sont tout aussi importantes dans la conduite de nos flux expérientiels. La question de l'aménagement des ambiances musicales – chez soi ou dans des lieux de sortie – est une bonne illustration de cela : il y a les musiques que l'on écoute pour se stimuler ou se donner du tonus, et il y a celle que l'on écoute pour se (re)poser, pour se détendre ou se relaxer, ou pour « planer »... (voir p. ex. la distinction *dancefloor / chill-out...*).

¹⁸⁶ Sur le rôle de la « feintise ludique », voir J.-M. Schaeffer (1999).

À plusieurs reprises, dans les pages qui précèdent, nous avons été amené à comparer les approches de Winnicott et de Dewey (cf. encadré ci-dessous). Ainsi que nous l'avons annoncé dès l'entame de ce document, nous sommes actuellement, en ce qui concerne l'élaboration de notre cadre d'analyse, dans une phase de transition. Sans remettre en cause les emprunts que nous avons faits à l'auteur de *Jeu et réalité*, nous sommes en effet porté à considérer avec un intérêt croissant certains apports du pragmatisme (depuis des auteurs tels que J. Dewey ou G. H. Mead, jusqu'à la sociologie pragmatique contemporaine)¹⁸⁷. L'objectif de ce déplacement est double : d'une part, enrichir et mettre à l'épreuve notre modèle d'analyse, et d'autre part, reformuler quelques-unes de nos hypothèses de travail, jusque-là exprimées dans un langage post-winnicottien, dans un lexique sans doute plus facilement assimilable du point de vue des sciences sociales. Par rapport au premier but, il n'est pas douteux que l'ouverture au pragmatisme permettra d'engranger des résultats féconds. Par contre, nous ne pouvons pas être sûr, à l'heure actuelle, que le deuxième but sera atteint. Non seulement parce que le succès de notre effort de clarification restera tributaire de contingences au niveau de la réception, mais aussi parce que la tâche qui s'annonce n'est pas mince, et cela d'autant plus que le travail sur la tradition de pensée pragmatique n'est qu'un des fers que nous avons au feu. Dans un avenir proche, nous souhaitons en effet ouvrir un autre chantier, en direction de la phénoménologie et de l'anthropologie existentielle. Précisons bien que le but n'est pas de produire une improbable « synthèse » entre ces différents courants de pensée, ni de verser les différents ingrédients dans un introuvable chaudron interdisciplinaire. Nous visons plutôt à tirer parti des rapprochements possibles, d'une part entre ces grands cadres théoriques (particulièrement entre le pragmatisme et les philosophies de la vie)¹⁸⁸, et d'autre part entre ces courants de pensée et notre propre modèle d'analyse – cela de manière à progresser, sur des points précis et en ayant le souci de la rigueur méthodologique, dans l'élaboration conceptuelle des outils de la SAJ. Cette incursion dans le champ de la phénoménologie (cf. Husserl, Merleau-Ponty, A. Schütz...) et de l'anthropologie existentielle (cf. Heidegger, Binswanger, E. Straus, H. Maldiney...) nous paraît opportune et prometteuse, notamment du point de vue de la clarification du concept d'espace potentiel. En guise d'envoi ou de mise en bouche, nous terminerons cette introduction en suggérant quelques pistes de développement, sous l'angle d'une problématisation de la question de l'espace, nourrie de quelques apports empruntés notamment à la phénoménologie sociale et existentielle.

Dewey et D.W.W. sont sur un bateau...

De façon plaisante et stimulante, il nous est apparu au cours de ces derniers mois que Winnicott et Dewey (deux auteurs pourtant issus de rivages théoriques assez éloignés), partageaient sur plus d'un point des idées ou des orientations de pensée qu'il était possible de rapprocher sous l'angle de la SAJ. Dans quelle mesure peut-on dire – si l'on nous permet de filer cette métaphore – que Dewey et D. W. Winnicott ont embarqué sur un même bateau ? Ajoutons, pour poursuivre dans cette veine métaphorique, que l'un n'est pas voué à tomber à l'eau pour laisser la place à l'autre, même s'il est vrai que nous avons plutôt tendance en ce moment à investiguer du côté de la pensée pragmatique et à reformuler certaines de nos hypothèses à partir de là, ce qui laisse peut-être augurer un certain passage de témoin entre ces deux auteurs... De façon moins espiègle, on peut tenter d'indiquer (de façon exploratoire, non exhaustive) quelques points sur lesquels il nous semble que Winnicott et Dewey peuvent être rapprochés et comparés :

- Le sujet n'est pas une donnée initiale, l'individu ne préexiste pas à sa mise en relation avec autrui et avec l'environnement (humain et non humain).
- Un certain anticartésianisme (déclaré, dans le cas de Dewey), qui se marque par la volonté de dépasser la dichotomie sujet / objet (rejets symétriques du « mythe de l'intériorité » et du « mythe du donné »).

¹⁸⁷ Voir la présentation du séminaire « Pragmatisme et SAJ ».

¹⁸⁸ Des commentateurs avertis – parmi lesquels H. Joas – ont attiré l'attention sur quelques affinités entre l'approche pragmatique et l'approche des philosophies de la vie (phénoménologie, anthropologie existentielle, bergsonisme...), du point de vue de l'analyse de la créativité.

- Le primat de l'« entre-deux » (Winnicott) ou de l'« interaction entre l'organisme et l'environnement » (Dewey).
- La prise en compte de la question de la liaison psyché - soma.
- Une théorie de l'expérience comme ajustement (non adaptatif) et intéressement (créativité...).
- Importance de la question de la créativité ordinaire ; problématisation de l'expérience, de l'engagement dans le monde, de l'investissement de formes de vie...
- Les phénomènes transitionnels (Winnicott), les véhicules de l'action (Dewey).
- L'intensification et l'épaississement du vécu (intéressement, présentification...) à partir des potentialités propres à l'expérience quotidienne.
- Le rapport entre continuité d'existence (cf. le vague, le flux, le *flow*...) et émergence de discontinuités (sur un mode positif ou négatif...).
- Une approche de l'espace non euclidienne ou non géométrique (espace vécu, qualitatif, non constant, fluctuant, « thymique », « rythmique », pouvant se dilater ou se contracter...).

Vers une conception élargie de l'espace

Un des défis qu'entend relever la SAJ est d'implanter le concept d'espace potentiel, emprunté à la psychanalyse winnicottienne, dans le champ des sciences sociales. Le problème est double : il s'agit, d'une part, d'« acclimater » ce concept à l'atmosphère, aux us et coutumes du domaine concerné (sociologie et anthropologie), ou de faire en sorte que « la greffe prenne » (ce qui suppose que l'opération de transplantation soit méthodologiquement contrôlée, et que le concept inséré soit rendu compatible avec les présupposés de la discipline « receveuse »), et d'autre part, il faut aussi que les chercheurs en sciences sociales (ou du moins un certain nombre d'entre eux) acceptent ce greffage, qu'ils y trouvent un intérêt du point de vue de leurs travaux, ou au minimum qu'il n'y ait pas un « rejet » de la part de la discipline tout entière... La familiarisation ne peut se faire qu'en passant par un travail de clarification du concept d'espace potentiel (ce qui suppose un effort rigoureux de définition et de problématisation, de construction théorique et de mise à l'épreuve empirique, etc.). Mais il est tout aussi indispensable d'admettre que l'opération de transposition dans le champ des sciences sociales ne peut être menée à bien sans engager certains choix¹⁸⁹. Ceux-ci paraîtront peut-être discutables et réducteurs aux yeux de certains représentants d'autres disciplines (on pense en particulier à la psychanalyse, qui a vu naître le concept d'espace potentiel à partir d'une perspective clinique et métapsychologique). Il n'en reste pas moins que c'est – pour des raisons qui n'ont rien de contingent – la seule manière de rendre viable et acceptable l'utilisation de ce concept dans le domaine de la sociologie et de l'anthropologie. En d'autres termes, nous revendiquons le droit de pouvoir non seulement transplanter le concept d'espace potentiel (ou aire intermédiaire d'expérience et de jeu) dans notre domaine de recherche, mais aussi de pouvoir le manier d'une façon qui convienne aux sciences sociales, fût-ce en le simplifiant et en l'infléchissant sur certains points, sachant (dans une optique pragmatique) que la pertinence et la validité de ce genre d'opération n'ont pas à être évaluées *ex ante* ou *a priori*, d'un point de vue philosophique ou épistémologique « transcendantal », et qu'elles ont plutôt à être appréciées *ex post* ou *a posteriori*, en fonction de l'intérêt des résultats produits.

Cela dit, nous ne développons aucun fétichisme par rapport au terme lui-même d'espace potentiel. Certes, de notre point de vue, il est parlant, précis et stimulant. Mais s'il devait s'avérer que les inconvénients liés à l'utilisation de ce concept (notamment en ce qu'il peut induire des incompréhensions ou des malentendus) continueraient à l'emporter sur les avantages, alors il faudrait envisager de le changer ou de le remplacer, de manière à ne pas lâcher la proie pour l'ombre. Car ce qui nous importe, par-delà le vocable, c'est bien entendu de privilégier une approche qui prenne en compte les enjeux qu'une entrée par le jeu au sens fort permet de dégager et de problématiser (cf. *supra*). Le concept d'espace potentiel n'est d'ailleurs qu'une ressource parmi d'autres, les catégories qui concourent à cerner et à thématiser un faisceau d'interrogations qui recoupent les nôtres, étant bien plus nombreuses qu'il n'y paraît de prime abord. D'ailleurs, un premier exercice visant à clarifier et à faire adopter le concept d'espace potentiel dans le domaine de la sociologie et de l'anthropologie, pourrait consister à le rapprocher de toute une série d'autres notions avec lesquelles il partage un

¹⁸⁹ Tant sur le plan conceptuel qu'au niveau de la méthode.

« air de famille » (au sens de Wittgenstein), notions qui ont cours dans les sciences humaines et sociales, et qui pourraient faire l'objet d'une étude dans une perspective comparative, tant sur le plan conceptuel (voire lexicographique) que par rapport à nos intérêts de recherche. Que l'on songe par exemple (de façon non exhaustive) aux catégories suivantes : le « monde vécu » ou « monde de la vie » (*Lebenswelt*) selon la phénoménologie et la philosophie existentielle (cf. Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty...), l'« espace vécu » selon la *Dasein*-analyse et la psychiatrie d'inspiration phénoménologique et existentielle (cf. Binswanger, Minkowski, Maldiney...), l'étude du mouvement (« se-mouvoir » / « s'émouvoir ») en lien avec les « dimensions ou directions existentielles »¹⁹⁰ (à nouveau l'anthropologie existentielle et phénoménologique, E. Straus, etc.), l'« espace expérientiel » selon les auteurs pragmatistes (cf. W. James, J. Dewey...), les approches des « formes spatiales » (depuis la *Gestalt*-psychologie jusqu'à la sociologie des formes de Simmel), l'« espace imaginaire » des philosophes et des sociologues (cf. Bachelard, P. Kaufmann, P. Sansot...), la notion de « milieu »¹⁹¹, depuis les sciences de la vie jusqu'à la sociologie (cf. Canguilhem, Halbwachs...), la notion de « milieu existentiel », d'« espace habité », ou encore d'« écoumène » au sens d'Augustin Berque (ce concept ayant inspiré des travaux en géographie humaine, en anthropologie et en sociologie de l'espace, etc.), les anciennes notions de « chôra » (ou *khora*) et de « topos » (cf. Platon et Aristote), qui font l'objet de réflexions renouvelées (cf. Derrida, P. Fédida, F. Laplantine, sans oublier Boltanski¹⁹²), la notion de « niche » ou de « sphère » selon P. Sloterdijk, les approches de « l'aire de l'informe ou du vague », en lien notamment avec les pratiques de l'art contemporain (cf. A. Cauquelin ou G. Didi-Huberman...), les notions d'« espacement » et d'« étendue » (cf. Derrida, J.-L. Nancy...), la notion d'« hétérotopie » selon Foucault, les « lieux » et « non lieux » selon M. Augé, l'étude de la « fiction » (comme *poësis*...) et des « manières de faire des monde » (cf. J.-M. Schaeffer, N. Heinich, N. Goodman, T. Pavel, M. Picard...), les travaux anthropologiques et esthétiques consacrés à la « mimesis » (cf. G. Gebauer et C. Wulf...), les recherches sur les régimes de la « croyance » (J. Favret-Saada, M. Detienne, D. Sperber, P. Veyne...) et sur les « technologies de l'enchantement » (cf. E. Belin, Y. Winkin...), les travaux anthropologiques ou ethnologiques portant sur des notions telles que le « monde invisible », l'« étendue fictive » ou la « noosphère », en lien notamment avec les rites de possession et la circulation des « esprits » ou des « divinités » (cf. R. Bastide, P. Boyer, J. Duvignaud, R. Hamayon, B. Latour, M. Leiris, A. Métraux, V. Turner...), ou encore les notions et présupposés engagés par les auteurs de la sociologie classique (allemande principalement) étudiant le « monde de l'esprit » ou le « monde de la culture », et qui trouvent une répercussion à l'époque contemporaine à travers certains débats relatifs à la localisation de l'« esprit » (approches internalistes vs. externalistes), au statut des institutions (cf. M. Douglas, V. Descombes, B. Karsenti...), à la nature de nos actions et émotions (cf. H. Joas, P. Dumouchel...), etc.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les pistes ne manquent pas. À partir de là, une double tâche qui se recommande à nous est, d'une part, de montrer en quoi le concept d'espace potentiel entre en résonance avec les travaux de sociologues, d'anthropologues ou d'autres auteurs qui désignent le même genre de réalité à l'aide de catégories présentant une ressemblance de famille (sphère ontologique intermédiaire, aire d'expérience et de jeu, investissement dans des formes de vie, monde vécu et milieu, champ de forces symboliques...), et d'autre part, d'étudier plus rigoureusement les liens (de convergence et de divergence) que l'on peut déceler entre ces différentes approches de l'espace. Cette double tâche devrait contribuer à augmenter la plausibilité théorique et le pouvoir heuristique du concept d'espace potentiel dans le champ des sciences sociales. Mais pour que le travail de familiarisation porte ses fruits, il faut aussi que cette clarification s'accompagne d'une transformation dans nos manières d'aborder la question de l'espace en sociologie et en anthropologie. Même si des chercheurs de diverses orientations théoriques se sont déjà engagés dans cette voie, il faut reconnaître que nous avons le plus souvent tendance à recourir à la catégo-

¹⁹⁰ Autour notamment des polarités suivantes : haut / bas, devant / derrière, proximité / distance, amplification / contraction, élévation / enlèvement, élargissement / rétrécissement, léger / grave, clair / sombre, etc.

¹⁹¹ Voir aussi nos remarques en supra au sujet de la notion d'*Umwelt*.

¹⁹² Le sociologue se réapproprie la *chôra* platonicienne dans *La condition fœtale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Gallimard, 2004, en part. pp. 270-272. Voir aussi : M. Fœssel, « La chair et le social. À propos de *La condition fœtale* de Luc Boltanski », *Esprit*, janvier 2005, pp. 76-85.

rie de l'espace en nous glissant, sans trop nous poser de questions, dans la vision qui s'impose ordinairement, et qui emprunte ses présupposés à une conception que l'on peut qualifier d'euclidienne et de géométrique (ou encore : cartésienne, newtonienne, kantienne, physicaliste...). Sans pouvoir entrer ici dans les détails, on peut retenir que cette vision nous amène à nous représenter l'espace comme quelque chose de constant, d'extérieur à nous, d'homogène et de calculable, un cadre ou un englobant qui nous « contient », ou « dans » lequel nous pouvons trouver place, nous déplacer, instaurer des délimitations ou des frontières, introduire des mesures ou des métriques, etc. Or, malgré ce que cette façon de voir peut avoir d'évident et d'intéressant – notamment en ce qu'elle permet de cartographier l'espace « objectif », de le disposer, de l'organiser ou de l'aménager, en tenant compte éventuellement de nos perceptions et besoins « subjectifs », etc. –, on doit pouvoir admettre qu'elle n'est pas la seule concevable et disponible ¹⁹³, et que, en regard notamment des préoccupations de la SAJ, elle a – il faut bien le dire – pour effet de restreindre ou d'entraver, voire de forclure et de frapper d'illégitimité l'appréhension de certains enjeux (existentiels et, partant, socio-anthropologiques) liés à la question de l'espace.

En conséquence, on peut préconiser un deuxième type d'exercice (après celui consistant à rapprocher le concept d'espace potentiel d'autres concepts présentant un air de famille), dans le but de nous mettre dans des dispositions plus favorables à une conception élargie de l'espace. Les questions et les concepts mis en avant par la SAJ paraîtraient sans doute moins étranges ou déconcertants si nous parvenions à nous déprendre de l'emprise de la conception euclidienne ou géométrique de l'espace (représentable par des lignes et des points, mesurable et calculable...), ou encore si nous mettions « entre parenthèses » (ou si nous suspendions) le face-à-face d'un individu « subjectif » (insulaire, détaché, isolé ou replié...) et d'un espace « objectif » (réalité donnée et constante, existant indépendamment de l'individu...). À cet égard, un double déplacement peut être suggéré. D'une part, il convient de questionner le « primat de la vision », à partir duquel nous nous représentons habituellement l'espace. On sait à quel point cette prééminence du *voir* a pesé lourd dans l'histoire philosophique occidentale, jusqu'à engendrer les sciences et les techniques modernes ¹⁹⁴ (cf. la vérité comme « dévoilement » chez les Grecs, la *theoria* et le point de vue de la contemplation, la distinction cartésienne entre le sujet pensant et l'étendue matérielle, l'homme de science comme connaisseur et manipulateur d'une nature « objectivée » et posée hors de lui, la conception galiléenne et newtonienne d'un espace physique abstrait, détaché des coordonnées de l'expérience vécue, située dans un monde symbolique...). Sans entrer ici dans des débats philosophiques, on se bornera à signaler que l'espace conçu comme un phénomène optique n'est qu'une façon parmi d'autres d'appréhender la question spatiale (cf. A. Berque, Husserl, Merleau-Ponty, J.-L. Nancy, E. Straus...). Or, c'est en s'appuyant sur le primat de la vision que notre tradition en est venue à percevoir l'espace comme quelque chose d'objectivable, de substantiel et d'extérieur à nous (cf. les dimensions géométriques, les paramètres et coordonnées d'un point ou d'une trajectoire, la distance comme séparation...). D'autre part, il nous faut prendre au sérieux certaines métaphores, qui indiquent des conceptions alternatives de l'espace (que l'on songe par exemple à l'espace du sens et des sens, à l'espace d'un texte ou d'un récit, à l'espace de la rencontre – avec les autres et avec le monde –, à l'espace sonore ou musical, à l'espace du toucher, à l'espace expérientiel, etc.). Ces métaphores, qui traduisent à n'en pas douter des choses importantes au sujet de la façon dont la vie humaine est tramée, attirent notre attention sur le fait que l'espace n'est pas seulement un cadre ou un substrat isolable, mesurable et délimitable, mais aussi une manière de se tenir, de se situer et de se rapporter au monde, de le déployer et de l'habiter, etc. (cf. encadré ci-dessous, à partir du mot « habit »).

Plus particulièrement, l'espace potentiel (au sens où Winnicott l'entend, et tel que nous le reprenons via Belin), ne doit pas être compris comme un espace géométrique et substantiel, il doit être conçu avant tout comme une *manière d'être* ou un *lieu de présence*, et sur ce plan, il est tentant de rapprocher la notion winnicottienne de « lieu où nous vivons » (*i.e.* le lieu où « les choses de la vie » peuvent advenir), de certains développements apportés par des phénoménologues et des philosophes existentiels, à partir du concept de « monde de la vie » ou de « monde vécu ». À ce niveau, et en référence à ces catégories, l'espace demande à être thématiqué comme une chose qualitative, non

¹⁹³ Voir p. ex. les travaux d'A. Berque portant sur la conception de l'espace au Japon.

¹⁹⁴ Ou du moins en rendant possibles leur émergence et leur importance croissante.

constante, orientée (cf. les « directions existentielles »), non fondationnelle (ou en suspension), « rythmique » et « thymique », existant « en puissance » (notion de potentialisation) et offrant une prise à l'agir et à au « sentir », etc. Dès que l'on s'ouvre à cette autre perspective, de nombreuses questions se font jour, ainsi par exemple : comment l'espace nous enveloppe-t-il, et comment un être vivant peut-il pour partie engendrer son environnement ? comment sommes-nous « affectés » ou « touchés » par certaines choses ¹⁹⁵, et comment pouvons-nous les atteindre ? comment la distance, au lieu d'être comprise comme une séparation abstraite, se prête-t-elle à un jeu sur l'approchement et l'éloignement ? comment nous y prenons-nous pour déployer les espaces, les rendre habitables, les aménager, les parcourir, les animer, etc. ? comment la dialectique de la « profondeur » et de l'« épaisseur » (quand et où « ça marche » ou « ça roule », « ça coince » ou « ça résiste », « ça se disloque » ou « ça prend » ? etc.) s'articule-t-elle avec la question de la *Stimmung*, i.e. de la tonalité affective ou de la coloration de notre existence (voir les deux exemples ci-dessous à partir de G. Perec et J.-L. Chrétien) ? en quoi notre implication (*illusio*, « en jeu »...) suppose-t-elle une préparation (apprêter, disposer...), ou comment notre « mise » peut-elle être comprise conjointement comme une « tenue » (habit, habitation, habitude, habitus...) et une « mise en jeu » (ce que l'on met en jeu de soi-même, en tenant compte éventuellement de codes et de rôles sociaux ¹⁹⁶ ou de scénarios culturels ou rituels...) ? etc.

Le mot *Habit* :

« Ce mot est emprunté au latin *habitus* "manière d'être", "maintien, attitude", "aspect extérieur ; complexion" et "mise, tenue, vêtement" (cf. it. *abito*, cat. *habit*), de *habere* (→ 1. avoir), dont le sens de "tenir" se retrouve dans le fréquentatif *habitare* et celui de "se tenir" dans *habitus*. Les représentants français de cette famille constituent les sens du latin : "manière d'être" se retrouve dans le latinisme *habitus* et dans *habitude* (et *habitué*, *habituier*, *habitation*, *habituel*, *inhabituel*, *réhabituier*, *déshabituier*) et "tenue, vêtement" dans *habit*, seul de sa famille (*habiller* ne fait pas partie de cette famille étymologique → habiller [s'*abille* "[il] se prépare, s'apprête") ; du sens de "tenir (qqch.), posséder" d'où "se tenir (quelque part)" nous avons *habiter*, *habitation*, *habitable*, *habitat*, *habitable*, *inhabité*, *cohabiter* et *cohabitation*. Le français a fourni *habit* "habitude" (XIII^e s.), *habitable* et *habitation* (XIV^e s.) à l'anglais, *habijt* "habit" au néerlandais et *habitué* à l'italien au XIX^e s. » (*Petit Robert*, 2006, p. 1236).

• Georges Perec, *Espèces d'espaces* :

« L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se coince quelque part, ou que ça éclate, ou que ça se cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace. Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le ré-inventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie » (Paris, Galilée, 2000 [1974]), extrait du « Prière d'insérer »).

• Jean-Louis Chrétien, la joie et l'élargissement de l'espace :

« Dès que la joie se lève, tout s'élargit. Notre respiration se fait plus ample, notre corps, l'instant d'avant replié sur lui-même, n'occupant que sa place ou son coin, tout à coup se redresse et vibre de mobilité, nous voudrions sauter, bondir, courir, danser, car nous sommes plus vifs dans un plus vaste espace, et le défilé resserré de notre gorge devient le gué du cri, du chant ou du rire déployé. [...]

« La joie ne forme pas un état, mais un acte et un mouvement, une inchoaction vive. Cet acte est l'acte

¹⁹⁵ Du point de vue des divers sens (registres de la perception...) et de l'affectivité (capacité à être remué par autrui, en tenant compte de la vulnérabilité essentielle du sujet, pour faire ici allusion à Levinas).

¹⁹⁶ Cf. R. Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979 (traduit de l'américain ; éd. orig. : 1974).

commun de l'homme et du monde, il ne peut être rabattu et mis en boîte dans la psychologie ni dans une pensée du "sujet". La joie en effet donne de l'espace, du champ et du jeu, être joyeux, c'est être au large dans le grand large du monde soudain révélé comme tel, et l'épreuve de la joie est toujours une épreuve de l'espace en crue. Espace du soi, espace du monde ? Espace intérieur, espace extérieur ? Le propre de la joie est de rendre cette distinction caduque, et d'être indivisément une épreuve de soi et une épreuve du monde. [...] » (*La joie spacieuse. Essai sur la dilatation*, Paris, Minuit, 2007, pp. 7-8).

Non sans lien avec les questions que nous venons de signaler, nous terminerons en évoquant brièvement deux remarques prospectives, librement inspirées de la phénoménologie, et qui sont susceptibles de donner lieu à des développements intéressants du point de vue de la SAJ. Tout d'abord, en prenant appui sur les considérations que nous avons introduites précédemment au sujet de la relation entre l'individu et l'environnement, on rappellera qu'il est sans doute assez chimérique de vouloir poser un sujet qui serait cause de soi (autofondation) et qui subsisterait de façon indépendante ou détachée : la seule manière d'appréhender l'individu est de le prendre « par le milieu », au niveau de ses rapports pratiques « avec » le monde. Une manière assez commode de rencontrer cet objectif est de poser la question du *cadre* (comment est-il constitué ou défini ? à partir de quels objets ? quelles sont ses limites ? quels types d'interactions y prennent place ? etc.). On sait que cette question a joué un rôle crucial, aussi bien en psychanalyse (voir les réflexions sur le cadre analytique, la clinique, la cure...) qu'en sociologie (voir les approches interactionniste, systémique, organisationnelle, conventionnaliste...). Qui plus est, des auteurs ayant travaillé sur le phénomène ludique ont souligné l'importance de cette notion, proposant par exemple de définir le jeu comme « un mouvement dans un cadre »¹⁹⁷. L'intérêt de cette définition est d'articuler une composante statique (le cadre) et une composante dynamique (le mouvement, ou la passe, le passage, l'ouverture, la transitionnalité, ou encore « ce qui se passe »...). Sans diminuer l'importance de la question du cadre, on peut toutefois la prolonger et la compléter par un autre questionnement, essentiel en phénoménologie, qui est celui de la *présence*, ou de la *présentification*. C'est l'objet de notre première remarque. En soulevant cette interrogation supplémentaire, nous voulons attirer l'attention sur le fait qu'il ne suffit pas d'instaurer un cadre pour que « des choses se passent ». À la limite, dans certaines conditions, l'établissement d'un cadre peut s'avérer contre-productif, et verser du côté des facteurs qui « empêchent » l'émergence de la créativité. Ainsi, comme le soulignait d'ailleurs Belin (2002 : 78), un cadre qui s'impose n'est plus un cadre, au sens winnicottien du terme¹⁹⁸. Pour que le jeu prenne, le cadre doit se faire oublier comme cadre, ou plus exactement, il faut que le « joueur » parvienne à s'immerger (*illusio*) dans une forme d'illusion, ce qui ne peut se comprendre qu'à travers la notion de paradoxe vécu (on se prend au jeu, tout en sachant, d'un savoir tacite ou implicite, que c'est un jeu¹⁹⁹...). Sous cet angle, faire en sorte que « quelque chose se passe » ne dépend pas uniquement de nous, et pourtant, nous ne sommes pas non plus complètement démunis par rapport à cet enjeu. Nous passons en effet une partie non négligeable de nos vies à mettre en place et à entretenir ce que Belin appelle des logiques dispositives, c'est-à-dire des aménagements et des préparations qui augmentent la vraisemblance que survienne une situation où nous pouvons nous laisser aller, nous laisser porter (transitionnalité...), à la suite de quoi il nous arrive de trouver, en un sens, ce que nous cherchions de façon processuelle et non finaliste (cf. supra). À côté des dispositifs et des logiques dispositives, d'autres moyens peuvent être utilisés en vue de favoriser des émergences de créativité. Ainsi, nous nous vouons régulièrement à la tâche qui consiste – pourrait-on dire – à *rechercher des partenaires* (humains et non humains, pourvu qu'ils soient « animés » : per-

¹⁹⁷ Cf. M. van de Kerchove et F. Ost, *Le droit ou les paradoxes du jeu*, Paris, PUF, 1992. Voir aussi p. ex. : D. Sibony, *Le jeu et la passe. Identité et théâtre*, Paris, Seuil, 1997.

¹⁹⁸ Sur ce point, les débats font rage en psychanalyse, entre les partisans d'un cadre fort (ou strict), structurant, et les tenants d'une conception plus souple et plus ouverte aux aménagements et à la créativité (naturellement, ces débats peuvent avoir des répercussions au niveau des prises de position de certains psychanalystes par rapport à des problèmes de société ; nous y avons fait allusion dans notre section consacrée aux enjeux du symbolique).

¹⁹⁹ Voir aussi les réflexions au sujet de la *mimesis*, tant sur le versant de la mise en scène, que sur celui de la réception (le spectateur qui assiste – par exemple – à une scène de crime sur l'écran de cinéma ou au théâtre, peut être « pris » par l'intrigue, tout en « sachant », sur le mode du paradoxe accepté, que c'est un semblant ou une fiction). Voir aussi le « *je sais bien, mais quand même* » de O. Mannoni.

sonnes et objets, amis et associés, doubles et compagnons imaginaires²⁰⁰, animaux domestiques, « esprits » ou « divinités »...), ce qui nous permet d'instaurer un régime de proximité ou de co-présence²⁰¹ (compter sur la présence des autres ou des choses ; voir aussi l'enjeu des *supportabilités*). Ou encore, comme le décrit Latour, nous attribuons à des objets ou à des entités – par un jeu d'échanges, de transactions ou de « passe-passe » – des qualités ou des forces que nous ne possédons pas au départ, et qui nous reviennent pour partie au moins, à condition que nous acceptions d'être « légèrement dépassés par nos actions » (c'est ce que Latour, s'inspirant de T. Nathan, appelle la sagesse de la passe²⁰² ; voir aussi la notion de *décalage*...), etc.

Logiques dispositives, recherche de partenaires (humains et non humains), sagesse de la passe... Ce sont là quelques exemples (parmi d'autres) de techniques ordinaires, mêlant des composantes cognitives et des éléments objectaux, qui tendent à produire (le plus souvent indirectement, en usant de détours et de ruses) des épisodes de créativité : le *play* émerge du *game* (Winnicott et le jeu créatif), la continuité d'expérience donne lieu à un résultat saillant (Dewey et les auteurs pragmatistes), quelque chose advient ou survient dans – ou au milieu de – ce qui arrive ou se déroule²⁰³ (Deleuze et la logique de l'événement), etc. Ces « résultats » ou ces « réalisations » ne peuvent se comprendre en prenant en compte uniquement le cadre. Une ouverture s'impose ici en direction de la problématique de l'intérêt, ou de l'intéressement, et en même temps cet enjeu peut être mis en relation avec la question phénoménologique de la présentification. On peut traduire cela assez librement en indiquant qu'il ne suffit pas que nous soyons *là*, pour que nous accédions au sentiment d'habiter vraiment le présent. Si nous ne voulons pas que ce dernier se réduise à une mince bande passante, grisâtre, dépourvue d'intérêt (fugace et futile, insignifiante, terne et étriquée...), nous devons agir au niveau de la créativité, de manière à ce que « quelque chose se passe », « advienne » ou « survienne ». On peut aussi parler de technologies de *l'illusio*, dont la fonction est de faire en sorte que des choses circulent dans l'entre-deux (*inter-esse*, intérêt, entre-êtres, entre nous, intervalle, intermédiaire, milieu, médiance...). Sous cet angle, l'espace potentiel, ou aire intermédiaire d'expérience et de jeu, peut aussi être regardé comme un espace présentiel, ou un « lieu d'être ».

Mais comment nous y prendre pour élargir le présent, ou le rendre habitable (ou appropriable), effectif et intéressant ? Une sagesse venue du fond des âges nous apprend que le présent est chose insaisissable, et qu'à vouloir le cerner ou le posséder, il nous échappe encore davantage... Face à cet enjeu existentiel, la tradition de pensée phénoménologique (Husserl notamment) montre que nous pouvons intervenir au niveau de quelques paramètres ou dispositions en lien avec le temps vécu, ou la durée²⁰⁴. Mentionnons à ce propos les notions fameuses de *rétenion* et de *pro-tention*, qui désignent une capacité à retenir le temps (d'un point de vue perceptif et mémoriel) et à le prolonger (intention, désir, projet...). À l'aide de ces catégories, Husserl suggère que le présent n'est pas une « lame de couteau » qui séparerait le passé et le futur (voir aussi la métaphore du fil du rasoir). Grâce à ces opérations cognitives et perceptives, nous pouvons agir sur notre perception du temps, et parvenir, dans une certaine mesure, à épaissir ou à densifier notre expérience du présent ou du « maintenant ». Toutefois, bien qu'intéressantes, les notions de *rétenion* et de *pro-tention* ont été l'objet de critiques, notamment en ce qu'elles s'appuient sur les présupposés d'une philosophie de la conscience²⁰⁵, engageant une conception d'un temps subjectif, voire impression-

²⁰⁰ Cf. P. Boyer, *Et l'homme créa les dieux*, Paris, Gallimard, coll. Folio-essais, 2003, pp. 212-214. Voir aussi ce passage étonnant de P. Sloterdijk, « De la différence entre un idiot et un ange », in *Bulles. Sphères I*, Paris, J.-J. Pauvert, 2002 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1998), pp. 515-522.

²⁰¹ Laquelle peut être analysée en tant qu'elle articule, si l'on en croit Sloterdijk (sous l'influence de Luhmann ?), une tendance à la fermeture (« co-isolation ») et une tendance à l'ouverture (« co-insistance »).

²⁰² B. Latour, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, Synthélabo, coll. Les empêcheurs de penser en rond, 1996.

²⁰³ Cf. Ph. Jaspers, « Être dans la danse » (communication présentée dans le cadre du séminaire Jeu & symbolique, 13 décembre 2007). Voir *Filmer la danse. La Rumba brava*, prod. Grimoire - EPHE/CNRS, Paris, 2002.

²⁰⁴ Sur cette question voir aussi bien entendu Bergson.

²⁰⁵ Voir p. ex. la critique habermassienne de la phénoménologie husserlienne.

niste. Sans pouvoir entrer ici dans ces débats, on soulignera – c'est la deuxième remarque annoncée, et nous terminerons avec elle – qu'il est possible de concevoir la présentification (en lien avec l'intéressement) à partir d'un autre mode d'entrée, davantage en affinité avec les présupposés de la SAJ. En effet, on peut risquer l'hypothèse selon laquelle le présent gagne à être compris comme une modalité de l'espace vécu, tout autant que comme une modalité du temps vécu. Autrement dit, il est sans doute aussi pertinent, sur le plan théorique, et non moins opérationnel, sur le plan de la recherche, d'étudier la présentification à travers les opérations et les dispositifs au moyen desquels nous nous arrangeons pour agir sur l'espace potentiel, pour le disposer, l'aménager, le déployer, l'étendre, etc. Nous n'irons pas plus loin dans cette première incursion du côté de la pensée phénoménologique et existentielle. Rappelons que cette dernière section, présentée en guise d'ouverture ou d'« envoi », présente clairement un caractère programmatique et exploratoire²⁰⁶. Ce n'est donc pas sur elle que doit porter prioritairement, à ce stade, l'évaluation de la démarche dont nous avons dessiné les grandes lignes tout au long de ce document.

• **La question de l'espace : exploration du côté de la phénoménologie et de l'anthropologie existentielle**

- ALTER. *REVUE DE PHÉNOMÉNOLOGIE*, « Espace et imagination », n° 4, 1996.
- BENOIST, J., KARSENTI, B., *Phénoménologie et sociologie*, Paris, PUF, 2001.
- BINSWANGER, L., *Introduction à l'analyse existentielle* (Préface de R. Kuhn et H. Maldiney), Paris, Minuit, 1971 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1947, 1955).
- BINSWANGER, L., *Le problème de l'espace en psychopathologie* (Préface de C. Gros-Azorin), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1932-1933).
- CHRÉTIEN, J.-L., « De l'espace au lieu », *L'Herne*, « Les symboles du lieu. L'habitation de l'homme », n° 44, mai 1983, pp. 117-138.
- CHRÉTIEN, J.-L., « Lieu et non-lieu dans la pensée de Levinas », in D. Cohen-Levinas et B. Clément (dir.), *Emmanuel Levinas et les territoires de la pensée*, Paris, PUF, 2007, pp. 121-138.
- CORCUFF, P., « Usage sociologique de ressources phénoménologiques : un programme de recherche au carrefour de la sociologie et de la philosophie », in J. Benoist et B. Karsenti, *Phénoménologie et sociologie*, Paris, PUF, 2001, pp. 105-126.
- DIDI-HUBERMAN, G., « La double distance », in *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Minuit, 1992, pp. 103-124.
- FOUCAULT, M., « Introduction », in Binswanger, L., *Le rêve et l'existence*, Paris, Desclée de Brouwer, 1954 (traduit de l'allemand) ; rééd. in *Dits et écrits 1954-1988*, tome I (1954-1969), Paris, Gallimard, pp. 65-119.
- HEIDEGGER, M., « Bâtir habiter penser », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1999 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1954), pp. 170-193.
- MAKOWSKI, F., « Où sommes-nous ? Habiter (poétiquement ?) le village planétaire », *Les Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, « 1. Husserl. 2. Espace », n° 1, mars 1994, pp. 61-65.
- MALDINEY, H., « Le dévoilement des concepts fondamentaux de la psychologie à travers la Dasein-analyse de Ludwig Binswanger », in *Regard, parole, espace*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, pp. 124-146.
- MERLEAU-PONTY, M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1992 (éd. orig. : 1945).
- MINKOWSKI, E., « Vers une psychopathologie de l'espace vécu », in *Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2005 (1ère éd. : 1933), pp. 366-398.
- NANCY, J.-L., « "L'époque de l'espace" », *Les Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, « 1. Husserl. 2. Espace », n° 1, mars 1994, pp. 149-151.
- NANCY, J.-L., *L'extension de l'âme, (suivi de) « Exister, c'est sortir du point », par Antonia Birnbaum*, Metz, Le portique, 2003.
- PAQUOT, T., LUSSAULT, M., YOUNÈS, C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007.
- SCHÜTZ, A., *Essais sur le monde ordinaire*, Paris, Le Félin poche, 2007 (traduit de l'allemand).

²⁰⁶ Voir aussi, à ce propos, le « petit singe » Phénoménologie et SAJ, proposé par Laurent Legrain.

- STRAUS, E., *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Grenoble, Jérôme Million, 2000 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1935).
- YOUNÈS, C. (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Paris, Le Cerf, 2007.

• **Espace qualitatif, ou espace vécu : apports supplémentaires des sciences sociales**

- BACHELARD, G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1981 (éd. orig. : 1957).
- BACHELARD, G., *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Le Livre de poche, coll. Biblio essais, 2001 (éd. orig. : 1943).
- BACHELARD, G., *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 2004 (éd. orig. : 1948).
- BERQUE, A., *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard, 1993.
- BERQUE, A., *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.
- CANGUILHEM, G., « Le vivant et son milieu », in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 2003 (éd. orig. : 1965), pp. 165-198.
- CAUQUELIN, A., *Le site et le paysage*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2007 (2ème éd. mise à jour).
- DEFFONTAINES, P., *L'homme et sa maison*, Paris, Gallimard, 1972.
- KAUFMANN, P., *L'expérience émotionnelle de l'espace*, Paris, Vrin, 1967.
- LEFEBVRE, H., *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, rééd. Economica, 2000.
- MARIN, L., *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Minuit, 1973.
- PANKOW, G., *L'homme et son espace vécu. Analyses littéraires*, Paris, Aubier, 1986.
- PAQUOT, T., *Des corps urbains. Sensibilités entre béton et bitume*, Paris, Autrement, 2006.
- RAPOPORT, A., *Pour une anthropologie de la maison*, Paris, Dunod, 1972 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1969).
- SANSOT, P., *Poétique de la ville* (Préface de M. Dufrenne), Paris, Klincksieck, 1973.
- SEGAUD, M., *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, 2007.
- SLOTERDIJK, P., « Sur la poétique générale de l'espace. À propos de *Sphères I* », in *Ni le soleil ni la mort. Jeu de piste sous la forme de dialogues avec Hans-Jürgen Heinrichs*, Paris, Hachette, coll. Pluriel, 2004 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 2001), pp. 159-222.

(N.B. : La bibliographie de cet article a été répartie par thèmes et est présentée dans plusieurs encadrés insérés tout au long de ce texte ; certaines références ne sont reprises que dans des notes de bas de page).

Présentation du séminaire thématique « Pragmatisme et SAJ »

par Jean-Pierre Delchambre ¹

Lancé au début de cette année académique et organisé en alternance avec les réunions à communications du séminaire principal « Jeu & symbolique », le séminaire « Pragmatisme et SAJ » peut être regardé comme une pièce supplémentaire dans notre dispositif de réflexion et de recherche. Conçu comme un séminaire de lecture et d'élaboration conceptuelle, il tend vers un double objectif : 1) appropriation d'un ensemble d'outils intellectuels forgés par des auteurs appartenant au courant de pensée connu sous le nom de pragmatisme (voir p. ex. W. James, J. Dewey, G. H. Mead...) ; 2) rapprochement et articulation avec quelques hypothèses et concepts développés dans le cadre de la socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels.

Au cours de ses deux premières saisons – en fait, pendant un an et demi, puisque nous avons débuté nos activités en février 2006 –, le séminaire « Jeu & symbolique » a alterné deux types de réunions : d'une part, des réunions dites « à communications », consacrées à des exposés proposés par des intervenants le plus souvent extérieurs à notre groupe, et d'autre part, des réunions dites « intermédiaires », en interne, au cours desquelles nous prenions en charge une partie du travail d'élaboration de notre modèle d'analyse, ainsi que des tâches de gestion et d'organisation. À la rentrée de l'année académique 2007-08, nous avons souhaité ajuster cette formule, de manière à rendre plus attractives et consistantes les réunions dites intermédiaires, sans renoncer pour autant à la subdivision en deux volets relativement distincts (apports extérieurs / élaboration conceptuelle). Afin de renforcer le statut de ces réunions de travail, tout en les délestant de la plus grande part du travail de gestion et d'orientation, nous avons choisi de leur donner la qualité de véritable séminaire thématique, ouvert à toute personne qui souhaite y participer, et portant sur un objet intellectuel susceptible à la fois d'entretenir un lien étroit avec notre problématique, et d'intéresser potentiellement un certain nombre de chercheurs.

Le lancement de ce nouveau séminaire répondait par ailleurs à des attentes intellectuelles, dont deux au moins méritent d'être signalées ici. *Primo*, notre problématique de recherche inclut, depuis le début, une préoccupation pour la question du symbolique abordée dans une perspective pragmatique. *Secundo*, plusieurs participants au séminaire « Jeu & symbolique » ont souhaité confronter leurs lectures récentes d'auteurs appartenant à la tradition de pensée pragmatique, non sans faire le lien avec des écoles sociologiques contemporaines qui se réclament pour partie de cette tradition. Nous avons donc décidé de consacrer ce séminaire thématique à une approche de ladite *pensée ou tradition pragmatique*, en nous centrant particulièrement sur quelques auteurs pionniers ou défri- cheurs, et en les abordant du point de vue de nos intérêts de recherches.

Par pensée pragmatique², nous entendons le courant qui est issu d'auteurs tels que W. James, J. Dewey, G. H. Mead, C. S. Peirce, voire dans une certaine mesure le « second » Wittgenstein (pour

¹ Sociologue, professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis (Bruxelles).

² À noter que l'on renonce à élucider ici la distinction que font certains auteurs ou commentateurs entre pragmatisme et pragmaticisme (cf. Peirce), ou entre pragmatique et pragmatiste.

nous en tenir ici aux « incontournables »³)... En première approximation, on peut relever que ces auteurs ont en commun de mettre en avant un primat du « sens pratique ». Ce trait se manifeste à deux niveaux : sur le plan conceptuel, ces auteurs ont tendance à recourir à des catégories telles que l'expérience, le langage ordinaire, les formes de vie, l'interaction entre l'individu et son environnement, la créativité, les croyances et les habitudes, les formes d'implication, les objets et les supports de l'action, etc. (par quoi le pragmatisme préfigure notamment les théories actuelles dites de l'action située et distribuée) ; et sur le plan de la démarche (où se manifeste un parti pris méthodologique, mais aussi sans doute une attitude éthique), ces auteurs se caractérisent par le refus d'un point de vue exagérément théorique ou « contemplatif » (ou encore un point de vue « intellectualiste » ou « scolastique »⁴, renvoyant à la conception d'un sujet isolé, désengagé, abstrait)⁵, ainsi que par une volonté d'élucider un certain nombre de problèmes classiques de la philosophie, en clarifiant ou en déplaçant les énoncés ou les définitions, voire en dissolvant pour ainsi dire les termes dans lesquels certaines grandes questions ont pu être posées traditionnellement⁶.

En tenant compte de ces deux niveaux, il apparaît d'emblée que la découverte et l'appropriation (à la fois critique et reconstructive) du pragmatisme, malgré ce que cette entreprise peut avoir de prometteur et stimulant, n'est pas une mince affaire, tant les questions soulevées sont nombreuses et parfois ardues ! Aussi convient-il de circonscrire notre projet de départ. Dans le cadre de ce séminaire thématique, bien que nous ne puissions pas évacuer complètement certains débats qui se posent à un niveau *épistémologique* (la conception de la vérité et la théorie de la connaissance mises en avant par les auteurs pragmatistes) et à un niveau *normatif ou moral* (la « vocation » du pragmatisme du point de vue de l'éducation, des « valeurs », du débat public et de la théorie de la démocratie), nous avons opté pour un mode d'entrée à la fois plus modeste et résolument « situé » (pour reprendre cette notion qui doit beaucoup au pragmatisme). Nous n'avons pas la prétention d'intervenir comme des « spécialistes » de ce courant de pensée, ni d'entreprendre une évaluation d'ensemble des thèmes et des présupposés qui ont fait le succès de ce mouvement intellectuel (parfois au prix de certains malentendus). Sans doute serait-ce encore trop que d'annoncer un programme de lecture extensif, qui permettrait, sinon d'en faire le tour, du moins d'analyser en profondeur les écrits des principaux auteurs pragmatistes. C'est de façon plus tâtonnante, plus sélective et contextualisée – en rapport avec nos orientations de recherche –, que nous avons choisi de nous intéresser à cette tradition de pensée, en lui adressant une série de questionnements et en escomptant un bénéfice intellectuel du point de vue de la SAJ. Ainsi, quel peut bien être l'apport du pragmatisme au modèle d'analyse que nous élaborons, en particulier sous l'angle de concepts qui jouent un rôle central dans notre problématique ? (On pense notamment aux catégories suivantes : jeu créatif, expérience, *play* vs. *game*, investissement d'une forme de vie, illusions / *illusio*, croyance, implication ou engagement, intérêt et intéressement, *flow*, dispositifs et médiations, *entre-deux*, phénomènes transitionnels, trans-

³ D'un point de vue chronologique, ces cinq grands auteurs peuvent être situés comme suit : Charles Sanders Peirce (1839-1914), William James (1842-1910), John Dewey (1859-1952), George Herbert Mead (1863-1931), Ludwig Wittgenstein (1889-1951). À noter que seul ce dernier est européen, les quatre premiers étant américains – à quoi s'ajoute le fait que la réception de Wittgenstein fut surtout, dans un premier temps, anglo-saxonne –, ce qui a fait dire à plus d'un commentateur que le pragmatisme pouvait être considéré comme un courant de pensée « typiquement américain », cette formule étant certes ambivalente voire ambiguë, puisque tantôt elle entre en résonance avec le souhait de saluer ce qui serait un apport spécifiquement américain à la philosophie et aux sciences humaines, et tantôt elle fait écho au soupçon – reposant largement sur une simplification ou un malentendu, sinon un contresens – selon lequel le pragmatisme porterait la marque d'un certain « esprit » américain porté vers l'opportunisme, l'utilitarisme, l'affairisme, le libéralisme économique, etc.

⁴ Au sens où l'entendait également P. Bourdieu, qui était redevable pour une part à la tradition pragmatique.

⁵ Il n'est dès lors pas étonnant que la pensée pragmatique ait souvent été présentée comme un anti-platonisme, un anti-cartésianisme, voire une anti-métaphysique et une anti-psychologie. Ajoutons que le pragmatisme se méfie du point de vue transcendantal, lequel tend à se spécialiser dans la prise en compte des conditions « pures » (p. ex. les conditions de possibilité d'un discours prétendant à la vérité, etc.), au détriment – ou à l'exclusion – des conditions « impures », lesquelles sont le lot (inévitables et banals) du point de vue empirique, « à hauteur d'homme », s'intéressant à l'effectivité et aux contingences du vécu.

⁶ Voir la métaphore wittgensteinienne du pragmatisme comme remède contre les « crampes » philosophiques ou mentales, ou comme machine à défaire (ou à découdre) les fausses représentations ou les pseudo-problèmes.

actions entre agent et environnement, etc.). En quoi cette approche peut-elle nous aider à clarifier et à développer nos concepts et présupposés ? Mais aussi en quoi peut-elle contribuer à mettre à l'épreuve certaines de nos hypothèses de travail et orientations de recherche ? etc.

Dans cette note d'intention, nous nous bornerons à introduire brièvement quelques indications, de manière à définir le cadre de ce séminaire et à préciser notre angle d'approche. Nous dirons quelques mots à propos des trois points suivants : 1°) l'actualité du pragmatisme (traductions récentes de textes clés, réception du point de vue de la sociologie actuelle...), 2°) la situation de cette tradition de pensée par rapport à quelques débats modernes et contemporains, 3°) le dispositif du séminaire (choix d'auteurs et de textes, en rapport avec quelques grands enjeux que nous voudrions aborder et développer...). Nous terminerons en proposant une bibliographie sommaire, en lien avec ces différents points.

1. *Actualité du pragmatisme*

Le chercheur attentif à la vie intellectuelle n'aura pas manqué de percevoir, depuis quelques années, une certaine effervescence autour du courant de pensée pragmatique. Nous retiendrons ici deux indices de ce bouillonnement. D'une part, les principaux auteurs appartenant à cette tradition intellectuelle – en particulier J. Dewey, W. James et G. H. Mead – ont fait l'objet, récemment, de traductions françaises inédites ou renouvelées, souvent de très bonne qualité et comprenant des appareils critiques remarquables ⁷ (voir ci-dessous les indications bibliographiques en rapport avec les auteurs qui seront prioritairement abordés dans le cadre du séminaire « Pragmatisme et SAJ »). D'autre part, en ayant plus particulièrement à l'esprit certains débouchés du pragmatisme dans le domaine des sciences sociales, on ne peut qu'être frappé par l'influence que ce courant a pu avoir sur des orientations et travaux de recherche qui comptent parmi les plus intéressants de ces dix ou vingt dernières années. On pense notamment aux ouvrages de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, ainsi qu'aux auteurs qu'il est commode de rassembler sous l'enseigne de l'importante et emblématique collection « Raisons pratiques », aux Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (cf. Bruno Karsenti et Louis Quéré, actuels responsables de cette collection, ainsi que Élisabeth Claverie, Bernard Conein, Nicolas Dodier, Sandra Laugier, Albert Ogien, Patricia Paperman, Patrick Pharo, etc.). Si tous ces chercheurs ne se reconnaissent pas forcément sous l'étiquette de « sociologie pragmatique », qu'on leur accole parfois un peu rapidement, la plupart ne verraient sans doute pas d'inconvénient à admettre le profit qu'ils ont pu tirer de la fréquentation de ces auteurs que nous souhaitons placer au cœur de notre séminaire thématique (voir ci-dessous notre sélection bibliographique à propos de la sociologie dite pragmatique).

2. *Situation par rapport à quelques débats philosophiques et épistémologiques*

Avant de connaître une nouvelle vogue au cours de ces dernières années, le pragmatisme a longtemps occupé une position paradoxale dans le champ intellectuel. En effet, souvent regardé comme la principale contribution typiquement américaine à la philosophie et aux sciences humaines ⁸, le pragmatisme a, depuis ses débuts, suscité un certain nombre d'incompréhensions et d'oppositions, notamment en rapport avec ce point des plus controversés qu'est la définition de la vérité selon W. James. Rappelons que ce dernier a prétendu que la vérité pouvait être entendue au sens de « *ce qui est bon sur le plan de nos croyances* ». On s'en doute, cet énoncé s'est attiré une pluie de reproches, plus ou moins fondés, qui ont eu pour effet d'associer durablement le pragmatisme à des notions telles que le relativisme, l'utilitarisme, voire un certain nihilisme. Sans pouvoir entrer ici dans une discussion de ce point, on se bornera à introduire deux remarques succinctes. D'une part, cet énoncé fameux de James, bien qu'il prétende fournir une caractérisation de la « vérité », demande sans doute à être reçu et débattu moins du point de vue d'une théorie de la connaissance, que du

⁷ À noter que Peirce n'est pas en reste, puisqu'une sélection de ses œuvres (particulièrement abondantes, comme l'on sait) est en cours de traduction aux éditions du Cerf (Paris).

⁸ Y compris – faut-il le souligner – dans le domaine des sciences sociales, puisque l'influence de la pensée pragmatique a infusé et s'est diffusée, notamment par l'intermédiaire de G. H. Mead et J. Dewey, auprès de courants sociologiques aussi importants que l'école de Chicago, l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhologie, la sociologie des institutions et des conventions, etc.

point de vue de la « démarche » pragmatique – laquelle se caractérise par le fameux souci (à la fois méthodologique et analytique) de clarifier aussi bien les termes de notre langage ordinaire, que les ressorts des situations et dispositions de la vie quotidienne. D'autre part, sous cet angle, le critère de « *ce qui est bon sur le plan de nos croyances* » ne doit certes pas être compris dans un sens étroitement utilitariste (en lien avec les notions de gain ou d'avantage, ou encore d'autojustification de ses propres représentations), mais bien plutôt dans le sens de ce qui donne « plus de force » et « aide à vivre », pour reprendre ici des expressions suggestives qui ont été utilisées dans un autre contexte par... Durkheim⁹ !

Dans le contexte contemporain, le philosophe Richard Rorty¹⁰ a particulièrement insisté sur le rôle qu'a joué le pragmatisme dans la remise en question du point de vue philosophique classique ou traditionnel, ce qui peut signifier au moins deux choses : tout d'abord, une certaine « dédramatisation » des enjeux de vérité postulés par les théories de la connaissance¹¹ ; et ensuite, de façon concomitante, une interrogation au sujet de la nature de certaines catégories utilisées comme si elles étaient claires ou évidentes, alors qu'elles sont souvent embrouillées, incertaines, piègeantes, sinon vides de sens (cf. les notions d'esprit, de représentation, de vérité...). Un point crucial concerne la situation du pragmatisme par rapport à ce qu'il est convenu d'appeler le « tournant linguistique ». À ce propos, est-il légitime d'introduire, à la suite de Rorty, une distinction entre deux orientations du pragmatisme, selon que l'on emprunte la voie du « tournant pragmatique », plutôt que celle du (trop ?) fameux « tournant linguistique » ? Dès lors que l'on prend au sérieux cette bifurcation, l'intérêt d'auteurs tels que W. James, J. Dewey ou même G. H. Mead¹², ne réside-t-il pas pour une part dans le fait qu'ils ont frayé une voie au pragmatisme, sans s'enfermer dans les rets du *linguistic turn*¹³ ? Il va sans dire que ces questionnements excèdent de beaucoup nos objectifs actuels dans le cadre de

⁹ Voir la Conclusion des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1990, pp. 594-595. Nous abordons également ce point dans l'avant-dernière section du premier tableau consacré à la présentation de la SAJ, dans ce numéro des *Traces*. À noter que Durkheim a consacré un cours à la question des rapports entre pragmatisme et sociologie : « Pragmatisme et sociologie » (Cours prononcé à La Sorbonne en 1913-1914 et restitué par A. Cuvillier), édité en 1955 (Paris, Vrin), accessible en ligne (consulté en septembre 2007) :

< http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/pragmatisme_et_socio/pragmatisme_et_socio.html >
À propos de Durkheim et du pragmatisme, lire notamment : H. Joas, « Émile Durkheim et le pragmatisme », *Revue française de sociologie*, vol. 25, 1984, pp. 560-581 ; et B. Karsenti, « La sociologie à l'épreuve du pragmatisme. Réaction durkheimienne », in B. Karsenti et L. Quéré (dir.), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 15, pp. 317-349.

¹⁰ Décédé le 8 juin 2007, à l'âge de 75 ans.

¹¹ Selon Rorty, le point de vue pragmatiste n'a que faire des tentatives visant à proposer une conception alternative de la vérité (ou à remplacer les anciennes théories de la connaissance par de plus récentes, sachant que les nouveaux candidats tendent à reconduire les mêmes présupposés et apories que leurs prédécesseurs). La préoccupation pragmatiste, selon Rorty, ne conduit pas à formuler une *autre* théorie de la vérité, mais plutôt à se défaire de l'obsession de la vérité, en abaissant pour ainsi dire le niveau de nos prétentions philosophiques – « la vérité n'est pas le genre de chose dont il y a lieu d'attendre une théorie philosophiquement intéressante » (*Conséquences du pragmatisme*, p. 13) –, ce qui peut encore se comprendre comme un déplacement de notre attention (« changer de sujet... »). Dans une veine post-wittgensteinienne, ce souci correspond à ce que l'on appelle parfois l'usage « thérapeutique » de la philosophie (ce qu'il faut entendre dans le sens d'une décrispation, et non dans le sens d'une déconsidération). En attendant, malgré le parti pris d'« insouciance » des pragmatistes, les débats – faut-il s'en étonner ? – ont continué à faire rage autour de ces questions. Voir p. ex. la critique de la vérité métaphysique et de la « vérité-correspondance », les controverses autour du réalisme interne et de l'assertabilité garantie, les disputes autour de la vérité-consensus et du relativisme épistémologique, sans oublier les querelles alimentées par le « tournant linguistique » et les pragmatiques langagières, voire néo-universalistes, etc.

¹² Alors que ce dernier est parfois enrôlé (abusivement ?) dans le camp d'une pragmatique essentiellement langagière (cf. p. ex. J. Habermas, 1987).

¹³ On retrouve ici une thèse défendue par R. Rorty dans *Conséquences du pragmatisme* (1993 [1982]). Cet auteur suggère que la philosophie du langage et la philosophie analytique anglo-saxonnes, toutes deux héritières du tournant linguistique, seraient retombées dans des ornières comparables à celles dans lesquelles avait échoué le kantisme ou l'idéalisme transcendantal au 19^{ème} siècle (à savoir : abstraction et dualismes, parmi lesquels la distinction entre transcendantal et empirique, inhérente au couple idéalisme vs. réalisme...). Sur certaines impasses ou limitations du *linguistic turn*, voir aussi notre texte d'introduction à la SAJ, dans ce numéro des *Traces*.

ce séminaire. Toutefois nous ne pouvons les ignorer, comme horizon de nos travaux, d'autant que la dynamique de nos recherches et réflexions nous pousse davantage vers la voie pragmatiste, plutôt que vers la voie linguistique (pour le dire de façon schématique ¹⁴).

Dans le même ordre d'idées, il serait sans doute intéressant de démêler les liens qui ont pu se tisser entre le pragmatisme et le « second » Wittgenstein (passage du *Tractatus* aux *Recherches philosophiques* ¹⁵), sous l'angle du primat de la pratique ou du sens pratique (la signification se comprenant à partir de l'usage, et les règles à partir des habitudes et des croyances...). Enfin, mentionnons simplement le fait qu'il pourrait être également très fécond de situer le pragmatisme par rapport à la phénoménologie et aux philosophies de la vie ¹⁶, de même qu'il serait utile de rapprocher certaines questions soulevées par les auteurs pragmatistes (p. ex. sur le statut et la localisation de la conscience, de l'« esprit », des émotions, des expériences...) de débats qui ont lieu depuis quelques décennies dans le domaine des sciences cognitives (biologie et neurologie, informatique et I.A., etc.) et de la philosophie de l'esprit (modèle computationniste vs. modèle connexionniste, approche externaliste vs. approche internaliste...). Bien sûr, ceci n'est qu'un très bref aperçu des débats qui se sont développés à partir du pragmatisme, ou qui sont venus s'y greffer.

3. Mode d'entrée par rapport à la SAJ (objectifs, choix d'auteurs et de textes, dispositif du séminaire...)

L'objectif général du séminaire « Pragmatisme et SAJ » n'est pas d'apporter une réponse à ces questionnements philosophiques et épistémologiques, mais – plus modestement et de façon résolument « située » – d'entreprendre une lecture collective d'une partie du corpus pragmatique, du point de vue des intérêts de recherche de la socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels. Cette lecture de textes phares du pragmatisme en fonction de préoccupations liées à la SAJ a aussi pour but de dégager des points d'appui permettant éventuellement de rapprocher et d'articuler ces deux approches. Autrement dit, en nous situant principalement à un niveau conceptuel et méthodologique (et en délaissant quelque peu cet autre niveau qui est celui de la discussion autour des théories de la connaissance et de la vérité), il s'agit, d'une part, d'évaluer les apports de la pensée pragmatique, sous l'angle de l'élaboration de la SAJ, et d'autre part, de mettre à l'épreuve certaines de nos hypothèses de travail et orientations de recherche, à l'aune des thèses et présupposés introduits et défendus par les auteurs de ce mouvement de pensée.

À travers ce rapprochement entre la SAJ et la tradition pragmatique, nous poursuivons également des objectifs plus spécifiques. Deux d'entre eux méritent d'être relevés. Premièrement, nous voudrions tirer parti de cette lecture et de cette prise en considération des auteurs pragmatiques afin de tester l'opportunité de modifier – ou d'enrichir – la formulation de quelques unes de nos hypothèses et pistes de recherche. En effet, comme on l'a rappelé dans le texte d'introduction à la SAJ (dans ce même numéro), notre modèle d'analyse prétend transposer, développer et appliquer dans un registre proprement socio-anthropologique, des concepts empruntés (à la suite d'E. Belin) au psychanalyste anglais D. W. Winnicott (voir en particulier les concepts d'espace potentiel et de phénomènes transitionnels). Or, comme nous avons pu le constater à de nombreuses reprises, ces références à

¹⁴ Il va sans dire – afin d'éviter les malentendus – que nous souscrivons à la thèse selon laquelle il n'y a pas de point de vue extra-linguistique sur le monde (cf. l'humain comme être de langage, l'impossibilité de s'extraire ou de s'exempter du symbolique, etc.), mais il ne nous semble pas que l'on puisse inférer à partir de là que nos rapports pratiques au monde se *réduiraient* à la dimension linguistique, ni qu'ils devraient être décrits sous ce *seul* angle, ce qui serait désespérément appauvrissant d'un point de vue anthropologique et sociologique.

¹⁵ D'un mot, on pourrait dire qu'à travers ce passage, Wittgenstein rompt avec l'idéal positiviste d'un langage en correspondance avec le monde, pour se tourner vers une approche conventionnaliste et pragmatique des formes de vie et des jeux de langage.

¹⁶ Lire, sur ce point, l'ouvrage de H. Joas, *La créativité de l'agir* (1999 [1992]). On sait par exemple que W. James et Bergson ont entretenu une correspondance intellectuelle. À propos d'un rapprochement envisageable entre Mead et Merleau-Ponty, voir p. ex. : J. Poulain (dir.), *Critique de la raison phénoménologique. La transformation pragmatique* (1991) ; L. Quéré, « Vers une anthropologie alternative pour les sciences sociales ? » (1996) ; S. B. Rosenthal & L. Bourgeois, *Mead and Merleau-Ponty : Toward a Common Vision* (1993).

un corpus psychanalytique sont source de malentendus et d'incompréhensions dans le chef de collègues en sciences sociales. Que ces réticences ou résistances soient ou non justifiées n'est pas le point qui importe ici. Sans nous prononcer sur le fond, et sans que cela revienne à couper le lien avec cette source vive d'inspiration, nous devons tenir compte de cet état de fait, et admettre que nous augmenterions vraisemblablement la clarté, la crédibilité et la force persuasive de notre cadre d'analyse en traduisant certaines impulsions reprises à Winnicott, dans un lexique qui serait davantage en accord avec les « jeux de langage » en vigueur dans le domaine des sciences sociales. On l'aura compris, nous faisons le pari que le détour par le pragmatisme peut nous aider à progresser dans cette opération de transcription. Cet effort de reformulation peut d'ailleurs tout à fait s'inscrire dans la continuation de la transposition socio-anthropologique des concepts winnicottiens initiée par E. Belin (et poursuivie par nous), voire être conçue comme une radicalisation de cette transposition.

Si l'appropriation de la pensée pragmatique peut contribuer à faire évoluer la formulation de certaines de nos conceptions et hypothèses de travail, réciproquement – c'est le second objectif spécifique que nous avons annoncé –, le cadre d'analyse de la SAJ permet d'adresser une série de questions au pragmatisme, ainsi qu'à ses rejets actuels dans le domaine des sciences sociales, à savoir principalement la sociologie dite pragmatique (voir les références ci-dessous). Sur ce plan, il conviendrait non seulement d'engager la discussion autour de quelques ressources clés et impulsions théoriques associées à ce courant de pensée maintenant plus que centenaire, mais aussi de situer et de comparer les différentes approches contemporaines qui se réclament, d'une manière ou d'une autre, du pragmatisme. En effet, comme on l'a indiqué ci-dessus, ce dernier terme recouvre une pluralité d'orientations – selon par exemple que l'on s'inscrit dans le prolongement du « tournant linguistique », ou plutôt dans celui du « tournant pragmatique » –, et s'il n'est pas douteux que la plupart des approches dites pragmatiques partagent un ensemble de présupposés tournant autour du *primat de la pratique (ou du sens pratique)*, par delà cet énoncé générique assez vague, on peut supposer que les différentes approches qui adhèrent à ce programme se singularisent en mettant l'accent sur des composantes ou des éléments qui peuvent être distingués au niveau de l'analyse. Ainsi, schématiquement (et sous réserve d'un examen plus rigoureux et plus approfondi), on pourrait se demander si la nouvelle sociologie parfois qualifiée de pragmatique (au sens où elle est présentée p. ex. dans l'ouvrage de M. Nachi [2006]) ne tendrait pas à porter son attention de façon privilégiée sur des questions et des dimensions se rapportant à l'enjeu des conventions, des catégorisations, des justifications, des compétences et performances liées à la mise en forme et à la mobilisation de normes et d'arguments, et cela en se cantonnant pour une bonne part à un registre langagier (voir les concepts de compétences cognitives, de cognition sociale, de raison située, de grammaire de l'accord, de « cité » ou de « grandeur », de régime d'énonciation et de contraintes de justification, de légitimité et d'« épreuve », de montée en généralité, d'arrangement et de compromis, de dispute ou de controverse, etc.). À partir de là, ne pourrait-on pas suggérer que cette sociologie dite pragmatique s'inscrirait en fait davantage dans le sillage du « tournant linguistique », plutôt que dans celui du « tournant pragmatique » (au sens de la tradition pragmatique américaine, en ce qu'elle peut être distinguée de la philosophie analytique ou de la philosophie du langage) ? Ou, pour le dire sans recourir à ces catégories éventuellement discutables, ne pourrait-on pas conjecturer que, malgré les travaux récents développant un intérêt autour des questions de la confiance, des « régimes d'engagement », de la « familiarité », de l'« habiter », du *care*, etc., cette sociologie pragmatique tendrait à concevoir et à appréhender la composante pragmatique des formes de vie humaines en recourant à un point de vue essentiellement *cognitif et sémantique*, à partir duquel sont pris en considération de façon privilégiée des discours, des normes et des représentations. Si cette remarque devait s'avérer pertinente, cela ne diminuerait en rien l'intérêt des approches relevant de cette nouvelle sociologie qualifiée de pragmatique. Simplement, il faudrait en conclure que ce nouveau « style » sociologique n'épuiserait pas la question de la pratique, de l'action, de l'engagement ou encore de la « mise en jeu », et qu'il y aurait place pour d'autres tentatives, mobilisant différemment le potentiel de la tradition de pensée pragmatique, et proposant de conceptualiser d'une autre manière certains aspects de la pratique ou de l'*illusio* (ainsi que nous désignons pour notre part la dimension pragmatique d'implication, d'investissement, d'engagement ou d'*en-jeu*), ainsi que tente de le faire la SAJ, sur base de présupposés redevables aux approches conférant au jeu une valeur originaire et paradigmaticque.

Pour clore cette note d'intention, on signalera les principaux textes sur lesquels notre choix s'est porté afin d'alimenter, dans la séquence initiale de ce séminaire thématique, notre travail d'investigation conceptuelle. Nous avons débuté par une lecture, chapitre par chapitre, de *L'art comme expérience* de John Dewey¹⁷ (la première moitié de l'ouvrage étant la plus intéressante du point de vue d'une théorie de l'expérience et du jeu ; la seconde moitié de l'ouvrage, qui recueille une série de réflexions relevant davantage de l'histoire de l'art et de la sociologie de la culture, est un peu plus convenue). Il est prévu de poursuivre par des textes de W. James, notamment les principales contributions rassemblées dans les *Essais d'empirisme radical*. Nous devrions également reprendre *L'esprit, le soi et la société* de G. H. Mead, dans la nouvelle traduction parue récemment. D'autres textes sont en attente, parmi lesquels des commentaires et développements contemporains (H. Joas, R. Rorty, etc.). Rappelons que le séminaire « Pragmatisme et SAJ » est ouvert aux chercheurs qui seraient intéressés par notre problématique et qui nous adresseraient une demande pour y participer. Il fonctionne sur base du dispositif suivant : lors de chaque séance, un ou deux participants commencent par présenter les textes qui ont été retenus pour lecture ; s'ensuit une phase de commentaires et de discussions, en ayant à l'esprit l'objectif de rapprochement et d'articulation avec nos propres hypothèses de travail. Nous rendrons compte, dans de prochaines livraisons de ces *Cahiers*, de la tournure prise par nos travaux de lecture, ainsi que des inflexions que nous pourrions en retirer du point de vue de l'élaboration du cadre d'analyse de la SAJ.

• **Sélection de références bibliographiques (W. James, J. Dewey, G. H. Mead) :**

- JAMES, W., *Essais d'empirisme radical*, Marseille, Agone, 2005 (traduit de l'anglais et préfacé par G. Garreta et M. Girel) (rééd. Flammarion, coll. Champs, 2007).
- JAMES, W., *La volonté de croire*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2005 (rééd. de la trad. de L. Moulin, 1916).
- JAMES, W., *Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007 (traduit de l'anglais par S. Galetic).
- JAMES, W., *Le pragmatisme*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2007 (traduit de l'anglais par N. Ferron ; préface et appareil critique par S. Madelrieux).
- DEWEY, J., *Logique. La théorie de l'enquête*, Paris, PUF, 1993 (présentation et traduction de G. Deledalle, éd. orig. : 1938).
- DEWEY, J., *Experience and Nature*, New York, Dover, 2000 (1st ed. : 1925).
- DEWEY, J., *Reconstruction en philosophie (Œuvres philosophiques, I)* (Préface de R. Rorty), Pau, Publications de l'Université de Pau / Farrago, 2003 (traduit de l'anglais par P. Di Mascio ; éd. orig. : 1920).
- DEWEY, J., *L'art comme expérience (Œuvres philosophiques, III)* (Préface de R. Shusterman), Pau, Publications de l'Université de Pau / Farrago, 2005 (traduit de l'anglais sous la dir. De J.-P. Cometti ; éd. orig. : 1934).
- MEAD, G. H., *The Philosophy of the Act (Works, Vol. 3)*, Chicago, University of Chicago Press, 1972 (1st ed. : 1938).
- MEAD, G. H., *The Philosophy of the Present*, Amherst (N.Y.), Prometheus Books, 2002 (1st. ed. : 1932).
- MEAD, G. H., *L'esprit, le soi et la société* (Nouvelle traduction et introduction de D. Cefaï et L. Quéré), Paris, P.U.F., 2006 (éd. orig. : 1934).

• **Quelques articles et ouvrages à propos du pragmatisme (auteurs, enjeux, débats...) :**

- BAERT, P., « Towards a Pragmatist-inspired Philosophy of Social Science », *Acta Sociologica*, vol. 48, n° 3, 2005, pp. 191-203.

¹⁷ Les références sont données ci-dessous.

- CHAUVIRÉ, C., « Le pragmatic turn de C.S. Peirce », *Critique*, 49, 1984.
- COMETTI, J.-P., « Le pragmatisme : de Peirce à Rorty », in M. Meyer (dir.), *La philosophie anglo-saxonne*, Paris, PUF, 1994, pp. 387-492.
- COMETTI, J.-P., *L'Amérique comme expérience*, Pau, Publications de l'Université de Pau, 1999.
- GARRETA, G., « Situation et objectivité. Activité et émergence des objets dans le pragmatisme de Dewey et Mead », in M. de Fornel et L. Quéré (dir.), *La logique des situations*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, 1999, pp. 35-69.
- GARRETA, G., « Le sujet comme "point de fuite" : Dewey et la psychologie de James », *Philosophie*, n° 64, décembre 1999.
- HABERMAS, J., « Changement de paradigme chez Mead et Durkheim : de l'activité finalisée à l'agir communicationnel », in *Théorie de l'agir communicationnel, Tome 2 : Pour une critique de la raison fonctionnaliste*, Paris, Fayard, 1987 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1981), pp. 7-124 (en part. p. 9-51 concernant Mead).
- JOAS, H., *G.H. Mead : A Contemporary Re-examination of his Thought*, Cambridge, Polity Press, 1985 (traduction française annoncée).
- JOAS, H., *La créativité de l'agir*, Paris, Le Cerf, 1999 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1992).
- LAPOUJADE, D., *William James. Empirisme et pragmatisme*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007 (1ère éd. : P.U.F., 1997).
- *L'ART DU COMPRENDRE*, « W. James, C.S. Peirce, J. Dewey... Tradition et vocation du pragmatisme », n° 16, 2007.
- MADELRIEUX, S., « La nostalgie d'une autre Amérique », *Critique*, avril 2006, pp. 325-340.
- *PHILOSOPHIE*, « William James », n° 64, décembre 1999.
- POULAIN, J. (dir.), *Critique de la raison phénoménologique. La transformation pragmatique*, Paris, Le Cerf, 1991.
- POULAIN, J., « Le partage de l'héritage anticartésien de C. S. Peirce : D. Davidson, H. Putnam et R. Rorty », in *Rue Descartes*, n° 5-6, novembre 1992, pp. 23-52.
- QUÉRÉ, L., « Vers une anthropologie alternative pour les sciences sociales ? », in C. Bouchindhomme et R. Rochlitz (dir.), *Habermas, la raison, la critique*, Paris, Le Cerf, coll. Procope, 1996, pp. 105-138.
- RORTY, R., *Conséquences du pragmatisme*, Paris, Seuil, 1993 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1982).
- ROSENTHAL, S. B., BOURGEOIS, L., *Mead and Merleau-Ponty : Toward a Commun Vision*, New York, State University of New York, 1991.
- *RUE DESCARTES (Collège international de philosophie)*, « De la vérité. Pragmatisme, historicisme et relativisme », n° 5-6, novembre 1992.
- SHUSTERMAN, R., « L'esthétique pragmatiste de John Dewey », *Critique*, mars 1992, pp. 188-207.
- TUGENDHAT, E., « Mead I : L'interaction symbolique » & « Mead II : Le soi », in *Conscience de soi & autodétermination*, Paris, Armand Colin, 1995 (traduit de l'allemand ; éd. orig. : 1979), pp. 203-218 et 219-242.

• **Indications bibliographiques à propos de la sociologie pragmatique** ¹⁸ :

- BOLTANSKI, L., DARRE, Y., SCHILTZ, M.-A., « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 51, 1984, pp. 3-40.

¹⁸ Signalons également les références de quelques grands précurseurs de ce courant (en plus des auteurs pragmatistes), notamment du côté de l'interactionnisme symbolique, de la phénoménologie sociale, de la sociologie cognitive, de l'ethnométhodologie, etc. : H. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1963) ; P. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Klincksieck, 1986 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1966) ; A. V. Cicourel, *La sociologie cognitive*, Paris, PUF, 1979 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1972) ; M. Douglas, *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte, 1999 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1986) ; H. Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2007 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1967) ; E. Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1974) ; A. Schütz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Klincksieck, 1987 (traduit de l'anglais) ; A. Strauss, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métailié, 1992 (traduit de l'anglais ; éd. orig. : 1959) ; etc.

- BOLTANSKI, L., *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié, 1990.
- BOLTANSKI, L., THÉVENOT, L., *De la justification. Les économies de la grandeurs*, Paris, Gallimard, 1991 (une première version de cet ouvrage a été publiée en 1987).
- CALLON, M., LATOUR, B., *La science telle qu'elle se fait*, Paris, La Découverte, 1991.
- CHATEAURAYNAUD, F., *La faute professionnelle*, Paris, Métailié, 1991.
- CHAUVIRÉ, C., OGIE, A. (dir.), *La régularité. Habitude, disposition et savoir-faire dans l'explication de l'action*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 13, 2002.
- CLAVERIE, E., *Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard, 2003.
- CONEIN, B., DODIER, N., THÉVENOT, L. (dir.), *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 4, 1993.
- DESROSIÈRES, A., THÉVENOT, L., *Les catégories socioprofessionnelles*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 1988.
- DODIER, N., *L'expertise médicale. Essai de sociologie sur l'exercice du jugement*, Paris, Métailié, 1993.
- DODIER, N., « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, n° 62, 1993, pp. 63-85.
- FRADIN, B., QUÉRÉ, L., WIDMER, J. (dir.), *L'enquête sur les catégories. De Durkheim à Sacks*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 5, 1994.
- KARSENTI, B., QUÉRÉ, L. (dir.), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 15, 2001.
- NACHI, M., *Introduction à la sociologie pragmatique* (Préface de L. Boltanski), Paris, Armand Colin, 2006.
- OGIE, A., *Les formes sociales de la pensée. La sociologie après Wittgenstein*, Paris, Armand Colin, 2007.
- OGIE, A., *Les règles de la pratique sociologique*, Paris, PUF, 2007.
- PAPERMAN, P., OGIE, R. (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 6, 1995.
- PHARO, P., QUÉRÉ, P. (dir.), *Les formes de l'action. Sémantique et sociologie*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 1, 1990.
- QUÉRÉ, L., « La normativité de l'engagement et de la familiarité », *Critique*, n° 727, janvier 2008, pp. 935-948.
- *REVUE ÉCONOMIQUE*, « L'économie des conventions », vol. 40, n° 2, mars 1989 (avec des articles de L. Thévenot, R. Salais, A. Orléan, O. Favereau, J.-P. Dupuy...).
- SALAIS, R., CHATEL, E., RIVAUD-DANSET, D. (dir.), *Institutions et conventions. La réflexivité de l'action économique*, Paris, EHESS, coll. Raisons pratiques, n° 9, 1998.
- *SOCIOLOGIE DU TRAVAIL*, « Travail et cognition », n° 4, 1994 (avec des articles de B. Conein, A. Cicourel, D. Vellard, C. Heath, I. Joseph, B. Latour...).
- THÉVENOT, L., « Jugements ordinaires et jugement de droit », *Annales ESC*, n° 6, 1992, pp. 1279-1299.
- THÉVENOT, L., *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte, 2006.

Sociologie et psychanalyse : des traductions possibles ?

Nicolas Marquis

Peut-on importer librement des concepts et des données issus de la psychanalyse en sociologie ? N'y a-t-il aucun souci à sociologiser l'espace potentiel ? La SAJ n'a-t-elle pas contracté une dette irrémédiable vis-à-vis de la discipline d'origine de son concept phare ? Voilà quelques-unes des questions qui ont été abordées lors d'un exposé proposé dans le cadre du séminaire Jeu & symbolique en novembre 2006.

L'idée défendue lors de cette contribution est que la SAJ n'usurpe pas le qualificatif « socio » dont elle se pare, et encore moins celui d'« anthropo ». Les réserves émises à l'encontre de cette boîte à outils se concentrent généralement sur un prétendu manque de scientificité : la SAJ fait intervenir des entités invisibles, dont le statut n'est pas clairement défini. De fait, elle n'utilise pas les catégories avec lesquelles nous avons l'habitude de travailler, l'individu n'y est pas pris comme un donné *a priori*, et encore moins comme un tout autosuffisant. Dans une perspective que l'on peut rapprocher à la fois de celle développée par les auteurs pragmatistes américains, mais aussi dans une certaine mesure par certains phénoménologues, on tente au contraire de comprendre quel est le rapport qu'il entretient au monde, comment il fait corps avec son environnement et peut se laisser légèrement dépasser par les événements, pour reprendre les termes de Latour. Mais surtout, la SAJ a tendance à considérer que cet épanchement de l'individu sur son environnement, cette dé-différenciation sujet-objet, n'est en rien une régression, mais bien une condition fondamentale de la sécurité de base de chaque individu. Il est encore un autre point qui joue à la défaveur de la SAJ : l'objet qu'elle se propose de conceptualiser et d'étudier – un rapport particulier de l'individu à son environnement – n'est pas aisément accessible via les méthodes traditionnelles de la sociologie. Ainsi que le disait Belin en parlant de répondants aux enquêtes : « le plus souvent, les mots qu'ils utilisent pour décrire leurs activités ressemblent trop à ceux qu'on trouve dans ces fameuses recherches “budget-temps” des années septante, comme si l'homme de la rue s'était approprié les catégories “orientées, finies et cohérentes” que construisent les cher-

cheurs. Lorsqu'une personne nous a dit : “je travaille”, “je fais du sport”, “je regarde la télévision” ou “je jardine”, est-ce couper les cheveux en quatre que d'affirmer qu'elle ne nous a rien dit ? Et que, s'il faut construire une sociologie de l'expérience quotidienne plutôt que des activités dans lesquelles elle se niche, de telles informations sur la chose sont de l'ordre de l'“âge du capitaine” ? Tel est en tout cas, notre point de vue sur la chose. » (Belin, 2002 : 97). De fait, la SAJ semble se focaliser sur un domaine, et prend comme point d'appui un régime d'être au monde qui ne sont pas spécialement apprêtés pour la mise en mots, ce qui pousse souvent à parler de façon métaphorique et peut induire éventuellement un effet d'étrangeté.

Plus fondamentalement, c'est le rapport de la SAJ avec la psychanalyse qui pose question. Ce rapprochement entre ces deux disciplines, inévitable à partir du moment où l'on désire sociologiser des concepts importés de la psychanalyse est-il vraiment sans danger ? N'y a-t-il aucun prix à payer à la douane ? Tout le monde s'accordera sur la probable nécessité de soumettre ces concepts à un examen critique, et on rappellera volontiers que le but n'a jamais été d'outrepasser les gardes-fous méthodologiques pour proposer une ultime explication psychologique du champ social. Reste que, comme le montre un article écrit par J.-F. Narot dans *Le Débat* – article assassin portant sur l'élévation qualifiée de sauvage du concept de narcissisme au rang de principe d'intelligibilité du monde social – les pincettes à prendre sont nombreuses. En effet, pour le sociologue, la discipline fondée par Freud n'est pas un compagnon de route théorique de tout repos. D'abord parce que la psychanalyse – ou plutôt certaines orientations psychanalytiques – n'hésitent pas à se prévaloir des enseignements de la clinique pour proposer de façon illégitime ou en tous cas peu contrôlée méthodologiquement des interprétations portant sur le champ social. De plus, comme beaucoup de doctrines à prétention scientifique, ces mêmes orientations ont parfois tendance à oublier que la psychanalyse est une création historiquement située, et non pas issue d'une pure et simple invention d'un cerveau unique, aussi génial soit-il (voir les travaux de Gauchet et Swain à ce sujet).

Ensuite, les problèmes de méthodologie inextricablement liés à la discipline psychanalytique et à la situation d'analyse, aux objectifs qu'elle se donne et à la philosophie qui la sous-tend peuvent sembler à juste titre insolubles. Ces difficultés sont notamment (mais pas uniquement) dues au fameux transfert à propos duquel il faut bien reconnaître que, même s'il serait naïf de prétendre qu'il est étranger aux entretiens en sociologie ou anthropologie, c'est la situation analytique qui le porte à son comble, du fait de ses vertus thérapeutiques. N'oublions pas, pour encore pimenter l'affaire, que la nature des données produites n'en est pas moins problématique, tant la situation analytique est, bien plus que l'entretien de recherche, un cadre qui *produit* ses données, rendant par là extrêmement difficile sinon impossible de faire la part entre fantasmes et réalité. On peut en effet dire qu'au bout du compte, il importe peu au psychanalyste de savoir si oui ou non les événements relatés se sont produits, et se sont produits comme tels. Seul compte l'agencement effectué par le patient et les conséquences de cet agencement (inhibitions, conflits, etc.). Le sociologue ne peut pas se satisfaire de ce seul critère du fait de sa prétention à une certaine véracité. Analyser des données qui sont interprétations est inévitable et n'est pas, jusqu'à un certain point, problématique, mais analyser des données dont on ne sait pas de quelle part d'interprétation elles sont constituées (mais dont on sait qu'elle est importante !) ne répond plus aux critères minimum de scientificité que peut se fixer la discipline sociologique, au contraire de la discipline psychanalytique qui trouve ses propres critères sur d'autres points.

Doit-on déclarer le débat clos ? Malgré ce qu'on pourrait penser du caractère catégorique des arguments ici assénés, nous ne le pensons pas, et la SAJ est un exemple vivant et bien portant de l'intérêt qu'il y aurait à penser des collaborations mutuellement contrôlées, sachant que la visée finale est *socio-anthropologique* et non *psychanalytique*, et qu'il ne sera jamais question de prétendre que ce sont des mécanismes psychologiques ou neuronaux qui régissent les pratiques sociales. L'étude du monde social a cependant tout intérêt à jeter un œil dans la direction qu'indique la psychanalyse pour ne pas retomber dans le sociologisme positiviste le plus naïf. L'idée de l'être humain comme entité en conflit perpétuel, pour ne citer qu'un des présupposés les plus basiques de la psychanalyse, n'est pas des moins intéressantes. La psychanalyse peut nous apprendre à poser un regard nouveau sur ce sujet autonome rêvé, mais jamais

réalisé. Elle peut nous conduire à enfin penser que le fait que le sujet ne soit jamais totalement présent à lui-même, qu'il ne soit jamais totalement maître de lui n'est pas dramatique. Bien au contraire, cela lui est salvateur (un individu qui ne se dépend pas de lui-même tend vers la psychose). Elle nous indique la direction vers un niveau infra-individuel qu'il est indispensable d'étudier, et en même temps, elle nous met en garde contre le fait de rapporter ce niveau infra-individuel à l'idéal de l'individu « qui se tient de l'intérieur ». Enseignement digne d'être entendu par une sociologie, critique ou non, holiste ou non, qui promeut l'individu : ce que vous cherchez, ce dont vous déplorez l'absence ou ce que vous célébrez n'existe pas, et cela n'a rien de dramatique.

Ces éléments de réflexions nous permettent alors de porter un regard nouveau sur les objets (qu'ils soient matériels ou immatériels) qui nous entourent en tant que supports, ce que la sociologie, dans certaines de ses versions a parfois tendance à négliger ou naturaliser. La prise en compte de ces enseignements issus du domaine analytique nous ouvre également la possibilité d'un débat à propos d'un point particulièrement problématique pour les sociologues : la question de la vie bonne. Inversement, ce parti-pris permettrait d'enrichir les approches sociologiques de la souffrance. Reste cependant une problématique à laquelle la SAJ se devra de faire face, à savoir le fait que la genèse de son concept phare – l'espace potentiel – prend place, selon Winnicott, dans la période de la prime enfance. Sachant que la sociologie n'est absolument pas appâtée pour approcher cette période, est-il si inconvenant de regarder encore une fois dans la direction que nous indique le psychanalyste précité ? Tant de questions dont il faut débattre et pourtant par rapport auxquelles on ne pourra sans doute pas totalement trancher.

Nicolas Marquis
est sociologue et assistant à l'UCL.

Ce texte résume l'intervention faite au séminaire en novembre 2006.

• Bibliographie

- BELIN, E., *Une sociologie des espaces potentiels*, Bruxelles, De Boeck, 2002.
- NAROT, J.-F., « La thèse du narcissisme. De l'usage des concepts psychanalytiques dans le champ sociologique », *Le débat*, mars 1990.

Le confort dans les transports : un effort de modélisation

Alexis Van Espen

Peut-on quantifier le qualitatif ? Dans quelle mesure est-il possible de formaliser l'expérience d'un individu ? Est-ce bien l'individu compris seul qui vit cette expérience ? Bref, comment appréhender sociologiquement le vécu ? Ce sont ces questions fortes et polémiques auxquelles la recherche « Motus » a fait face en tentant de développer un modèle complexe d'analyse du temps vécu.

Ce court article rend compte d'une enquête empirique récente financée par la Politique Scientifique Fédérale Belge (PSF), et dirigée par M. Hubert et B. Montulet. Cette enquête, qui portait sur le thème de la fatigue dans les transports, associait deux équipes de recherche aux compétences méthodologiques différentes. L'une, issue des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix (FUNDP) à Namur, était spécialisée dans l'approche quantitative ; l'autre, basée aux Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles et à laquelle j'appartenais, était spécialisée dans l'approche qualitative des phénomènes de mobilité, notamment via la réalisation d'entretiens semi-directifs.

Nous voulions faire progresser la compréhension de la fatigue et du temps grâce à une collaboration serrée entre équipes quantitative et qualitative. Cela devait aller au-delà de la juxtaposition de résultats : nous voulions élaborer un langage commun, un vocabulaire permettant de traduire quantitativement des idées obtenues par des voies qualitatives et vice-versa. L'un des résultats de l'enquête est un petit modèle de l'expérience individuelle appliqué aux transports. Ce modèle n'est pas quantitatif au sens strict, mais il est *quantifiable parce que formalisé*. Il permet d'exprimer rigoureusement ce que les répondants ont transmis à travers les entretiens, de faire des comparaisons entre expériences et d'analyser les circonstances de

transport les plus génératrices de fatigue. Voici les grandes lignes de ce modèle.

L'intuition fondatrice réside en ceci que le temps n'est pas un substrat neutre et uniforme dans lequel se déroulent les événements. Le temps n'est pas le même selon les individus et les circonstances. Cette intuition, il a fallu l'approfondir à travers les entretiens semi-directifs et l'exprimer d'une manière compréhensible et manipulable par des statisticiens. Notre unité d'analyse n'est pas l'individu mais l'*expérience*. Un même individu vit de nombreuses expériences et plusieurs individus vivent des expériences semblables. Une expérience caractérise un *individu dans son environnement à un moment donné*. La sociologie considère habituellement l'individu comme une bulle symbolique. Nous inspirant de la sociologie des espaces potentiels, nous avons donné à l'environnement un statut fort dans la définition de l'individu. « Je » n'est pas le même selon l'endroit et l'instant où on le considère.

Dans notre modèle, la personne est composée de deux strates. D'abord, une couche stable (l'intérieur du soi), qui regroupe sa symbolique et ses souvenirs, c'est-à-dire les filtres stables acquis socialement grâce auxquels il interprète les événements. Ensuite, une zone labile (l'espace potentiel) qui appartient à son environnement direct en plus d'appartenir au soi. C'est dans cette zone que s'unifie l'expérience, que « l'identité prend » pour parler comme Marcel Mauss. L'environnement est relatif à l'individu. Outre l'espace potentiel, il se compose du *dispositif* : un espace aménagé aux fins de faciliter une activité humaine. Le dispositif peut être une station de métro, l'habitacle d'une voiture, un arrêt de bus ou simplement l'environnement urbain piétonnier (trottoirs, feux tricolores, panneaux, etc.). Il comprend des normes et procédures, du personnel et des objets.

Quatre dimensions ont été dégagées dans les expériences vécues dans les transports.

- Connotation de l'expérience.

L'expérience est-elle connotée plus ou moins positivement (par exemple une promenade sur une route de campagne) ou négativement (par exemple un embouteillage imprévu) ? Une expérience neutre, ni positive ni négative, se trouverait sur le point zéro de cet axe.

- Intensité de l'expérience.

L'expérience est-elle vécue avec plus ou moins de force ? Par exemple, les motards relatent les sensations fortes que leur procurent les trajets à moto. Avoir frôlé l'accident est également une expérience intense. La majorité des expériences de la vie quotidienne est peu intense.

- Densité de l'expérience.

La densité de l'expérience se définit comme le rapport entre les sollicitations et les ressources. Les sollicitations regroupent tout ce qui met la personne à l'épreuve : retards, grèves, embouteillages, pannes, intempéries, etc. Les ressources, à l'opposé, désignent ce qui facilite l'expérience. Il peut s'agir entre autres d'objets ou de personnes. La densité exprime l'équilibre relatif entre sollicitations et ressources : elle est forte lorsque les sollicitations excèdent les ressources, faible lorsque les ressources excèdent les sollicitations, équilibrée dans les autres cas.

- Degré de dilatation du temps.

Le temps de l'horloge s'écoule-t-il « plus ou moins vite » que le temps vécu ? Cette question imagée est une originalité du modèle. La tentation première était de rejeter comme non pertinent le temps objectif (« temps de l'horloge ») et de le remplacer par une notion de temps vécu indépendante du temps de l'horloge. Bien plutôt, nous conservons le temps de l'horloge puisqu'il fait sens dans notre univers symbolique et nous définissons le temps vécu comme une fonction de ce temps objectif. Le temps vécu et le temps de l'horloge deviennent des façons de parler, des astuces langagières pour décrire des témoignages. Ils

ne doivent pas être définis en substance mais simplement l'un par rapport à l'autre. Nous ne portons donc aucun jugement sur la nature du temps.

Il faut attirer l'attention sur les avantages méthodologiques de ce travail. *Primo*, nous nous sommes efforcés de clarifier la notion d'expérience subjective. *Secundo*, les dimensions permettent de comparer des expériences. Les dimensions ne sont pas (encore) des variables continues, mais ce sont déjà des variables ordinales : on peut s'accorder, lors de l'analyse d'un entretien, sur le fait qu'une expérience est plus positive, plus intense ou plus dense qu'une autre. *Tertio*, le modèle, déjà utile pour analyser des entretiens semi-directifs, est quantifiable.

Dans l'espace à quatre dimensions du modèle, nous avons placé six types d'expériences. Il faut insister sur le fait que ces six types d'expériences ne sont pas des « tiroirs », des catégories idéales dans lesquelles entrent plus ou moins bien les expériences concrètes. Ces six types d'expérience sont des points dans un espace à quatre dimensions qui compte une infinité de points. Chaque point de cet espace représente une expérience. Les six types d'expériences repérés dans les entretiens semi-directifs sont : **angoisse, stress, fulgurance, confort, inconfort et ennui.**

Ce modèle, encore embryonnaire, ne permet pas de « mesurer » le temps vécu. Mais l'objectif est bien là : mesurer du vécu. La prise en compte du confort dans les transports aboutirait à des résultats nouveaux, notamment sur les inégalités liées aux mobilités spatiales. Les efforts pourraient se diriger dans deux directions : d'abord, enrichir le modèle grâce à de nouvelles enquêtes qualitatives (portant ou non sur les transports). Ensuite, quantifier le modèle par la construction d'indicateurs.

Alexis Van Espen est sociologue et aspirant FNRS aux Facultés Universitaires Saint-Louis.

Jeux et espaces potentiels chez les néo-pratiquants du mouvement hassidique *Habbad*

William Racimora

Cet article présente les grandes lignes d'un projet de recherche doctorale, dont le promoteur est Jean-Pierre Delchambre, qui a été inspirée par les travaux menés dans le cadre du Séminaire de socio-anthropologie du Jeu et du symbolique. Le cadre d'analyse qui y est pensé et exploré et la « boîte à outils » en cours d'élaboration permettent d'envisager la pratique du rite et de la religion sous un angle nouveau.

La doctrine du mouvement *Habbad* prône le respect d'un judaïsme orthopraxe rigoureux. « Dieu » y occupe une place fondamentale. Le fidèle est supposé s'efforcer de respecter scrupuleusement un ensemble de règles, prescriptives et prohibitives, considérées comme étant d'essence divine. Ces règles, tenues comme autant d'actes de sanctifications, sont, pour nombres d'entre elles, difficiles à respecter dans le cadre des sociétés occidentales contemporaines. Un premier terrain, mené dans le cadre de la note d'expertise du Diplôme d'Études Approfondies, a mis en évidence une quasi absence de « Dieu » dans les entretiens menés avec les néo-pratiquants. Un constat inattendu, en première analyse, chez des hommes et des femmes qui choisissent d'adhérer à un courant du judaïsme qui ne transige pas avec la rigueur de l'« exigence divine ». Cette première recherche, en dépit de ses limites évidentes, m'a amené à choisir comme cadre d'analyse pour ce projet de thèse la socio-anthropologie du jeu et des espaces potentiels.

L'expérience religieuse et la socio-anthropologie du jeu

Ce cadre d'analyse m'est apparu approprié pour saisir les ressorts de l'expérience intime de néo-pratiquants, dont on peut dire qu'ils sont peut-

être moins à la recherche de « Dieu » que d'un facilitateur de l'*illusio*, favorisant le redéploiement de l'espace potentiel. La socio-anthropologie du jeu peut dérouter. Certains de ses termes spécifiques, importés de la psychanalyse peuvent apparaître comme peu adaptés aux sciences sociales. Cependant, dès lors que l'on considère à la suite d'Emmanuel Belin l'espace potentiel comme une aire réelle abritant les objets et les phénomènes transitionnels, les symboles, les phénomènes culturels et religieux, des liens apparaissent avec les domaines et objets plus habituels de la socio-anthropologie. En faisant l'hypothèse que c'est un seul et même espace (l'espace potentiel) qui permet à l'individu de se prémunir de certaines angoisses existentielles à différents âges de la vie – le bébé suçant son pouce ou gazouillant dans son berceau, l'adulte qui se laisse bercer par un opéra ou qui prie –, la socio-anthropologie du jeu ouvre de nouvelles pistes adaptées à mon objet de recherche et cela, sans rabattre la pratique religieuse sur le plan infantile et régressif. De même, la distinction opérée entre le *play* (jeu libre et créatif, considéré par Winnicott comme étant l'essence même de l'expérience humaine) et le *game* (jeu respectant des règles contraintes) offre des perspectives stimulantes pour saisir les ressorts de l'expérience du retour à la pratique religieuse qui associe ces deux modalités du jeu.

Méthodologie et terrain d'enquête

Partant d'hypothèses tirées d'un travail de terrain exploratoire, je propose de mener une recherche, circonscrite à la Belgique (Bruxelles et Anvers) et à Paris, consacrée aux néo-pratiquants du mouvement hassidique *Habbad*. Le choix du mouvement et des deux villes répond à des critères d'opérationnalisation de ce travail.

Le mouvement *Habbad* présente une série de caractéristiques qui en font un objet de choix pour l'étude des trajectoires de retour vers le religieux. Son orientation panenthéiste lui confère une place particulière au carrefour de l'Hassidisme et du judaïsme orthodoxe « rationnaliste ». Ensuite, sa politique missionnaire et prosélyte (prosélytisme endogène) en fait un centre de gravité du retour à la pratique. Enfin, le dernier guide spirituel incontesté du mouvement, décédé à New-York au début des années nonante, est considéré par bon nombre des adhérents comme le messie et son « retour » est régulièrement annoncé. Ces caractéristiques concourent à faire du mouvement *Habbad* un espace social « enchanté », riche en objets et phénomènes transitionnels et un analyseur sans doute fécond par rapport au cadre d'analyse de la SAJ.

Bruxelles et sa micro-communauté offrent les conditions propices qui permettent au chercheur de se familiariser aux rôles et réseaux spécifiques du mouvement avant d'aborder la situation autrement plus complexe qui prévaut à Paris. En effet, l'étude de la situation qui prévaut dans la capitale française est un prolongement indispensable, de manière à tester les hypothèses de départ dans un environnement qui présente les

garanties nécessaires à une approche comparative du phénomène complexe du retour au religieux dans les communautés juives contemporaines : Juifs ¹ ashkénazes sécularisés / Juifs sépharades traditionnalistes, croyants / non croyants, survivants et « seconde génération » de la Shoah / Juifs d'Afrique du Nord.

La recherche accordera une attention particulière aux notions de « déplacement » au travers des dispositifs offerts aux néo-pratiquants par l'espace religieux, ainsi qu'aux « véhicules » des phénomènes transitionnels. Les « trajectoires » des néo-pratiquants seront également prises en compte pour envisager les associations plus ou moins stables qu'ils constituent avec les pratiquants confirmés et les rabbins du mouvement *Habbad*.

L'étude se situera dans une perspective compréhensive. La démarche qualitative et interprétative fera appel aux ressources de l'enquête ethnographique et des entretiens semi-directifs. L'étude descriptive et analytique du microcosme du mouvement *Habbad* devrait fournir des informations susceptibles d'éclairer des situations surprenantes en première analyse, repérées à la faveur du terrain exploré dans le cadre de la note d'expertise. L'entretien semi-directif a été choisi en fonction de l'approche compréhensive de la recherche qui s'attachera à saisir les ressorts de l'expérience d'individus en cours d'appropriation (souvent partielle) d'un nouvel univers.

William Racimora
est doctorant en sociologie aux FUSL.

¹ J'ai adopté la majuscule pour me conformer aux déclarations de mes premiers répondants qui ont tous insisté pour que leur « identité » ne soit pas réduite à une appartenance à une communauté religieuse.

Séminaire de socio-anthropologie de la médecine et du corps

Olivier Schmitz

Pour la deuxième année consécutive, un séminaire mensuel de recherche portant sur la santé, la médecine et le corps, est organisé aux Facultés Saint-Louis. Ce séminaire est coordonné par Olivier Schmitz, chercheur au Centre d'études sociologiques. Ce séminaire, qui est avant tout un lieu de présentation et de discussion de travaux réalisés dans le domaine concerné, est ouvert à tout participant. Il s'articule avec plusieurs enseignements dispensés au sein des différentes institutions de l'Académie Louvain, et en synergie avec le séminaire de socio-anthropologie du jeu coordonné par Jean-Pierre Delchambre.

Chaque année, une thématique est privilégiée, en lien avec des recherches réalisées par les participants. Les premières séances du séminaire ont ainsi été consacrées à la question du brouillage opéré par la biomédecine entre le normal et le pathologique, à partir des travaux de Georges Canguilhem et de son relecteur, Guillaume Le Blanc. C'est à la double question de l'artificialité et du statut des objets hybrides (prothèses, organes artificiels, médicalisation chimique massive, etc.) dans la médecine que sont consacrées les séances de l'année académique 2007-2008. La santé et, par conséquent la médecine, parce qu'elles touchent au corps notamment, constituent un champ de recherches privilégié pour l'étude de formes contemporaines de montages sociaux où le symbolique est étroitement lié au technique. Il y a en effet peu de domaines où le corps et les objets sont aussi étroitement concernés que dans la médecine contemporaine, où s'observent diverses formes d'interventions sur la vie et le corps humain. Par la manière dont elle répond à la maladie et à la dégénérescence du corps humain via l'introduction de divers objets artificiels qui soutiennent la vie et l'activité psychique, physique ou sexuelle « normale », la biomédecine change en quelque sorte la capacité qu'ont les acteurs d'agir sur le monde et d'envi-

sager leur rapport avec celui-ci. Il s'agit là d'un véritable changement anthropologique d'importance ayant fait l'objet d'un nombre limité d'études. Les innovations technologiques dont la biomédecine est aujourd'hui porteuse, se traduisent ainsi par une nouvelle manière d'être au monde qui intéresse au plus près l'anthropologie médicale contemporaine. D'un autre point de vue, être malade et patient aujourd'hui signifie, pour certains, vivre dans un milieu régi par des règles très particulières, autres que celles de la vie « normale », être confronté à des limitations qui découlent de traitements médicalement lourds, nécessitant une recomposition de son identité sociale désormais marquée par le stigmate de la maladie, etc.

Il y a, derrière ces questions qui dessinent les contours de la socio-anthropologie de la médecine et de la santé contemporaine, une multitude d'axes de travail qui peuvent être abordés de différentes façons, de manière à rencontrer les intérêts des participants. Il convient, en effet, d'envisager ces changements dans le domaine de la santé et des soins comme un « phénomène social total », c'est-à-dire en tenant compte des transformations qui touchent d'autres domaines connexes comme le droit de la santé, l'éthique bio-médicale, les politiques du vivant et les « biopouvoirs », la technologie biomédicale, etc.

Les séances du séminaire sont mensuelles (le troisième jeudi de chaque mois), ont lieu aux Facultés universitaires Saint-Louis de Bruxelles. La séance de rentrée a eu lieu le 18 octobre 2007. Pour la suite du programme, consulter l'agenda du CES (site Web).

Olivier Schmitz est professeur aux FUSL.
Contact : schmitz@fusl.ac.be

Présentation des « petits singes »

(ou groupes de travail prenant en charge
et développant certains aspects de la
problématique de la SAJ)

Si le « grand Singe » est la désignation familière du séminaire Jeu & symbolique, et par extension du groupe de chercheurs se retrouvant autour de ce séminaire, par « petit singe » nous entendons des groupes de travail qui se proposent, sous diverses formes et modalités, de développer, d'approfondir ou de mettre à l'épreuve certains aspects particuliers de la problématique de la socio-anthropologie du jeu (SAJ). Ces groupes de travail – qui peuvent tenir du comité de recherche ou du comité de thèse, ou s'apparenter à un séminaire de lecture ou à un groupe de réflexion et d'investigation –, sont conçus comme des petites entités souples, modulables et exploratoires, répondant à des intérêts de recherche assez diversifiés (qu'ils soient de nature théorique ou empirique, épistémologique ou méthodologique, etc.). Ils peuvent être à géométrie variable et se réunir de façon irrégulière, en tenant compte des besoins et desiderata des participants. Pensés en connexion avec les séminaires du « grand Singe » (séminaire à communications et séminaire thématique), les « petits singes » ont vocation à stimuler et à alimenter la dynamique de recherche autour de la SAJ, tout en restant à l'initiative de la personne qui a proposé sa création, et qui assure une fonction de contact et d'organisation.

À ce jour, cinq GT labellisés « petits singes » ont été mis en place ou annoncés. Ci-dessous, nous proposons une brève présentation de ces entités, de leur objet et de leurs objectifs intellectuels.

« Espace potentiel et phénomènes transitionnels »

Responsable : Jean-Pierre Delchambre (FUSL)

Les concepts d'espace potentiel et de phénomènes transitionnels sont au cœur de l'approche de la socio-anthropologie du jeu (SAJ). Empruntés au psychanalyste anglais D. W. Winnicott, ces concepts font l'objet, dans le prolongement des travaux d'E. Belin, d'une reprise dans un registre qui se veut proprement socio-anthropologique. Comme on a déjà eu l'occasion de le signaler (cf. notre article de présentation du cadre d'analyse de la SAJ, dans ce numéro des *Cahiers Jeu et symbolique*), ce programme intellectuel ne va pas sans soulever un certain nombre de questions. En d'autres termes, si l'appropriation de ces catégories d'analyse, d'un point de vue socio-anthropologique, est selon nous un des grands intérêts de la SAJ, ce recours à ces outils forgés dans le champ de la psychanalyse constitue, dans le même temps, une source de difficultés et de perplexités.

Parmi les interrogations et enjeux que notre approche nous oblige à prendre en compte, aux niveaux épistémologique, théorique et méthodologique, on peut mentionner les suivants : à quelles conditions peut-on légitimement transposer socio-anthropologiquement les concepts d'espace potentiel et de phénomènes transitionnels ? comment adapter la définition de ces concepts dans le champ de la sociologie et de l'anthropologie, et comment rendre ces concepts appropriables et opérationnalisables en fonction des critères et des attentes qui ont cours dans le domaine des sciences sociales ? quels liens ces concepts entretiennent-ils avec d'autres ressources conceptuelles communément admises et utilisées par des sociologues ou des anthropologues ? enfin, non sans tenir compte des éléments de réponses apportés aux interrogations qui précèdent, convient-il de favoriser la stabilisation de l'usage lexical de ces concepts dans le champ de la sociologie et de l'anthropologie, ou bien serait-il plus opportun de proposer un chan-

gement de terme (espace vécu ou expérientiel, espace qualitatif et relationnel, aire d'implication ou de mise en jeu, etc.), qui contribuerait à accroître la crédibilité de ces ressources conceptuelles, tout en maintenant la force des impulsions théoriques qu'elles recèlent ?

Ce groupe de travail – ou « petit singe » – a pour objectif de tenter d'apporter des réponses satisfaisantes (du point de vue des réquisits épistémologiques et théoriques) et convaincantes (aux yeux d'une partie au moins de la communauté des chercheurs en sciences sociales) à ces questionnements qui découlent de l'orientation de notre programme de recherche. Sous un angle légèrement différent, on peut également exprimer de la sorte le but poursuivi, lequel apparaît double : *primo*, sur le plan de la *production* de notre modèle d'analyse, il s'agit d'apporter les spécifications et les précisions qui permettent d'effectuer dans les meilleures conditions la transcription des concepts d'espace potentiel et de phénomènes transitionnels dans un registre proprement socio-anthropologique, et dans le même mouvement d'en faire des outils d'analyse pertinents et opérationnalisables, c'est-à-dire reconnus et utilisables par des sociologues et des anthropologues, ou encore procurant une plus-value scientifique et se prêtant à des usages multiples et rigoureux dans divers champs de recherche en sciences sociales ; et *secundo*, sur le plan de la *réception* de notre modèle d'analyse, nos efforts de clarification (en rapport notamment avec le souci de description et d'analyse des réalités et pratiques que l'on tente d'appréhender à travers ces concepts : comment définir et dépeindre un espace potentiel et des phénomènes transitionnels ? dans quel genre de régime ontologique se situe-t-on ? comment détailler et dimensionner ces concepts, du point de vue de leur genèse et de leur structure ? quels indicateurs mobiliser ? quelle méthode

d'investigation privilégier ? etc.) ces efforts de clarification devraient avoir pour effet, du moins nous l'espérons, d'atténuer certaines réticences que suscite, dans le chef de certains collègues des sciences sociales, le recours à ces concepts qui ont leur origine dans un autre champ du savoir. Bref, en prêtant attention aux conditions susceptibles de favoriser l'implantation et l'acceptation des concepts d'espace potentiel et de phénomènes transitionnels dans le domaine des sciences sociales, nous voudrions contribuer à « normaliser » pour ainsi dire l'usage de ces concepts, dans la perspective de la sociologie et

de l'anthropologie, ce qui suppose que les uns et les autres « mettent de l'eau dans leur vin » (d'un côté certains psychanalystes, qui pourraient persister à trouver inappropriées et réductrices les applications de ces catégories dans le champ socio-anthropologique, et d'autre part certains chercheurs en sciences sociales, qui pourraient prolonger leur méfiance a priori, nonobstant les efforts qui auraient été faits afin de rendre ces concepts féconds et utilisables par des sociologues et des anthropologues).

Contact : delchambre@fusl.ac.be

Phénoménologie et SAJ

Responsable : Laurent Legrain (ULB)

Le principal objectif de la création du petit singe « phénoménologie et SAJ » est d'évaluer l'apport pressenti de certains concepts importants tirés des courants phénoménologiques dans la poursuite de l'élaboration conceptuelle de la socio-anthropologie du jeu. Nos lectures respectives ont mis en évidence bon nombre d'interférences entre la phénoménologie et nos propres développements. Il nous semble dès lors important de prendre à bras-le-corps certaines convergences de perspectives et de problématiques. Mais une angoisse lancinante hante déjà l'esprit de ce petit singe à peine sur pattes. La phénoménologie est un courant passablement tentaculaire, complexe et parfois extrêmement technique. Notre prétention n'est donc pas de maîtriser l'ensemble du corpus mais d'approfondir une série de points précis et de tester la pertinence d'un rapprochement balisé. Ce projet trouve une justification dans le fait que l'entre-deux winnicottien (ni interne au sujet, ni extérieur à lui), cet espace potentiel si crucial pour nos développements théoriques, trouve un écho particulier dans les analyses de Husserl ou Merleau-Ponty. Voici quelques interrogations qui vous mettront, nous l'espérons, en appétit. La notion de monde

en phénoménologie peut-elle alimenter la réflexion sur le concept d'espace potentiel, son déploiement, ainsi que sur nos manières de l'habiter, d'y déambuler, d'y surmonter les « résistances » et d'y être « surpris » ? Le courant phénoménologique peut-il nous aider à penser la notion de transitionnalité au-delà des dualités sujet/objet, actif/passif ou liberté/contrainte ? Quel type de discours sur l'expérience en train de se faire (l'expérience vécue ou située) peut être dégagé de la lecture de grands phénoménologues ? Quelle méthodologie pour la description, quel genre d'appréhension de l'expérience trouve-t-on dans les écrits de figures marquantes de ces courants ? Ces descriptions viennent-elles étayer la validité de nos approches pragmatiques du symbolique, qui mettent l'accent sur la mise en place d'un type de rapport au monde capable de procurer le sentiment que les choses valent la peine d'être vécues ?

La piste est balisée, les jalons sont en place, reste à accorder les agendas, à se lancer, et à se prendre au jeu.

Contact : legrain@ulb.ac.be

Formaliser pour opérationnaliser

Responsable : Alexis Van Espen

J'adhère sans réserve à l'une des propositions de la SAJ : pour ce qui concerne la constitution de la personne et de ses rapports avec le monde, le sens commun ne possède, à y regarder de près, rien d'évident. Le sens commun est tellement élaboré que nous ne voyons plus ce qui crève les yeux. Nous avons l'esprit encombré d'évidences, qui sont en fait des hypothèses non nécessaires et ultra-fortes sur ce qu'est une personne.

Un horizon motive ce petit singe : la contribution que représenterait la SAJ pour la science des actions économiques. La SAJ pourrait être plus réaliste que l'économie néo-classique dans sa manière d'aborder la personne habitant son environnement. Elle pourrait être aussi plus réaliste dans sa vision du bonheur. J'entretiens le ferme espoir que la théorie des espaces potentiels produira des indicateurs de la richesse humaine qui bouleverseront les classements basés sur le produit intérieur brut (PIB).

Dans l'état actuel cependant, la SAJ souffre d'un déficit de formalisation. Une foule immense d'auteurs anciens ou récents, prestigieux ou non, s'assemblent autour de notions liées de près ou de loin aux espaces potentiels. Le brouhaha de leurs discussions laisse insatisfait. Les concepts et leurs relations ne sont pas clairs.

La SAJ a consacré beaucoup d'énergie au rapprochement d'idées et d'auteurs éloignés dans le temps et l'espace. C'est un travail colossal et nécessaire. Il faut aussi, en parallèle, structurer ce matériau, préciser les concepts, définir, classer. Cette étape est indispensable en vue de l'opérationnalisation. La formalisation, correctement menée, n'appauvrit pas l'imagination mais la stimule.

La méthode logique, qui consiste à purifier le langage pour en dégager les hypothèses implicites, pourrait nous aider. Des auteurs tels que Russel ou Wittgenstein, en dépit de leurs divergences, partageaient l'idée que la plupart des problèmes proviennent d'une incompréhension du langage.

Une formulation correcte dissout les faux problèmes.

La logique et les mathématiques auront non seulement le statut de méthode, mais aussi celui d'objet d'investigation. Car à l'instar des peuples décrits par Latour, elles refusent de décider si elles construisent ou découvrent leurs concepts. Les mathématiques créent leur monde de toutes pièces mais leur monde leur échappe ; il contient toujours plus que ce qu'on y avait mis. Nous ne connaissons pas entièrement ce que pourtant nous créâmes.

Une réflexion rigoureuse a déjà été entamée sur l'esprit humain et ses rapports avec les autres esprits : il s'agit des travaux consacrés à l'intelligence artificielle. La SAJ peut en tirer profit pour tenter de cerner en creux la place du corps et des sensations dans le fonctionnement de l'esprit. Des auteurs tels que Turing ou Penrose serviront de guide.

Contact : vanespen@fusl.ac.be

Quelques références utiles

- BELIN, E., 2002, *Une sociologie des espaces potentiels*, Bruxelles : De Boeck Université (Ouvertures sociologiques).
- GADREY, J., JANY-CATRICE, F., 2005, *Les nouveaux indicateurs de richesse*, Paris : La Découverte (Repères).
- LATOUR, B., 1996, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris : Les Empêcheurs de penser en rond.
- PENROSE, R., 1996, *L'esprit, l'ordinateur et les lois de la physique*, Paris : InterÉditions.
- RUSSELL, B., 2002, *La méthode scientifique en philosophie*, Paris : Payot (PBP).

Prison et SAJ

Responsable : Sophie Piot (FUSL)

Le petit singe « prison et SAJ » se propose d'introduire et de mettre à l'épreuve, à partir de notions et concepts développés par la socio-anthropologie du jeu, quelques pistes de réflexion théoriques et méthodologiques au sujet de l'expérience vécue par les détenus en milieu carcéral. La plupart des études sociologiques réalisées sur l'univers pénitentiaire tendent à rendre compte des conduites des détenus en termes de stratégies et de résistances. Il est certes indéniable que l'institution pénitentiaire met en place une série de règles et de prescriptions visant à contrôler les mouvements des prisonniers, et que ces derniers tentent de réagir en recourant à divers modes d'adaptations leur permettant de faire face aux contraintes carcérales. Toutefois, notre hypothèse consiste à poser que les prisonniers, en dépit de ces mortifiantes conditions de (sur)vie, parviendraient, en des lieux et temps qui les mettraient suffisamment en confiance, et par l'intermédiaire d'*objets* ou *phé-*

nomènes transitionnels, à être « portés » ou « pris » par ce qu'ils font. Et, ces expériences créatives, malgré leur caractère certainement très précaire, leur permettraient dans une certaine mesure de « tenir » dans le temps et de supporter un tant soit peu leur peine. Ce groupe de travail poursuit à la fois un objectif général consistant à tester la pertinence et la fécondité de la SAJ appliquée au champ pénitentiaire, et des objectifs spécifiques correspondant aux divers modes d'entrée et intérêts de recherche particuliers des chercheurs alimentant cette réflexion (cf. pratiques sportives et créatives, pratiques et croyances religieuses, rapport entre règles et pratiques ou entre prescriptions formelles et conduites informelles, dispositions spatiales et appropriations de l'espace, etc.).

Contacts :

Sophie Piot : piot@fusl.ac.be

Relecture de travaux en sociologie des religions en lien avec la SAJ

Responsable : William Racimora (FUSL)

La thèse wébérienne qui postule la rationalisation du religieux dans les sociétés occidentales à travers le désenchantement et son corollaire, le recul de la dimension et des techniques « magiques », est bien connue.

Partant d'une relecture des travaux de Max Weber et de Marcel Gauchet, ce « petit singe » propose de s'appuyer sur le matériau fourni par un terrain en cours d'élaboration, consacré au mouvement mystique juif *Habbad*, pour revisiter la thèse du désenchantement à la lumière des écrits d'un courant religieux qui préconise, indirectement, le ré-enchantement du monde. Les

textes proposés aux participants seront des traductions en français de documents initialement rédigés en hébreu biblique et en yiddish.

Cette relecture critique permettra de convoquer les outils mis à disposition par la SAJ : dispositifs et fonctions dispositives, jeu créatif, médiations, les « technologies de l'illusion et de l'*illusio* », etc.

Ce séminaire de lecture sera également l'occasion d'aborder ces enjeux d'une façon contextualisée, en référence à divers autres courants des religions abrahamiques.

Contact : williamracimora@skynet.be

John Dewey : l'art comme expérience

Nicolas Marquis

John Dewey est un auteur éminent appartenant au mouvement pragmatiste américain, dont les principaux noms sont ceux de Charles S. Peirce, William James, Georges H. Mead, John L. Austin, etc. Ce courant, qui dès son début a connu un succès aux États-Unis, a par contre chez nous longtemps été occulté en sociologie, frappé par le bannissement durkheimien (notons que le fondateur de l'École française de sociologie ne le considérerait pas moins comme son seul concurrent sérieux), et rejeté par ceux qui y voyaient un vecteur d'importation de tout ce qu'ils détestaient dans l'American Way of Life.

Néanmoins, ces dernières années, ce paradigme est revenu au goût du jour en sociologie et en philosophie. Il y a bien sûr tout le mouvement post-moderniste (Rorty, etc.) qui a pu s'inspirer de la rupture avec l'idéalisme et l'essentialisme que le pragmatisme désire instaurer. Il y a aussi ce que d'aucuns ont appelé le « geste pragmatique de la sociologie française », en gestation dans l'économie des conventions, né avec *De la justification* de Boltanski et Thévenot. Il y a enfin et surtout Hans Joas en Allemagne dont l'œuvre vise à mettre en lumière la plus-value d'une approche pragmatiste en sociologie. Cependant, ces différents auteurs ont infléchi les enseignements du pragmatisme en fonction des préoccupations qui leurs étaient propres. Boltanski reconnaissait d'ailleurs dernièrement (*in* Nachi, *Introduction à la sociologie pragmatique*, Paris, A. Colin, 2006) que l'appellation de sociologie pragmatique était relativement problématique, tant les auteurs ainsi qualifiés en France s'étaient inspirés librement du mouvement américain.

Il n'est donc pas inintéressant de retourner aux textes mêmes, qui, pour être des classiques, n'en sont parfois pas moins emplis de fraîcheur. C'est le cas de *L'art comme expérience* de Dewey. L'auteur y développe une approche pragmatique – bien que le mot n'y soit jamais prononcé – de l'art. On sait que le pragmatisme se distingue d'autres approches par son attention à la pratique des individus. À l'inverse d'une philosophie idéaliste qui veut présupposer un absolu pour expliquer la cohérence du monde dans lequel nous vivons, à l'inverse également d'une sociologie critique qui

désire aller voir ce qui se cache « derrière » les actions des individus (la société, l'habitus...), le pragmatisme considère la pratique comme l'objet indépassable sur lequel doit se porter le regard de l'analyste. Du point de vue des auteurs pragmatiques, l'entrée par les pratiques dissout d'ailleurs l'utilité de nos questions scolastiques : « le monde est-il rationnel ? », « comment la société tient-elle ensemble ? », « comment un sujet peut-il connaître un objet ? », etc. Ce que les pragmatistes ont en effet dans leur ligne de mire, c'est la capacité des philosophes ou sociologues à déposséder le monde de la cohérence dont il est pourvu, tout en étant ensuite incapable d'expliquer cette cohérence dans un cadre théorique – comme c'est le cas lorsque nous découpons l'action en « cognition-affect-action motrice », nous embarquant ensuite dans d'interminables débats pour savoir comment les connexions entre ces diverses étapes factices s'effectuent. Selon Dewey, cela ne nous apprend rien, et qui plus est, met en danger nos modes d'existence. « Lorsque le cours même de la vie, quels qu'en soit l'heure ou le jour, se trouve réduit à un simple catalogue énumérant situations, événements et objets, cela indique la fin de l'existence en tant qu'expérience consciente. » (2005 : 46). Il faut noter que les pragmatistes américains précités écrivent dans la deuxième moitié du 19^e siècle et dans la première du siècle passé, période où l'idéalisme règne sans trop de partage en philosophie, bien qu'on remarque des inflexions (le matérialisme historique – on sait cependant les liens durables qu'il entretient avec la dialectique hégélienne, le vitalisme de Bergson, la phénoménologie husserlienne, etc.). Les pragmatistes s'engagent de manière « visionnaire », pourrait-on dire, dans la voie d'une réhabilitation du « faire » par rapport au « penser », du corps par rapport à l'âme, de l'expérience par rapport au traitement intellectuel de celle-ci, etc.

En traitant de l'art, Dewey relève un défi de taille : montrer l'importance de la pratique dans ce domaine qu'on lui oppose et qui est considéré comme infiniment supérieur. Cette recension se centrera sur les premiers chapitres qui sont les plus importants pour le propos de la SAJ. Le but de Dewey y est de « restaurer cette continuité entre ces formes raffinées et plus intenses de l'expé-

rience que sont les œuvres d'art et les actions, souffrances, et événements quotidiens universellement reconnus comme des éléments constitutifs de l'expérience. » (2005 : 21-22). Cela nous oblige à refondre notre conception de l'art, bravant l'idée popularisée d'une nette séparation entre un art qui est destiné au musée, et les scènes de l'expérience ordinaire. En historicisant cette conception particulière, et en montrant que la société occidentale est la seule à avoir désencastré l'art, Dewey veut soutenir l'hypothèse que l'expérience la plus quotidienne est *per se* artistique, et que, si elle ne nous apparaît pas comme telle, c'est que les conditions extérieures l'en empêchent, rendent la vie morne et non esthétique. À son tour, c'est cette expérience non esthétique qui va pousser à la conceptualisation d'une opposition tranchée entre les formes élevées de l'art, et la bassesse de la vie quotidienne. En ce sens, pour Dewey, le travail n'est nullement à opposer à l'art ou au jeu. C'est seulement à partir du moment où le travail devient une activité hétérodéterminée qu'il perd son côté esthétique. Évitant ainsi l'ornière dans laquelle tombera la critique artiste plus tard (cf. les travaux de Bell, Boltanski & Chiapello), il note intelligemment qu'une activité hétérodéterminée, n'est pas seulement le fait de contraintes extérieures, mais peut aussi être une activité où l'individu s'impose des buts de manière aveugle, en omettant de prêter attention au sens immanent tel qu'il émerge dans le déroulement de l'action (idée que l'on retrouve également chez Joas et Honneth).

Qu'est-ce qu'une expérience esthétique pour Dewey ? Il faut appréhender l'expérience comme un rapport entre un organisme et son environnement. Chaque être évolue constamment entre équilibre et décalage dans ses rapports au monde. Lorsqu'il y a équilibre, l'expérience peut se comprendre en termes de flux, de continuité, n'impliquant pas une réflexion de tous les instants. Parfois cependant, l'environnement se modifie, et nous invite à modifier nos rapports avec lui. C'est un moment de décalage qui, bien loin de constituer inéluctablement un drame, invite l'individu à tenter de retrouver l'harmonie et le pousse ainsi à la créativité. « L'être vivant perd et rétablit de façon récurrente l'équilibre qui existe entre lui et son environnement. Le moment où il passe du trouble à l'harmonie est un moment de vie extrêmement intense. » (2005 : 36). Dewey s'attèle à développer une conception de l'expérience qui prend en compte son caractère continu. De manière récurrente, si une expérience étriquée est la cause d'une mauvaise théorisation, une appréhension inadéquate de l'expérience jouera en retour sur celle-ci. À l'instar de James, il pense qu'une science du comportement atomisante ne pourra nullement en

rendre compte, et que l'appréhension du caractère fluide, total et esthétique de l'action est une condition *sine qua non* à la bonne intelligence de celle-ci.

On peut voir dans cet ouvrage de nombreux points communs avec la socio-anthropologie du jeu. Même si Dewey n'utilise que rarement le terme de « pragmatisme », son approche de l'art est un modèle du genre. Des affinités existent entre la manière dont est thématisée la dimension esthétique de l'expérience chez Dewey, et la manière dont la SAJ réfléchit le jeu comme dimension fondamentale du rapport au monde qu'entretiennent les individus. Des deux côtés, dans une conception de l'action que l'on pourrait qualifier de « moniste » (dans le sens où la dimension esthétique ou ludique est constitutive de tout agir, et ne doit pas être comprise comme un type d'action à modéliser différemment), on s'attache à désacraliser la teneur artistique ou ludique de l'existence. La SAJ fait l'hypothèse que l'espace potentiel est ce lieu où prennent place les phénomènes ludiques ou artistiques issus de l'expérience quotidienne. C'est aussi ce que Joas souligne lorsque, reprenant des thèmes pragmatistes et winnicottien, il parle de la créativité de l'agir. Le jeu et l'art dans la vie quotidienne ont trait à une certaine complétude de l'expérience (qui demanderait encore à être précisée) exprimée en terme de flux, de pulsations, d'oscillations entre tension et harmonie. Cette complétude signifie fondamentalement implication forte de l'organisme dans son environnement (impliquant une anthropologie relationnelle partagée par SAJ et pragmatisme, où les objets ont un statut fort), qui fait peu de cas des dichotomies traditionnelles (sujet/objet, etc.). D'autres approches ou notions (l'idée d'intéressement, d'engagement, de souci, d'*illusio*, etc.) tentent d'appréhender cette intrication forte de l'individu dans son monde. Enfin, on retrouve dans ces deux approches, une préoccupation partagée pour une appréhension de la « vie bonne », ou de la qualité de l'expérience, qui soit détachée de toute préoccupation morale. Qu'est-ce qu'une expérience réussie ? C'est une expérience, c'est-à-dire un rapport entre un organisme et un environnement suffisamment bienveillant, qui peut déployer son côté ludique ou artistique. On a peut-être ici matière à repenser une sociologie critique informée par une anthropologie qui prendrait en compte ces dimensions de l'expérience parfois peu développées.

Nicolas Marquis (UCL / FUSL)

Bibliographie :

- DEWEY, J., *Œuvres philosophiques III. L'art comme expérience*, Farrago, Pau, 2005.

François Flahaut : l'existence et le sentiment d'exister

Aurelia Jane Lee

Le sentiment d'exister n'est pas une catégorie couramment utilisée en sociologie, tant elle paraît exotique. Le philosophe Fr. Flahaut la dis-sèque pour montrer comment elle se situe au fondement même de nos manières d'être et d'agir. C'est à cette réflexion que cette recension se propose de nous introduire.

Le philosophe François Flahaut, dans son ouvrage *Le sentiment d'exister. Ce soi qui ne va pas de soi*, propose de distinguer l'existence, en tant que conscience de soi, du *sentiment d'exister*. La première n'implique pas nécessairement le second, tout comme l'absence de contraintes ne suscite pas forcément un sentiment de liberté, mais peut générer une anxiété (proche du vertige) ou une apathie (lorsque « tout est possible »). En effet, en tant qu'êtres vivants, en tant que nous existons, nous pouvons faire l'expérience du néant, du rien, du vide, que ce soit sous la forme de l'angoisse ou de l'ennui. Le sentiment d'existence ne va donc pas de soi : « être conscient de soi-même ne garantit pas qu'on se sente exister » (Flahaut, 2002 : 9). Chacun a déjà pu faire l'expérience de ces moments où l'on ne doute certes pas d'exister mais où l'on ne se sent pas vivant, alors qu'à d'autres moments de notre vie, la question du sens de ce à quoi nous sommes occupés ne se pose pas. Comment cela se fait-il ? Cela revient à se demander : *qu'est-ce que se sentir exister ?* On pourrait répondre de différentes manières à cette question ; mais nous verrons que toutes ces réponses se recoupent au final.

Une première réponse serait de dire que se sentir exister, c'est parvenir à se prémunir tant de l'angoisse que de l'ennui. On peut effectivement considérer le sentiment d'existence comme une tonalité, qui se situerait à égale distance des extrêmes que sont l'angoisse et l'ennui. Cette idée s'inspire d'une théorie que propose Mihaly Csikszentmihalyi reprise par Emmanuel Belin,

dans son ouvrage *Une sociologie des espaces potentiels, Logique dispositive et expérience ordinaire*, où il la met en rapport avec la notion de jeu. Angoisse et ennui proviendraient tous deux d'une inadéquation de nos compétences par rapport à un enjeu de notre existence : nous nous ennuyons lorsque ce qui est en jeu ne sollicite pas suffisamment nos compétences, et nous sommes angoissés lorsque ce qui est en jeu sollicite davantage que ce pour quoi nous nous sentons compétents. Il s'agirait donc, pour parvenir à éloigner tant l'ennui que l'angoisse, d'arriver tantôt à grossir l'enjeu, tantôt à le diminuer. Ce qui peut se faire par le jeu : rappelons-nous la manière dont un père, dans le film *La vie est belle* de Roberto Benigni, fait croire à son fils, pour le préserver de l'angoisse, que la guerre est une sorte de jeu. En un sens, la vie aussi peut être une sorte de jeu, et cela dans deux directions différentes : soit que la posture ludique serve à certains moments à la rendre plus intéressante, soit à d'autres moments à la rendre moins dramatique.

Une deuxième réponse serait celle-ci : se sentir exister, c'est trouver un sens ou plus exactement un intérêt à ce que l'on est en train de vivre. L'intérêt dont on parle ici n'a rien à voir avec l'intérêt économique et la théorie de l'utilitarisme. Il s'y oppose même, puisque l'intérêt tel que nous l'entendons ici va en fait de pair avec un certain désintéressement. Ainsi en va-t-il de l'intérêt qu'un enfant peut trouver à son jeu. Il s'agit de comprendre cette notion selon son sens étymologique : *interesse*, c'est être dedans, être entre, être parmi, être au milieu de, être dans l'espace de, être présent. Mais c'est aussi, dans une seconde acception du terme, être important. La notion d'intérêt rejoint aussi celle d'enjeu, dont nous parlions ci-dessus. L'ennui est cet affect que nous éprouvons lorsque ce que nous faisons ne mobilise pas suffisamment notre intérêt ; et symétriquement, l'angoisse est la tonalité dans

laquelle nous nous trouvons lorsque nous ne parvenons pas à faire ce que nous faisons de façon suffisamment désintéressée. Être intéressé, c'est donc se trouver à un juste milieu, où l'on puisse être suffisamment pris par la vie, sans pour autant qu'elle nous submerge, nous engloutisse, nous aveugle, nous « stresse ».

Paradoxalement, la vie ne semble jamais plus nous échapper que lorsque nous tentons de la maîtriser, de la posséder, de la diriger, de la théoriser. Le sentiment d'exister naît de la vie qui se vit, et non de la vie qui se réfléchit. Une troisième réponse pourra donc être : se sentir exister, c'est en fin de compte être pris dans ce que l'on est en train de vivre. C'est s'y laisser prendre, plutôt que d'essayer d'avoir une emprise sur ce que l'on vit. François Flahaut parle bien de sentiment d'exister, par opposition à la simple conscience d'exister qui mène bien souvent à l'ennui (je ne fais rien de mon existence) ou à l'angoisse (je ne fais pas assez de mon existence) – ennui et angoisse apparaissent clairement ici comme deux extrêmes qui se rejoignent. On pourrait, en jouant avec les mots, dire que celui qui se sent exister est non pas tant conscient d'exister que confiant d'exister. La conscience implique une position de surplomb ou de retrait, qui est contradictoire avec la notion d'intérêt telle que nous l'avons explicitée au point précédent. Il s'agit, pour se sentir exister, de prendre distance par rapport à l'ennui et à l'angoisse (qui peuvent être eux-mêmes considérés comme des inadéquations,

des distances mal ajustées entre un certain niveau de compétence et un enjeu particulier) ; mais il ne s'agit en aucun cas de prendre de la distance par rapport à soi-même, comme s'il y avait ce que nous vivons, et puis, par-dessus ou à côté, comme en dehors de notre vie, nous-mêmes qui nous regardions vivre. Cette position théorique est justement ce qui empêche l'individu de se sentir exister.

En conclusion, ces trois façons de répondre à la question « qu'est-ce que se sentir exister ? » se rejoignent effectivement, comme on peut le voir, dans l'idée d'un intérêt pour la vie tel que l'individu est pris dans ce qu'il est en train de vivre, et échappe ainsi à l'ennui et à l'angoisse, qui eux résultent d'une position de décalage par rapport au vécu.

Aurelia Jane Lee est diplômée en information et communication, a suivi un certificat en philosophie, et est également écrivain.

Ouvrages parus chez Luce Wilquin : Dans ses petits papiers (2006), L'amour, ou juste à côté (2007), L'éternité pour jouer (2008).

Bibliographie :

- FLAHAUT (F.), *Le sentiment d'exister : ce soi qui ne va pas de soi*, Paris, Descartes & Cie, 2002.

Les Cahiers Jeu & symbolique

Printemps 2008

Revue électronique semestrielle

Rédacteur en chef

Nicolas Marquis (UCL/FUSL)

Directeur scientifique

Jean-Pierre Delchambre (FUSL)

Secrétaire de rédaction

Sophie Piot (FUSL)

Comité de rédaction et de lecture

Gaëtan Cliquennois (FUSL/EHESS)

Geneviève Génicot (IEP Grenoble)

Jaime Gutierrez (ULB)

Katy Latran (ULB)

Emmanuelle Lenel (FUSL)

Sébastien Lo Sardo (ULB)

William Racimora (FUSL)

Lionel Thelen (HEC Genève / ENS Lyon)

Alexis Van Espen (FUSL)

Mise en page

Sylvie Greindl

Photo de couverture

Marie-Annick Chenevière

Avec le soutien

du Centre d'études sociologiques

des Facultés universitaires Saint Louis

Contacts

Les cahiers Jeu et symbolique – « Les Traces du grand Singe »

Nicolas Marquis

nicolas.marquis@uclouvain.be

Le séminaire de socio-anthropologie du Jeu et du symbolique

Jean-Pierre Delchambre

delchambre@fusl.ac.be

Tout autre renseignement

grandsinge@fusl.ac.be

Agenda

[Http://centres.fusl.ac.be/ces](http://centres.fusl.ac.be/ces)

Comment citer

Exemple : Delchambre, J.-P., (2008). « Nouvelle introduction à la socio-anthropologie du jeu » in *Les Cahiers du séminaire Jeu & symbolique*, Bruxelles, FUSL, pp. 6-68.

Appel à contributions

Le vade-mecum contenant les instructions aux auteurs et les appels à contributions peuvent être téléchargés sur le site du CES.

Editeur responsable

Jean-Pierre Delchambre

Bvd du Jardin Botanique, 43

1000 Bruxelles, Belgique

Les articles signés publiés dans *Les cahiers jeu & symbolique* n'engagent que leurs auteurs.